

LA CLEF

DES

GRANDS MYSTÈRES

SUIVANT

HÉNOCH, ABRAHAM, HERMÈS TRISMÉGISTE, ET SALOMON.

PAR

ÉLIPHAS LÉVI.

La religion dit : Croyez et vous comprendrez. La science vient vous dire : Comprenez et vous croirez.

« Alors, toute la science changera de face ; l'esprit, longtemps détrôné et oublié, reprendra sa place ; il sera démontré que les traditions antiques sont toutes vraies ; que le paganisme entier n'est qu'un système de vérités corrompues et déplacés ; qu'il suffit de les nettoyer pour ainsi dire et de les remettre à leur place, pour les voir briller de tous leurs rayons. En un mot, toutes les idées changeront ; et, puisque de tous côtés une foule d'élus s'écrient de concert : « Venez, Seigneur, venez ! » pourquoi blâmeriez-vous les hommes qui s'élancent dans cet avenir majestueux et se glorifient de le deviner....? »

(J. DE MAISTRE, *Soirées de Saint-Petersbourg.*)

PARIS

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Rue de l'École-de-Médecine, 17.

LONDRES

Hippolyte Baillière, 219, Regent street.

NEW-YORK

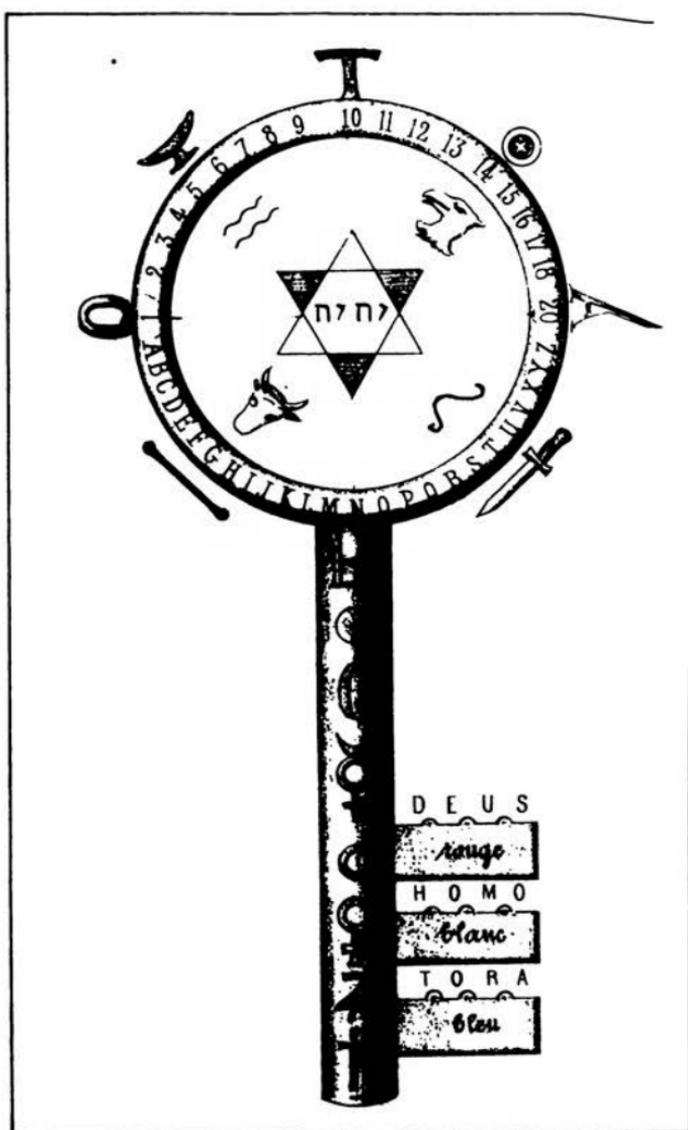
Baillière brothers, 150, Broadway.

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, CALLE DEL PRINCIPE, 11.

1861

Droits de traduction et de reproduction réservés.

FRONTISPICE



Clé absolue des sciences occultes
donnée par Guillaume Postel et complétée par Eliphas Lévi

Librairie de GERMER BAILLIÈRE.

Ouvrages du même auteur.

Logne et Rituel de la haute magie, 2 vol. in-8, avec 23 fig.,
(*sous presse*).

Histoire de la magie, avec une exposition claire et précise de ses
dés, de ses rites et de ses mystères, 1 vol. in-8, avec 90 fig., 186

BRIERRE DE BOISMONT. Du suicide et de la folie suicide, et
dans leurs rapports avec la statistique, la médecine et la phi
1856, 1 vol. in-8 de 680 pages

BRIERRE DE BOISMONT. Des hallucinations ou histoire raisor
apparitions, des visions, des songes, de l'extase, du magnétisme
sommambulisme, 3^e édit. (*sous presse*).

CAHAGNET. Magie magnétique ou traité historique et pratique de
tions, de miroirs kabbalistiques, d'apports, de suspension, de p
charmes des vents, de convulsions, de possessions, d'envoûter
sortilèges, de magie de la parole, de correspondances sympathiq
nécromancie, 2^e édit. 1853, 1 vol. gr. in-18.

CAHAGNET. Arcanes de la vie future dévoilés, où l'existence,
les occupations de l'âme après sa séparation du corps sont prou
plusieurs années d'expériences au moyen de huit *Sommambule
ques*, qui ont eu 80 perceptions de 36 personnes de diverses co
décédées à différentes époques, leurs signalements, conversati
seignements. Preuves irrécusables de leur existence au monde.
1848-1854, 3 vol. gr. in-18.

CHARPICNON. Physiologie, médecine et métaphysique du magi
1848, 1 vol. in-8 de 480 pages.

DELEUZE. Instruction pratique sur le magnétisme animal. 18:
in-18 de 440 pages.

DUPOTET. Traité complet du magnétisme, cours en douze leçon
3^e édit., 1 vol. de 634 pages.

GOUPY. Explication des tables parlantes, des médiums, des esp
sommambulisme par divers systèmes de cosmologie, suivie de la
de Prevorst. 1860, 1 vol. in-8.

LAFONTAINE. Art de magnétiser, ou le magnétisme animal consi
les points de vue théorique, pratique et thérapeutique, par Ch. LAI
1860, 3^e édit., 1 vol. in-8, avec fig.

LOUBERT (l'abbé J.-B.). Le magnétisme et le somnambulisme
corps savants, la cour de Rome et les théologiens. 1844, 1
706 pages.

MORIN. Du magnétisme et des sciences occultes. 1 vol. in-8 de 6
par A.-S. MORIN.

DE LA SALZÈDE. Lettres sur le magnétisme animal considé
point de vue physiologique et psychologique, 1847, in-18.

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

NEW
MICHIGAN
286696
APR 19 1964
UNIVERSITY MICROFILMS

286696



PRÉFACE.

Les esprits humains ont le vertige du mystère. Le mystère est l'abîme qui attire sans cesse notre curiosité inquiète par ses formidables profondeurs.

Le plus grand mystère de l'infini c'est l'existence de Celui pour qui seul tout est sans mystère.

Comprenant l'infini qui est essentiellement incompréhensible, il est lui-même le mystère infini et éternellement insondable, c'est-à-dire qu'il est en toute apparence, cet absurde par excellence, auquel croyait Tertullien.

Nécessairement absurde, puisque la raison doit renoncer pour jamais à l'atteindre; nécessairement croyable, puisque la science et la raison, loin de démontrer qu'il n'est pas, sont fatalement entraînées à laisser croire qu'il est et à l'adorer elles-mêmes les yeux fermés.

C'est que cet absurde est la source infinie de la raison, la lumière ressort éternellement des ténèbres éternelles, la science, cette Babel de l'esprit, peut tordre et entasser ses spirales en montant toujours; elle pourra faire osciller la terre, elle ne touchera jamais au ciel.

Dieu, c'est ce que nous apprendrons éternellement à connaître. C'est par conséquent ce que nous ne saurons jamais.

Le domaine du mystère est donc un champ ouvert aux conquêtes de l'intelligence. On peut y marcher avec audace, jamais on n'en amoindrira l'étendue, on changera seulement d'horizons. Tout savoir est le rêve de l'impossible, mais malheur à qui n'ose pas tout apprendre, et qui ne sait pas que pour savoir quelque chose il faut se résigner à étudier toujours!

On dit que pour bien apprendre il faut oublier plusieurs fois. Le monde a suivi cette méthode. Tout ce qui est en question de nos jours avait été résolu par des anciens; antérieures à nos annales, leurs solutions écrites en hiéroglyphes n'avaient plus de sens pour nous; un homme en a retrouvé la clef, il a ouvert les nécropoles de la science antique et il donne à son siècle tout un monde de théorèmes oubliés, de synthèses simples et sublimes comme la nature, rayonnant toujours de l'unité et se multipliant comme les nombres, avec des proportions si exactes que le connu démontre et révèle l'inconnu. Comprendre cette science c'est voir Dieu. L'auteur de ce livre, en terminant son ouvrage, pensera l'avoir démontré.

Puis, quand vous aurez vu Dieu, l'hiérophante vous dira: Tournez-vous, et dans l'ombre que vous projetez en présence de ce soleil des intelligences, il vous fera apparaître le diable, ce fantôme noir que vous voyez quand vous ne regardez pas Dieu, et quand vous croyez remplir le ciel de votre ombre, parce que les vapeurs de la terre semblent la grandir en montant.

Accorder dans l'ordre religieux la science avec la révélation, et la raison avec la foi, démontrer en philoso-

phie les principes absolus qui concilient toutes les antinomies, révéler enfin l'équilibre universel des forces naturelles, tel est le triple but de cet ouvrage, qui sera, par conséquent, divisé en trois parties.

Nous montrerons donc la vraie religion avec de tels caractères que personne, croyant ou non, ne pourra la méconnaître, ce sera l'absolu en matière de religion. Nous établirons en philosophie les caractères immuables de cette VÉRITÉ, qui est en science RÉALITÉ, en jugement RAISON, et en morale JUSTICE. Enfin, nous ferons connaître ces lois de la nature, dont l'équilibre est le maintien, et nous montrerons combien sont vaines les fantaisies de notre imagination devant les réalités fécondes du mouvement et de la vie. Nous inviterons ainsi les grands poètes de l'avenir à refaire la divine comédie, non plus d'après ces rêves de l'homme, mais suivant les mathématiques de Dieu.

Mystères des autres mondes, forces cachées, révélations étranges, maladies mystérieuses, facultés exceptionnelles, esprits, apparitions, paradoxes magiques, arcanes hermétiques, nous dirons tout et nous expliquerons tout. Qui donc nous a donné cette puissance ? Nous ne craignons pas de le révéler à nos lecteurs.

Il existe un alphabet occulte et sacré que les Hébreux attribuent à Hénoc, les Égyptiens à Thauth ou à Mercure Trismégiste, les Grecs à Cadmus et à Palamède. Cet alphabet, connu des pythagoriciens, se compose d'absolues attachées à des signes et à des nombres, mise par ses combinaisons les mathématiques de Salomon avait représenté cet alphabet par soixante

noms écrits sur trente-six talismans, et c'est ce que les initiés de l'Orient nomment encore les petites clefs ou clavicules de Salomon. Ces clefs sont décrites et leur usage est expliqué dans un livre dont le dogme traditionnel remonte au patriarche Abraham, c'est le Sépher-Jézirah, et avec l'intelligence du Sépher-Jézirah, on pénètre le sens caché du Zohar, le grand livre dogmatique de la Kabbale des Hébreux. Les Clavicules de Salomon, oubliées avec le temps et qu'on disait perdues, nous les avons retrouvées et nous avons ouvert sans peine toutes les portes des vieux sanctuaires où la vérité absolue semblait dormir, toujours jeune et toujours belle, comme cette princesse d'une légende enfantine qui attend pendant un siècle de sommeil l'époux qui doit la réveiller.

Après notre livre il y aura encore des mystères, mais plus haut et plus loin dans les profondeurs infinies. Cette publication est une lumière ou une folie, une mystification ou un monument. Lisez, réfléchissez et jugez.

LA

CLEF DES GRANDS MYSTÈRES

PREMIÈRE PARTIE

MYSTÈRES RELIGIEUX.

PROBLÈMES A RÉSOUDRE.

I. Démontrer d'une manière certaine et absolue l'existence de Dieu et en donner une idée satisfaisante pour tous les esprits.

II. Établir l'existence d'une vraie religion de manière à la rendre incontestable.

III. Indiquer la portée et la raison d'être de tous les mystères de la religion seule, vraie et universelle.

IV. Tourner les objections de la philosophie en arguments favorables à la vraie religion.

V. Marquer la limite entre la religion et la superstition, et donner la raison des miracles et des prodiges

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

Quand le comte Joseph de Maistre, cette grande logique passionnée, a dit avec désespoir : Le monde est sans religion, il a ressemblé à ceux qui disent témérairement : Il n'y a pas de Dieu.

Le monde, en effet, est sans la religion du comte Joseph de Maistre, comme il est probable que Dieu, tel que le conçoivent la plupart des athées, n'existe pas.

La religion est une idée appuyée sur un fait constant et universel ; l'humanité est religieuse : le mot religion a donc un sens nécessaire et absolu. La nature elle-même consacre l'idée que représente ce mot, et l'élève à la hauteur d'un principe.

Le besoin de croire se lie étroitement au besoin d'aimer : c'est pour cela que les âmes ont besoin de communier aux mêmes espérances et au même amour. Les croyances isolées ne sont que des doutes : c'est le lien de la confiance mutuelle qui fait la religion en créant la foi.

La foi ne s'invente pas, ne s'impose pas, ne s'établit pas par convention politique ; elle se manifeste, comme la vie, avec une sorte de fatalité. Le même pouvoir qui dirige les phénomènes de la nature étend et limite, en dehors de toutes les prévisions humaines, le domaine

surnaturel de la foi. On n'imagine pas les révélations, on les subit et on y croit. L'esprit a beau protester contre les obscurités du dogme, il est subjugué par l'attrait de ces obscurités mêmes, et souvent le plus indocile des raisonneurs rougirait d'accepter le titre d'homme sans religion.

La religion tient une plus grande place parmi les réalités de la vie que n'affectent de le croire ceux qui se passent de religion, ou qui ont la prétention de s'en passer. Tout ce qui élève l'homme au-dessus de l'animal, l'amour moral, le dévouement, l'honneur, sont des sentiments essentiellement religieux. Le culte de la patrie et du foyer, la religion du serment et des souvenirs, sont des choses que l'humanité n'abjurera jamais sans se dégrader complètement, et qui ne sauraient exister sans la croyance en quelque chose de plus grand que la vie mortelle, avec toutes ses vicissitudes, ses ignorances et ses misères.

Si la perte éternelle dans le néant devait être le résultat de toutes nos aspirations aux choses sublimes que nous sentons être éternelles, la jouissance du présent, l'oubli du passé et l'insouciance de l'avenir seraient nos seuls devoirs, et il serait rigoureusement vrai de dire, avec un sophiste célèbre, que l'homme qui pense est un animal dégradé.

Aussi, de toutes les passions humaines, la passion religieuse est-elle la plus puissante et la plus vivace. Elle se produit soit par l'affirmation, soit par la négation, avec un égal fanatisme, les uns affirmant avec obstination le dieu qu'ils ont fait à leur image, les autres niant Dieu avec

témérité, comme s'ils avaient pu comprendre et dévaster par une seule pensée tout l'infini qui se rattache à son grand nom.

Les philosophes n'ont pas assez réfléchi au fait physiologique de la religion dans l'humanité : la religion, en effet, existe en dehors de toute discussion dogmatique. C'est une faculté de l'âme humaine, tout aussi bien que l'intelligence et l'amour. Tant qu'il y aura des hommes, la religion existera. Considérée ainsi, elle n'est autre chose que le besoin d'un idéalisme infini, besoin qui justifie toutes les aspirations au progrès, qui inspire tous les dévouements, qui seul empêche la vertu et l'honneur d'être uniquement des mots servant à leurrer la vanité des faibles et des sots au profit des forts et des habiles.

C'est à ce besoin inné de croyance qu'on pourrait proprement donner le nom de religion naturelle, et tout ce qui tend à rapetisser et à limiter l'essor de ces croyances est, dans l'ordre religieux, en opposition avec la nature. L'essence de l'objet religieux, c'est le mystère, puisque la foi commence à l'inconnu et abandonne tout le reste aux investigations de la science. Le doute est d'ailleurs mortel à la foi ; elle sent que l'intervention de l'être divin est nécessaire pour combler l'abîme qui sépare le fini de l'infini, et elle affirme cette intervention avec tout l'élan de son cœur, avec toute la docilité de son intelligence. En dehors de cet acte de foi, le besoin religieux ne trouve pas de satisfaction, et se change en scepticisme et en désespoir. Mais pour que l'acte de foi ne soit pas un acte de folie, la raison veut qu'il soit dirigé et réglé. Par quoi? par la science? Nous avons vu que la science n'y peut

jours et partout des hommes menteurs et criminels ; mais, dans l'Église hiérarchique et divinement autorisée, il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais ni mauvais papes ni mauvais prêtres. Mauvais et prêtre sont deux mots qui ne s'accordent pas.

Nous avons parlé d'Alexandre VI, et nous croyons que ce nom suffira, sans qu'on nous oppose d'autres souvenirs justement exécrés. De grands criminels ont pu se déshonorer doublement eux-mêmes, à cause du caractère sacré dont ils étaient revêtus ; mais il ne leur a pas été donné de déshonorer ce caractère, qui reste toujours rayonnant et splendide au-dessus de l'humanité qui tombe.

Nous avons dit qu'il n'y a pas de religion sans mystères ; ajoutons qu'il n'y a pas de mystères sans symboles. Le symbole étant la formule ou l'expression du mystère, n'en exprime la profondeur inconnue que par des images paradoxales empruntées au connu. La forme symbolique devant caractériser ce qui est au-dessus de la raison scientifique, doit nécessairement se trouver en dehors de cette raison : de là le mot célèbre et parfaitement juste d'un Père de l'Église : Je crois parce que c'est absurde, *credo quia absurdum*.

Si la science affirmait ce qu'elle ne sait pas, elle se détruirait elle-même. La science ne saurait donc faire l'œuvre de la foi, pas plus que la foi ne peut décider en matière de science. Une affirmation de foi dont la science a la témérité de s'occuper ne peut donc être qu'une absurdité pour elle, de même qu'une affirmation de science qu'on nous donnerait comme article de foi serait une

absurdité dans l'ordre religieux. Croire et savoir sont deux termes qui ne peuvent jamais se confondre.

Ils ne sauraient non plus s'opposer l'un à l'autre dans un antagonisme quelconque. Il est impossible, en effet, de croire le contraire de ce qu'on sait sans cesser, pour cela même, de le savoir, et il est également impossible d'arriver à savoir le contraire de ce qu'on croit sans cesser immédiatement de croire.

Nier ou même contester les décisions de la foi, et cela au nom de la science, c'est prouver qu'on ne comprend ni la science ni la foi : en effet, le mystère d'un Dieu en trois personnes n'est pas un problème de mathématiques ; l'incarnation du Verbe n'est pas un phénomène qui appartienne à la médecine ; la rédemption échappe à la critique des historiens. La science est absolument impuissante à décider qu'on ait tort ou raison de croire ou de ne pas croire au dogme ; elle peut constater seulement les résultats de la croyance, et si la foi rend évidemment les hommes meilleurs, si d'ailleurs la foi en elle-même, considérée comme un fait physiologique, est évidemment une nécessité et une force, il faudra bien que la science l'admette, et prenne le sage parti de compter toujours avec la foi.

Osons affirmer maintenant qu'il existe un fait immense, également appréciable et par la foi et par la science ; un fait qui rend Dieu visible en quelque sorte sur la terre ; un fait incontestable et d'une portée universelle : ce fait, c'est la manifestation dans le monde, à partir de l'époque où commence la révélation chrétienne, d'un esprit inconnu aux anciens, d'un esprit évidemment

divin plus positif que la science dans ses œuvres, plus magnifiquement idéal dans ses aspirations que la plus haute poésie, un esprit pour lequel il fallait créer un nom nouveau tout à fait inouï dans les sanctuaires de l'antiquité. Aussi ce nom fut-il créé, et nous démontrerons que ce nom, que ce mot est en religion, tant pour la science que pour la foi, l'expression de l'absolu : le mot est CHARITÉ, et l'esprit dont nous parlons s'appelle l'*esprit de charité*.

Devant la charité, la foi se prosterne et la science vaincue s'incline. Il y a évidemment ici quelque chose de plus grand que l'humanité; la charité prouve par ses œuvres qu'elle n'est pas un rêve. Elle est plus forte que toutes les passions; elle triomphe de la souffrance et de la mort; elle fait comprendre Dieu à tous les cœurs, et semble remplir déjà l'éternité par la réalisation commencée de ses légitimes espérances.

Devant la charité vivante et agissante, quel est le Proudhon qui osera blasphémer? Quel est le Voltaire qui osera rire?

Entassez les uns sur les autres les sophismes de Diderot, les arguments critiques de Strauss, les *Ruines* de Volney, si bien nommées, car cet homme ne pouvait faire que des ruines, les blasphèmes de cette révolution dont la voix s'est éteinte une fois dans le sang et une autre fois dans le silence du mépris; joignez-y ce que l'avenir peut nous garder de monstruosité et de rêveries; puis vienne la plus humble et la plus simple de toutes les sources de charité, le monde laissera là toutes ses sottises, tous ses crimes, toutes ses rêveries mal-

saines, pour s'incliner devant cette réalité sublime.

Charité! mot divin, mot qui seul fait comprendre Dieu, mot qui contient une révélation tout entière! Esprit de charité, alliance de deux mots qui sont toute une solution et tout un avenir! A quelle question, en effet, ces deux mots ne peuvent-ils pas répondre?

Qu'est-ce que Dieu pour nous, sinon l'esprit de charité? qu'est-ce que l'orthodoxie? n'est-ce pas l'esprit de charité qui ne discute pas sur la foi afin de ne pas altérer la confiance des petits et afin de ne pas troubler la paix de la communion universelle? Or l'Église universelle est-elle autre chose qu'une communion en esprit de charité? C'est par l'esprit de charité que l'Église est infaillible. C'est l'esprit de charité qui est la vertu divine du sacerdoce.

Devoir des hommes, garantie de leurs droits, preuve de leur immortalité, éternité de bonheur commencée pour eux sur la terre, but glorieux donné à leur existence, fin et moyen de leurs efforts, perfection de leur morale individuelle, civile et religieuse, l'esprit de charité comprend tout, s'applique à tout, peut tout espérer, tout entreprendre et tout accomplir.

C'est par l'esprit de charité que Jésus expirant sur la croix donnait à sa mère un fils dans la personne de saint Jean, et, triomphant des angoisses du plus affreux supplice, poussait un cri de délivrance et de salut, en disant : « Mon père, je remets mon esprit entre tes mains. »

C'est par la charité que douze artisans de Galilée ont conquis le monde; ils ont aimé la vérité plus que leur vie, et ils sont allés seuls la dire aux peuples et aux rois;

éprouvés par les tortures, ils ont été trouvés fidèles. Ils ont montré aux multitudes l'immortalité vivante dans leur mort, et ils ont arrosé la terre d'un sang dont la chaleur ne pouvait s'éteindre parce qu'ils étaient tout brûlants des ardeurs de la charité.

C'est par la charité que les apôtres ont constitué leur symbole. Ils ont dit que croire ensemble vaut mieux que douter séparément; ils ont constitué la hiérarchie sur l'obéissance rendue si noble et si grande par l'esprit de charité que servir ainsi, c'est régner; ils ont formulé la foi de tous, et l'espérance de tous, et ils ont mis ce symbole sous la garde de la charité de tous. Malheur à l'égoïste qui s'approprie un seul mot de cet héritage du Verbe, car c'est un déicide qui veut démembrer le corps du Seigneur.

Le symbole, c'est l'arche sainte de la charité, quiconque y touche, est frappé de mort éternelle, car la charité se retire de lui. C'est l'héritage sacré de nos enfants, c'est le prix du sang de nos pères!

C'est par la charité que les martyrs se consolait dans les prisons des césars et attiraient à leur croyance leurs gardiens mêmes et leurs bourreaux.

C'est au nom de la charité que saint Martin, de Tours, protestait contre le supplice des pricillianistes et se séparait de la communion du tyran qui voulait imposer la foi par le glaive.

C'est par la charité que tant de saints ont consolé le monde des crimes commis au nom de la religion même et des scandales du sanctuaire profané!

C'est par la charité que saint Vincent de Paul et Fé-

nélon sè sont imposés à l'admiration des siècles, même les plus impies, et ont fait tomber d'avance le rire des enfants de Voltaire devant le sérieux imposant de leurs vertus.

C'est par la charité enfin que la folie de la croix est devenue la sagesse des nations, parce que tous les nobles cœurs ont compris qu'il est plus grand de croire avec ceux qui aiment et se dévouent, que de douter avec les égoïstes et les esclaves du plaisir!

ARTICLE PREMIER.

SOLUTION DU PREMIER PROBLÈME.

LE VRAI DIEU.

Dieu ne peut être défini que par la foi ; la science ne peut ni nier ni affirmer qu'il existe.

Dieu est l'objet absolu de la foi humaine. Dans l'infini, c'est l'intelligence suprême et créatrice de l'ordre. Dans le monde, c'est l'esprit de charité.

L'Être universel est-il une machine fatale qui broie éternellement des intelligences de hasard ou une intelligence providentielle qui dirige les forces pour l'amélioration des esprits ?

La première hypothèse répugne à la raison, elle est désespérante et immorale.

La science et la raison doivent donc s'incliner devant la seconde.

Oui, Proudhon, Dieu est une hypothèse ; mais c'est une hypothèse tellement nécessaire que, sans elle, tous les théorèmes deviennent absurdes ou douteux.

Pour les initiés à la kabbale, Dieu est l'unité absolue qui crée et anime les nombres.

L'unité de l'intelligence humaine démontre l'unité de Dieu.

La clé des nombres est celle des symboles, parce que

les symboles sont les figures analogiques de l'harmonie qui vient des nombres.

Les mathématiques ne sauraient démontrer la fatalité aveugle, puisqu'elles sont l'expression de l'exactitude qui est le caractère de la plus suprême raison.

L'unité démontre l'analogie des contraires; c'est le principe, l'équilibre et la fin des nombres. L'acte de foi part de l'unité et retourne à l'unité.

Nous allons esquisser une explication de la Bible par les nombres, parce que la Bible est le livre des images de Dieu.

Nous demanderons aux nombres la raison des dogmes de la religion éternelle, et les nombres nous répondront toujours en se réunissant dans la synthèse de l'unité.

Les quelques pages qui vont suivre sont de simples aperçus des hypothèses kabbalistiques; elles sont en dehors de la foi, et nous les indiquons seulement comme des recherches curieuses. Il ne nous appartient pas d'innover en matière de dogme, et nos assertions comme initié sont entièrement subordonnées à notre soumission comme chrétien.

ESQUISSE DE LA THÉOLOGIE PROPHÉTIQUE DES NOMBRES

I.

L'UNITÉ.

L'unité est le principe et la synthèse des nombres, c'est l'idée de Dieu et de l'homme, c'est l'alliance de la raison et de la foi.

La foi ne peut être opposée à la raison, elle est nécessitée par l'amour, elle est identique à l'espérance. Aimer, c'est croire et espérer, et ce triple élan de l'âme est appelé vertu, parce qu'il faut du courage pour le faire. Mais y aurait-il du courage en cela, si le doute n'était pas possible? Or, pouvoir douter, c'est douter. Le doute est la force équilibrante de la foi et il en fait tout le mérite.

La nature elle-même nous induit à croire, mais les formules de foi sont des constatations sociales des tendances de la foi à une époque donnée. C'est ce qui fait l'infailibilité de l'église, infailibilité d'évidence et de fait.

Dieu est nécessairement le plus inconnu de tous les êtres, puisqu'il n'est défini qu'en sens inverse de nos expériences, il est tout ce que nous ne sommes pas, c'est l'infini opposé au fini par hypothèse contradictoire.

La foi, et, par conséquent l'espérance et l'amour sont si libres que l'homme, loin de pouvoir les imposer aux autres ne se les impose pas à soi-même.

Ce sont des grâces, dit la religion. Or, est-il concevable qu'on exige la grâce, c'est-à-dire qu'on veuille forcer les hommes à ce qui vient librement et gratuitement du ciel? Il faut le leur souhaiter.

Raisonner sur la foi, c'est déraisonner, puisque l'objet de la foi est en dehors de la raison. Si l'on me demande : Y a-t-il un Dieu? je réponds : Je le crois. — Mais en êtes-vous sûr? — Si j'en étais sûr, je ne le croirais pas, je le saurais.

Formuler la foi, c'est convenir des termes de l'hypothèse commune.

La foi commence où la science finit. Agrandir la science, c'est en apparence ôter à la foi, et en réalité, c'est en agrandir également le domaine, car c'est en amplifier la base.

On ne peut deviner l'inconnu que par ses proportions supposées et supposables avec le connu.

L'analogie était le dogme unique des anciens magos. Dogme vraiment médiateur, car il est moitié scientifique, moitié hypothétique, moitié raison et moitié poésie. Ce dogme a été et sera toujours le générateur de tous les autres.

Qu'est-ce que l'Homme-Dieu? C'est celui qui réalise dans la vie la plus humaine l'idéal le plus divin.

La foi est une divination de l'intelligence et de l'amour dirigés par les indices de la nature et de la raison.

Il est donc de l'essence des choses de foi d'être inaccessibles à la science, douteuses pour la philosophie, et indéfinies pour la certitude.

La foi est une réalisation hypothétique et une détermination conventionnelle des fins dernières de l'espérance. C'est l'adhésion au signe visible des choses qu'on ne voit pas.

Sperandarum substantia rerum

Argumentum non apparentium.

Pour affirmer sans folie que Dieu est ou qu'il n'est pas, il faut partir d'une définition raisonnable ou déraisonnable de Dieu. Or, cette définition pour être raisonnable doit être hypothétique, analogique et négative du tout connu. On peut nier un Dieu quelconque, mais le Dieu absolu

ne se nie pas plus qu'il ne se prouve; on le suppose raisonnablement et on y croit.

Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu, a dit le Maître; voir par le cœur, c'est croire, et, si cette foi se rapporte au vrai bien, elle ne saurait être trompée, pourvu qu'elle ne cherche pas à trop définir suivant les inductions risquées de l'ignorance personnelle. Nos jugements, en matière de foi, s'appliquent à nous-mêmes, il nous sera fait comme nous aurons cru. C'est-à-dire que nous nous faisons nous-mêmes à la ressemblance de notre idéal.

Que ceux qui font les dieux, leurs deviennent semblables, dit le psalmiste, ainsi que tous ceux qui leur donnent leur confiance.

L'idéal divin du vieux monde a fait la civilisation qui finit, et il ne faut pas désespérer de voir le dieu de nos barbares pères devenir le diable de nos enfants mieux éclairés. On fait des diables avec les dieux de rebuts, et Satan n'est si incohérent et si difforme que parce qu'il est fait de toutes les déchirures des anciennes théogonies. C'est le sphinx sans mot, c'est l'énigme sans solution, c'est le mystère sans vérité, c'est l'absolu sans réalité et sans lumière.

L'homme est le fils de Dieu, parce que Dieu manifesté, réalisé et incarné sur la terre, s'est appelé le Fils de l'homme.

C'est après avoir fait Dieu dans son intelligence et dans son amour que l'humanité a compris le Verbe sublime qui a dit : Soit faite la lumière!

L'homme, c'est la forme de la pensée divine, et Dieu c'est la synthèse idéalisée de la pensée humaine.

Ainsi le Verbe de Dieu est le révélateur de l'homme, et le Verbe de l'homme est le révélateur de Dieu.

L'homme est le Dieu du monde, et Dieu est l'homme du ciel.

Avant de dire : Dieu veut, l'homme a voulu.

Pour comprendre et honorer Dieu tout-puissant, il faut que l'homme soit libre.

Obéissant et s'abstenant par crainte du fruit de la science, l'homme eût été innocent et stupide comme l'agneau, curieux et rebelle comme l'ange de lumière, il a coupé lui-même le cordon de sa nativité, et, en tombant libre sur la terre, il a entraîné Dieu dans sa chute.

Et c'est pourquoi du fond de cette chute sublime il se relève glorieux avec le grand condamné du Calvaire et entre avec lui dans le royaume du ciel.

Car le royaume du ciel appartient à l'intelligence et à l'amour, tous deux enfants de la liberté!

Dieu a montré à l'homme la liberté comme une amante, et, pour éprouver son cœur, il a fait passer entre elle et lui le fantôme de la mort.

L'homme a aimé et il s'est senti Dieu; il a donné pour elle ce que Dieu venait de lui donner : l'espérance éternelle.

Il s'est élancé vers sa fiancée à travers l'ombre mort et le spectre s'est évanoui.

L'homme possédait la liberté; il avait emporté sa vie.

Expie maintenant ta gloire, ô Prométhée!

Ton cœur dévoré sans cesse ne peut mourir ; c'est ton voutour et c'est Jupiter qui mourront.

Un jour nous nous éveillerons enfin des rêves pénibles d'une vie tourmentée, l'œuvre de notre épreuve sera finie, nous serons assez forts contre la douleur pour être immortels.

Alors nous vivrons en Dieu d'une plus abondante vie, et nous descendrons dans ses œuvres avec la lumière de sa pensée, nous serons emportés dans l'infini par le souffle de son amour.

Nous serons sans doute les aînés d'une race nouvelle; les anges des hommes à venir.

Messagers célestes, nous voguerons dans l'immensité et les étoiles seront nos blanches nacelles.

Nous nous transformerons en douces visions pour reposer les yeux qui pleurent; nous cueillerons des lis rayonnants dans des prairies inconnues, et nous en secouerons la rosée sur la terre.

Nous toucherons la paupière de l'enfant qui s'endort et nous réjouirons doucement le cœur de sa mère au spectacle de la beauté de son fils bien-aimé.

II.

LE BINAIRE.

Le binaire est plus particulièrement le nombre de la femme, épouse de l'homme et mère de la société.

L'homme est l'amour dans l'intelligence, la femme est l'intelligence dans l'amour.

La femme est le sourire du Créateur content de lui-même, et c'est après l'avoir faite qu'il se reposa, dit la céleste parabole.

La femme est avant l'homme, parce qu'elle est mère, et tout lui est pardonné d'avance parce qu'elle enfante avec douleur.

La femme s'est initiée la première à l'immortalité par la mort; l'homme alors l'a vue si belle et l'a comprise si généreuse qu'il n'a pas voulu lui survivre, et il l'a aimée plus que sa vie, plus que son bonheur éternel.

Heureux proscrit! puisqu'elle lui a été donnée pour compagne de son exil!

Mais les enfants de Caïn se sont révoltés contre la mère d'Abel et ils ont asservi leur mère.

La beauté de la femme est devenue une proie pour la brutalité des hommes sans amour.

Alors la femme a fermé son cœur comme un sanctuaire ignoré et a dit aux hommes indignes d'elle : « Je suis vierge, mais je veux être mère, et mon fils vous apprendra à m'aimer. »

O Ève! sois saluée et adorée dans ta chute!

O Marie! sois bénie et adorée dans tes douleurs et dans ta gloire!

Sainte crucifiée qui survivais à ton Dieu pour ensevelir ton fils, sois pour nous le dernier mot de la révélation divine!

Moïse appelait Dieu Seigneur, Jésus l'appelait mon Père, et nous, en songeant à toi, nous dirons à la Providence : « Vous êtes notre mère! »

Enfants de la femme, pardonnons à la femme déchue.

Enfants de la femme, adorons la femme régénérée.

Enfants de la femme, qui avons dormi sur son sein, été bercés dans ses bras et consolés par ses caresses, aimons-la et entr'aimons-nous!

III.

LE TERNAIRE.

Le ternaire est le nombre de la création.

Dieu se crée éternellement lui-même, et l'infini qu'il remplit de ses œuvres est une création incessante et infinie.

L'amour suprême se contemple dans la beauté comme dans un miroir, et il essaye toutes les formes comme des parures, car il est le fiancé de la vie.

L'homme aussi s'affirme et se crée lui-même : il se pare de ses conquêtes, il s'illumine de ses conceptions, il se revêt de ses œuvres comme d'un habit nuptial.

La grande semaine de la création a été imitée par le génie humain divinisant les formes de la nature.

Chaque jour a fourni une révélation nouvelle, chaque nouveau roi progressif du monde a été pour un jour l'image et l'incarnation de Dieu! Rêve sublime qui explique les mystères de l'Inde et justifie tous les symbolismes!

La haute conception de l'homme-Dieu correspond à la création d'Adam, et le christianisme, semblable aux premiers jours de l'homme typique dans le paradis terrestre, n'a été qu'une aspiration et un veuvage.

Nous attendons le culte de l'épouse et de la mère, nous aspirons aux noces de l'alliance nouvelle.

Alors les pauvres, les aveugles, tous les proscrits du vieux monde seront conviés au festin et recevront une robe nuptiale ; et ils se regarderont les uns les autres avec une grande douceur et un ineffable sourire, parce qu'ils auront pleuré longtemps.

IV.

LE QUATERNAIRE.

Le quaternaire est le nombre de la force. C'est le ternaire complété par son produit, c'est l'unité rebelle réconciliée à la trinité souveraine.

Dans la fougue première de la vie, l'homme ayant oublié sa mère ne comprit plus Dieu que comme un père inflexible et jaloux.

Le sombre Saturne, armé de sa faux parricide, se mit à dévorer ses enfants.

Jupiter eut des sourcils qui ébranlaient l'Olympe, et Jehovah des tonnerres qui assourdissaient les solitudes du Sinaï.

Et pourtant le père des hommes, ivre parfois comme Noé, laissait apercevoir au monde les mystères de la vie.

Psyché, divinisée par ses tourments, devenait l'épouse de l'Amour ; Adonis ressuscité retrouvait Vénus dans l'Olympe ; Job, victorieux du mal, retrouvait plus qu'il n'avait perdu.

La loi est une épreuve du courage.

Aimer la vie plus qu'on ne craint les menaces de la mort, c'est mériter la vie.

Les élus sont ceux qui osent; malheur aux timides!

Ainsi les esclaves de la loi qui se font les tyrans des consciences, et les serviteurs de la crainte, et les avares d'espérance, et les pharisiens de toutes les synagogues et de toutes les églises, ceux-là sont les réprouvés et les maudits du Père!

Le Christ n'a-t-il pas été excommunié et crucifié par la synagogue?

Savonarole n'a-t-il pas été brûlé par ordre d'un souverain pontife de la religion chrétienne?

Les pharisiens ne sont-ils pas aujourd'hui ce qu'ils étaient au temps de Caïphe?

Si quelqu'un leur parle au nom de l'intelligence et de l'amour, l'écouteront-ils?

C'est en arrachant les enfants de la liberté à la tyrannie des Pharaons que Moïse a inauguré le règne du Père.

C'est en brisant le joug insupportable du pharisaïsme mosaïque que Jésus a convié tous les hommes à la fraternité du fils unique de Dieu.

Quand tomberont les dernières idoles, quand se briseront les dernières chaînes matérielles des consciences, quand les derniers tueurs de prophètes, quand les derniers étouffeurs de Verbe seront confondus, ce sera le règne de l'Esprit-Saint.

Gloire donc au Père qui a enseveli l'armée de Pharaon dans la mer Rouge!

Gloire au Fils qui a déchiré le voile du

dont la croix trop lourde posée sur la couronne des Césars a brisé contre terre le front des Césars !

Gloire au Saint-Esprit, qui doit balayer de la terre par son souffle terrible tous les voleurs et tous les bourreaux pour faire place au banquet des enfants de Dieu !

Gloire au Saint-Esprit qui a promis la conquête de la terre et du ciel à l'ange de la liberté !

L'ange de la liberté est né avant l'aurore du premier jour, avant le réveil même de l'intelligence, et Dieu l'a appelé l'étoile du matin.

O Lucifer ! tu t'es détaché volontairement et délayneusement du ciel où le soleil te noyait dans sa clarté, pour sillonner de tes propres rayons les champs incultes de la nuit.

Tu brilles quand le soleil se couche, et ton regard étincelant précède le lever du jour.

Tu tombes pour remonter ; tu goûtes la mort pour mieux connaître la vie.

Tu es pour les gloires antiques du monde, l'étoile du soir ; pour la vérité renaissante, la belle étoile du matin !

La liberté n'est pas la licence : car la licence c'est la tyrannie.

La liberté est la gardienne du devoir, parce qu'elle revendique le droit.

Lucifer, dont les âges de ténèbres ont fait le génie du mal, sera vraiment l'ange de la lumière. lorsqu'ils ont conquis la liberté au prix de la
usage pour se soumettre à l'
ainsi les gloires de l'obéissance

Le droit n'est que la racine du devoir, il faut posséder pour donner.

Or, voici comment une haute et profonde poésie explique la chute des anges.

Dieu avait donné aux esprits la lumière et la vie, puis il leur a dit : Aimez.

Qu'est-ce qu'aimer? répondirent les esprits.

Aimer, c'est se donner aux autres, répondit Dieu. Ceux qui aimeront, souffriront, mais ils seront aimés.

— Nous avons droit de ne rien donner et nous ne voulons rien souffrir, dirent les esprits ennemis de l'amour.

— Restez dans votre droit, répondit Dieu, et séparons-nous. Moi et les miens, nous voulons souffrir et mourir, même pour aimer. C'est notre devoir!

L'ange déchu est donc celui qui dès le commencement a refusé d'aimer; il n'aime pas et c'est tout son supplice; il ne donne pas, et c'est sa misère; il ne souffre pas, et c'est son néant; il ne meurt pas, et c'est son exil.

L'ange déchu n'est pas Lucifer le porte-lumière, c'est Satan, le calomniateur de l'amour.

Être riche c'est donner; ne rien donner c'est être pauvre; vivre c'est aimer; ne rien aimer c'est être mort; être heureux c'est se devouer; n'exister que pour soi c'est se réprouver soi-même et se séquestrer dans l'enfer.

Le ciel c'est l'harmonie des sentiments généreux; l'enfer c'est le conflit des instincts lâches.

L'homme du droit c'est Caïn qui tue Abel par envie;

l'homme du devoir c'est Abel qui meurt pour Caïn par amour.

Et telle a été la mission du Christ, le grand Abel de l'humanité.

Ce n'est pas pour le droit que nous devons tout oser, c'est pour le devoir.

C'est le devoir qui est l'expansion et la jouissance de la liberté; le droit isolé est le père de la servitude.

Le devoir c'est le dévouement, le droit c'est l'égoïsme.

Le devoir c'est le sacrifice, le droit c'est la rapine et le vol.

Le devoir c'est l'amour, et le droit c'est la haine.

Le devoir c'est la vie infinie, le droit c'est la mort éternelle.

S'il faut combattre pour la conquête du droit, ce n'est que pour acquérir la puissance du devoir : et pourquoi donc serions-nous libres, si ce n'est pour aimer, nous dévouer et ainsi ressembler à Dieu!

S'il faut enfreindre la loi, c'est lorsqu'elle captive l'amour dans la crainte.

Celui qui veut sauver son âme la perdra, dit le livre saint; et celui qui consentira à la perdre la sauvera.

Le devoir c'est d'aimer : périsse tout ce qui fait obstacle à l'amour! Silence aux oracles de la haine! Anéantissement aux faux dieux de l'égoïsme et de la peur! Honte aux esclaves avarés d'amour!

Dieu aime les enfants prodigues!

V.

LE QUINAIRE.

Le quinaire est le nombre religieux, car c'est le nombre de Dieu réuni à celui de la femme.

La foi n'est pas la crédulité stupide de l'ignorance émerveillée.

La foi c'est la conscience et la confiance de l'amour.

La foi c'est le cri de la raison qui persiste à nier l'absurde, même devant l'inconnu.

La foi est un sentiment nécessaire à l'âme, comme la respiration à la vie : c'est la dignité du cœur, c'est la réalité de l'enthousiasme.

La foi ne consiste pas dans l'affirmation de tel ou tel symbole, mais dans l'aspiration vraie et constante aux vérités voilées par tous les symbolismes.

Un homme repousse une idée indigne de la divinité, il en brise les fausses images, il se révolte contre d'odieuses idolâtries, et vous dites que c'est un athée?

Les persécuteurs de la Rome déchue appelaient aussi les premiers chrétiens des athées, parce qu'ils n'adoraient pas les idoles de Caligula ou de Néron.

Nier toute une religion et toutes les religions même, plutôt que d'adhérer à des formules que la conscience réprouve, c'est un courageux et sublime acte de foi.

Tout homme qui souffre pour ses convictions est un martyr de la foi.

Il s'explique peut-être mal, mais il préfère à toute

chose la justice et la vérité; ne le condamnez pas sans l'entendre.

Croire à la vérité suprême ce n'est pas la définir, et déclarer qu'on y croit c'est reconnaître qu'on l'ignore.

L'apôtre saint Paul borne toute la foi à ces deux choses : Croire que Dieu est et qu'il récompense ceux qui le cherchent.

La foi est plus grande que les religions parce qu'elle précise moins les articles de la croyance.

Un dogme quelconque ne constitue qu'une croyance et appartient à une communion spéciale; la foi est un sentiment commun à l'humanité tout entière.

Plus on discute pour préciser, moins on croit; un dogme de plus c'est une croyance qu'une secte s'approprie et enlève ainsi en quelque sorte à la foi universelle.

Laissons les sectaires faire et refaire leurs dogmes, laissons les superstitieux détailler et formuler leurs superstitions, laissons les morts ensevelir leurs morts, comme disait le Maître, et croyons à la vérité indicible, à l'absolu que la raison admet sans le comprendre, à ce que nous pressentons sans le savoir.

Croyons à la raison suprême.

Croyons à l'amour infini et prenons en pitié les stupidités de l'école et les barbaries de la fausse religion.

O homme ! dis-moi ce que tu espères, et je te dirai ce que tu vaux.

Tu pries, tu jeûnes, tu veilles et tu crois que tu échapperas ainsi seul ou presque seul à la perte immense des

hommes dévorés par un Dieu jaloux? Tu es un hypocrite et un impie.

Tu fais de la vie une orgie et tu espères le néant pour sommeil, tu es un malade ou un insensé.

Tu es prêt à souffrir comme les autres et pour les autres, et tu espères le salut de tous, tu es un sage et un juste.

Espérer ce n'est pas avoir peur.

Avoir peur de Dieu! quel blasphème!

L'acte d'espérance c'est la prière.

La prière est l'épanchement de l'âme dans la sagesse et dans l'amour éternels.

C'est le regard de l'esprit vers la vérité, et le soupir du cœur vers la beauté suprême.

C'est le sourire de l'enfant à sa mère.

C'est le murmure du bien-aimé qui se penche vers les baisers de sa bien-aimée.

C'est la douce joie de l'âme aimante qui se dilate dans un océan d'amour.

C'est la tristesse de l'épouse en l'absence du nouvel époux.

C'est le soupir du voyageur qui pense à sa patrie.

C'est la pensée du pauvre qui travaille pour nourrir sa femme et ses enfants.

Prions en silence et levons vers notre Père inconnu un regard de confiance et d'amour; acceptons avec foi et résignation la part qu'il nous donne dans les peines de la vie, et tous les battements de notre cœur seront des paroles de prière.

Est-ce que nous avons besoin d'apprendre à Dieu

quelles choses nous lui demandons, et ne sait-il pas ce qui nous est nécessaire? .

Si nous pleurons, présentons lui nos larmes; si nous nous réjouissons, adressons-lui notre sourire; s'il nous frappe, baissions la tête; s'il nous caresse, endormons-nous entre ses bras!

Notre prière sera parfaite quand nous prions sans savoir même qui nous prions.

La prière n'est pas un bruit qui frappe l'oreille, c'est un silence qui pénètre le cœur.

Et de douces larmes viennent humecter les yeux, et des soupirs s'échappent comme la fumée de l'encens.

L'on se sent pris d'un ineffable amour pour tout ce qui est beauté, vérité, justice; l'on palpète d'une nouvelle vie et l'on ne craint plus de mourir. Car la prière est la vie éternelle de l'intelligence et de l'amour; c'est la vie de Dieu sur la terre.

Aimez-vous les uns les autres, voilà la loi et les prophètes! Méditez et comprenez cette parole.

Et quand vous aurez compris, ne lisez plus, ne cherchez plus, ne doutez plus, aimez!

Ne soyez plus sages, ne soyez plus savants, aimez! C'est toute la doctrine de la vraie religion; religion veut dire charité, et Dieu lui-même n'est qu'amour.

Je vous l'ai déjà dit : aimer c'est donner.

L'impie est celui qui absorbe les autres.

L'homme pieux est celui qui s'épanche dans l'humanité.

Si le cœur de l'homme concentre en lui-même le feu

dont Dieu l'anime, c'est un enfer qui dévore tout et ne se remplit que de cendres; s'il le fait rayonner au dehors, il devient un doux soleil d'amour.

L'homme se doit à sa famille; la famille se doit à la patrie, la patrie à l'humanité.

L'égoïsme de l'homme mérite l'isolement et le désespoir, l'égoïsme de la famille mérite la ruine et l'exil, l'égoïsme de la patrie mérite la guerre et l'invasion.

L'homme qui s'isole de tout amour humain, en disant : Je servirai Dieu, celui-là se trompe. Car, dit l'apôtre saint Jean, s'il n'aime pas son prochain qu'il voit, comment aimera-t-il Dieu qu'il ne voit pas ?

Il faut rendre à Dieu ce qui est à Dieu, mais il ne faut pas refuser même à César ce qui est à César.

Dieu est celui qui donne la vie, César c'est celui qui peut donner la mort.

Il faut aimer Dieu et ne pas craindre César, car il est dit dans le livre sacré : Celui qui frappe avec l'épée, périra par l'épée.

Voulez-vous être bons, soyez justes; voulez-vous être justes, soyez libres!

Les vices qui rendent l'homme semblable à la brute, sont les premiers ennemis de sa liberté.

Regardez l'ivrogne et dites-moi si cette brute immonde peut être libre!

L'avare maudit la vie de son père, et, comme le carreau, il a faim de cadavres.

L'ambitieux veut des ruines, c'est un envieux en délire; le débauché crache sur le sein de sa mère et remplit d'avortons les entrailles de la mort.

Tous ces cœurs sans amours sont punis par le plus cruel des supplices : la haine.

Car, sachons-le bien, l'expiation est renfermée dans le péché.

L'homme qui fait le mal est comme un vase de terre mal réussi, il se brisera, la fatalité le veut.

Avec les débris des mondes Dieu refait des étoiles, avec les débris des âmes il refait des anges.

VI.

LE SENAIRE.

Le senaire est le nombre de l'initiation par l'épreuve ; c'est le nombre de l'équilibre, c'est l'hieroglyphe de la science du bien et du mal.

Celui qui cherche l'origine du mal cherche d'où vient ce qui n'est pas.

Le mal, c'est l'appétit désordonné du bien, c'est l'essai infructueux d'une volonté inhabile.

Chacun possède le fruit de ses œuvres, et la pauvreté n'est que l'aiguillon du travail.

Pour le troupeau des hommes, la souffrance est comme le chien de berger qui mord la laine des brebis pour les remettre dans la voie.

C'est à cause de l'ombre que nous pouvons voir la lumière ; c'est à cause du froid que nous ressentons la chaleur ; c'est à cause de la peine que nous sommes sensibles au plaisir.

Le mal est donc pour nous l'occasion et le commencement du bien.

Mais, dans les rêves de notre intelligence imparfaite, nous accusons le travail providentiel faute de le comprendre.

Nous ressemblons à l'ignorant qui juge le tableau sur le commencement de l'ébauche et dit, lorsque la tête est faite : « Cette figure n'a donc pas de corps? »

La nature reste calme et fait son œuvre.

Le soc n'est pas cruel lorsqu'il déchire le sein de la terre, et les grandes révolutions du monde sont le labourage de Dieu.

Tout est bien dans son temps : aux peuples féroces, des maîtres barbares; au bétail, des bouchers; aux hommes, des juges et des pères.

Si le temps pouvait changer les moutons en lions, ils mangeraient les bouchers et les bergers.

Les moutons ne changent jamais parce qu'ils ne s'instruisent pas, mais les peuples s'instruisent.

Bergers et bouchers des peuples, vous avez donc raison de regarder comme vos ennemis ceux qui parlent à votre troupeau.

Troupeaux qui ne connaissez encore que vos bergers et qui voulez ignorer leur commerce avec les bouchers, vous êtes excusables de lapider ceux qui vous humilient et qui vous inquiètent en vous parlant de vos droits.

O Christ! les grands te condamnent, tes disciples te renient, le peuple te maudit et acclame ton supplice, ta mère seule te pleure, Dieu t'abandonne!

Eli! Eli! Lamma Sabachtani!

VII.

LE SEPTÉNAIRE.

Le septénaire est le grand nombre biblique. Il est la clef de la création de Moïse et le symbole de toute la religion. Moïse a laissé cinq livres et la loi se résume en deux testaments.

La Bible n'est pas une histoire, c'est un recueil de poèmes, c'est un livre d'allégories et d'images.

Adam et Ève ne sont que les types primitifs de l'humanité; le serpent qui tente, c'est le temps qui éprouve; l'arbre de la science, c'est le droit; l'expiation par le travail, c'est le devoir.

Caïn et Abel représentent la chair et l'esprit, la force et l'intelligence, la violence et l'harmonie.

Les géants sont les anciens usurpateurs de la terre; le déluge a été une immense révolution.

L'arche c'est la tradition conservée dans une famille: la religion, à cette époque, devient un mystère et la propriété d'une race. Cham est maudit pour s'en être fait le révélateur.

Nemrod et Babel sont les deux allégories primitives du despote unique et de l'empire universel toujours rêvé mais; entrepris successivement par les Assyriens, les Grecs, les Perses, Alexandre, Rome, Napoléon, les successeurs de Pierre le Grand, et toujours inachevé à cause de la dispersion des intérêts et par la confusion des langues.

L'empire universel ne devait pas se réaliser par la force, mais par l'intelligence et par l'amour. Aussi, à Nemrod, l'homme du droit sauvage, la Bible oppose-t-elle Abraham, l'homme du devoir, qui s'exile pour chercher la liberté et la lutte sur une terre étrangère dont il s'empare par la pensée.

Il a une épouse stérile, c'est sa pensée, et une esclave féconde, c'est sa force : mais quand la force a produit son fruit, la pensée devient féconde, et le fils de l'intelligence fait exiler l'enfant de la force. L'homme d'intelligence est soumis à de rudes épreuves : il doit confirmer ses conquêtes par le sacrifice. Dieu veut qu'il immole son fils, c'est-à-dire que le doute doit éprouver le dogme et que l'homme intellectuel doit être prêt à tout sacrifier devant la raison suprême. Dieu intervient alors : la raison universelle cède aux efforts du travail, elle se montre à la science, et le côté matériel du dogme est seul immolé. C'est ce que représente le bélier arrêté par les cornes dans les broussailles. L'histoire d'Abraham est donc un symbole à la manière antique, et contient une haute révélation des destinées de l'âme humaine. Prise à la lettre, c'est un récit absurde et révoltant. Saint Augustin ne prenait-il pas à la lettre l'âne d'or d'Apulée ? Pauvres grands hommes !

L'histoire d'Isaac est une autre légende. Rebecca est le type de la femme orientale, laborieuse, hospitalière, partielle dans ses affections, rusée et retorte dans ses manœuvres. Jacob et Esaü sont encore les deux types reproduits de Caïn et d'Abel ; mais ici Abel se venge : l'intelligence émancipée triomphe par la ruse.

l'israélite est dans le caractère de Jacob, le patient laborieux supplantateur, qui cède à la colère d'Esau, devient riche et achète le pardon de son frère. Quand les anciens voulaient philosopher, ils racontaient, il ne faut jamais l'oublier.

L'histoire ou la légende de Joseph contient en germe le génie de l'Évangile, et le Christ, méconnu par le peuple, a dû pleurer plus d'une fois en relisant cette histoire où le gouverneur de l'Égypte se jette au cou de son prisonnier en poussant un grand cri et en disant : « Je reconnais Joseph ! »

Israël devient le peuple de Dieu, c'est-à-dire le conservateur de l'idée et le dépositaire du verbe. Cette idée, c'est celle de l'indépendance humaine et de la royauté divine. On aime le travail, mais on la cache avec soin comme un trésor précieux. Un signe douloureux et indélébile est gravé sur le front des initiés, toute image de la vérité est interdite, les enfants de Jacob veillent le sabre à la main autour de l'unité du tabernacle. Henor et Sichein veulent s'introduire de force dans la famille sainte et périssent avec leur peuple à la suite d'une feinte initiation. Pour dominer sur les peuples, il faut que le sanctuaire s'entoure de murailles de sacrifices et de terreur.

La servitude des enfants de Jacob prépare leur délinquance : car ils ont une idée, et l'on n'enchaîne pas une idée ; ils ont une religion, et l'on ne viole pas une religion ; ils sont un peuple enfin, et l'on n'enchaîne pas un vrai peuple. La persécution suscite des vengeances ; l'idée s'incarne dans un honneur. Moïse sauve Israël, Pharaon meurt, et la colonne de nuages et de fumée conduit le peuple à la liberté.

un peuple affranchi s'avance majestueusement dans le désert.

Le Christ, c'est le prêtre et le roi par l'intelligence et par l'amour.

Il a reçu l'onction sainte, l'onction du génie, l'onction de la foi, l'onction de la vertu, qui est la force.

Il vient lorsque le sacerdoce est épuisé, lorsque les vieux symboles n'ont plus de vertu, lorsque la patrie de l'intelligence est éteinte.

Il vient pour rappeler Israël à la vie, et s'il ne peut galvaniser Israël, tué par les pharisiens, il ressuscitera le monde abandonné au culte mort des idoles!

Le Christ, c'est le droit du devoir

L'homme a le droit de faire son devoir et il n'en a pas d'autre.

Homme, tu as le droit de résister jusqu'à la mort à quiconque t'empêche de faire ton devoir!

Mère! ton enfant se noie: un homme t'empêche de le secourir: tu frappes cet homme et tu cours sauver ton fils!... Qui donc osera te condamner?...

Le Christ est venu pour opposer le droit du devoir au devoir du droit.

Le droit chez les juifs c'était la doctrine des pharisiens. Et en effet, ils semblaient avoir acquis le privilège de dégrader: n'étaient-ils pas les héritiers légitimes de la synagogue?

Ils avaient le droit de condamner le Sauveur, et le Sauveur savait que son devoir était de leur résister.

Le Christ, c'est la protestation

Mais la protestation de quoi ? de la chair contre l'intelligence ? Non !

Du droit contre le devoir ? — Non !

De l'attrait physique contre l'attrait moral ? — Non ! non !

De l'imagination contre la raison universelle ? De la folie contre la sagesse ? — Non, et mille fois non, encore une fois !

Le Christ c'est le devoir réel qui proteste éternellement contre le droit imaginaire.

C'est l'émancipation de l'esprit qui brise la servitude de la chair.

C'est le dévouement révolté contre l'égoïsme.

C'est la modestie sublime qui répond à l'orgueil : Je ne t'obéirai pas !

Le Christ est veuf, le Christ est seul, le Christ est triste : pourquoi ?

C'est que la femme s'est prostituée.

C'est que la société est accusée de vol.

C'est que la joie égoïste est impie !

Le Christ est jugé, il est condamné, il est exécuté et on l'adore !

Cela s'est passé dans un monde aussi sérieux peut-être que le nôtre.

Juges du monde où nous vivons, soyez attentifs et songez à celui qui jugera vos jugements.

Mais avant de mourir, le Sauveur a légué à ses enfants le signe immortel du salut : la communion.

Communion ! union commune ! dernier mot du Sauveur du monde.

Le pain et le vin partagés entre tous, a-t-il dit, c'est ma chair et mon sang!

Il a donné sa chair aux bourreaux, son sang à la terre qui a voulu le boire : et pourquoi?

Pour que tous partagent le pain de l'intelligence et le vin de l'amour.

Oh! signe de l'union des hommes! oh! table commune, oh! banquet de la fraternité et de l'égalité, quand donc seras-tu mieux compris?

Martyrs de l'humanité, vous tous qui avez donné votre vie afin que tous aient le pain qui nourrit et le vin qui fortifie, ne dites-vous pas aussi en imposant les mains sur ces signes de la communion universelle : Ceci est notre chair et notre sang!

Et vous, hommes du monde entier, vous que le Maître appelle ses frères; oh! ne sentez-vous pas que le pain universel, le pain fraternel, le pain de la communion, c'est Dieu!

Débiteurs du crucifié,

Vous tous qui n'êtes pas prêts à donner à l'humanité votre sang, votre chair et votre vie, vous n'êtes pas dignes de la communion du Fils de Dieu! Ne faites pas couler son sang sur vous, car il vous ferait des taches sur le front!

N'approchez pas vos lèvres du cœur de Dieu, il sentirait votre morsure.

Ne buvez pas le sang du Christ, il vous brûlerait les entrailles; c'est bien assez qu'il ait coulé inutilement pour vous!

VIII.

LE NOMBRE HUIT.

L'octenaire est le nombre de la réaction et de la justice équilibrante.

Toute action produit une réaction.

C'est la loi universelle du monde.

Le christianisme devait produire l'antichristianisme.

L'antechrist, c'est l'ombre, c'est le repoussoir, c'est la preuve du Christ.

L'antechrist se produisait déjà dans l'Église à l'époque des apôtres : Que celui qui tient maintenant tienne jusqu'à la mort, disait saint Paul, et le fils de l'iniquité se manifesterà.

Les protestants ont dit : L'antechrist, c'est le pape.

Le pape a répondu : Tout hérétique est un antechrist.

L'antechrist n'est pas plus le pape que Luther : l'antechrist, c'est l'esprit opposé à celui du Christ.

C'est l'usurpation du droit pour le droit ; c'est l'orgueil de la domination et le despotisme de la pensée.

C'est l'égoïsme prétendu religieux des protestants tout aussi bien que l'ignorance crédule et impérieuse des mauvais catholiques.

L'antechrist, c'est ce qui divise les hommes au lieu de les unir ; c'est l'esprit de dispute, l'entêtement des docteurs et des sectaires, le désir impie de s'approprier la vérité et d'en exclure les autres, ou de forcer tout le monde à subir l'étroitesse de nos jugements.

L'antechrist, c'est le prêtre qui maudit au lieu de bénir, qui éloigne au lieu de ramener, qui scandalise au lieu d'édifier, qui damne au lieu de sauver.

C'est le fanatisme haineux qui décourage la bonne volonté.

C'est le culte de la mort, de la tristesse et de la laideur.

Quel avenir ferons-nous à notre fils? ont dit des parents insensés; il est faible d'esprit et de corps, et son cœur ne donne pas encore signe de vie : nous en ferons un prêtre afin qu'il vive de l'autel. Et ils n'ont pas compris que l'autel n'est pas une mangeoire pour les animaux faibles.

Aussi regardez les prêtres indignes, contemplez ces prétendus serviteurs de l'autel. Que disent à votre cœur ces hommes gras ou cadavéreux, aux yeux sans regards, aux lèvres pincées ou béantes?

Écoutez-les parler : que vous apprend ce bruit désagréable et monotone?

Ils prient comme ils dorment et ils sacrifient comme ils mangent.

Ce sont des machines à pain, à viande, à vin, et à paroles vides de sens.

Et lorsqu'ils se réjouissent, comme l'huître au soleil, d'être sans pensée et sans amour, on dit qu'ils ont la paix de l'âme.

Ils ont la paix de la brute, et pour l'homme celle du tombeau est meilleure : ce sont les prêtres de la sottise et de l'ignorance, ce sont les ministres de l'antechrist.

Le vrai prêtre du Christ est un homme qui vit, qui

souffre, qui aime et qui combat pour la justice. Il ne dispute point, il ne réproouve point, il répand le pardon, l'intelligence et l'amour.

Le vrai chrétien est étranger à l'esprit de secte; il est tout à tous, et regarde tous les hommes comme les enfants d'un père commun qui veut les sauver tous; le symbole entier n'a pour lui qu'un sens de douceur et d'amour: il laisse à Dieu les secrets de la justice et ne comprend que la charité.

Il regarde les mauvais comme des malades qu'il faut plaindre et guérir; le monde avec ses erreurs et ses vices est pour lui l'hôpital de Dieu, et il veut en être l'infirmier.

Il ne se croit meilleur que personne; il dit seulement: Tant que je me porterai mieux, servons les autres, et quand il faudra tomber et mourir, d'autres peut-être prendront ma place et nous serviront.

IX.

LE NOMBRE NEUF.

Voici l'ermite du tarot; voici le nombre des initiés et des prophètes.

Les prophètes sont des solitaires, car c'est leur destinée de n'être jamais écoutés.

Ils voient autrement que les autres; ils pressentent les malheurs à venir. Aussi on les emprisonne, on les tue, on on les baffoue, on les repousse comme des lépreux et on les laisse mourir de faim.

Puis, quand les événements arrivent, on dit : **Ce sont ces gens-là qui nous ont porté malheur.**

Maintenant, comme toujours à la veille des **grands désastres**, nos rues sont pleines de prophètes.

J'en ai rencontré dans les prisons ; j'en ai vu qui **anou-**raient oubliés dans des galetas.

Toute la grande ville en a vu un dont la prophétie silencieuse était de tourner sans cesse et de marcher toujours couvert de haillons dans le palais du luxe et de la richesse.

J'en ai vu un dont le visage rayonnait comme celui du Christ : il avait les mains calleuses et le vêtement du **travailleur**, et il pétrissait des épopées avec de l'argile. Il tordait ensemble le glaive du droit et le sceptre du devoir, et sur cette colonne d'or et d'acier il inaugurait le **signe créateur de l'amour.**

Un jour, dans une grande assemblée du peuple, il descendit dans la rue tenant un pain qu'il rompit et qu'il distribua, en disant : Pain de Dieu, fais-toi pain pour tous !

J'en connais un autre qui s'est écrié : Je ne veux plus adorer le Dieu du diable ; je ne veux pas d'un bourreau pour mon Dieu ! Et l'on a cru qu'il blasphémait.

Non ; mais l'énergie de sa foi débordait en **paroles inexactes** et imprudentes.

Il disait encore, dans la folie de sa charité blessée :

Tous les hommes sont solidaires, et ils expient les uns pour les autres, comme ils méritent les uns pour les autres.

La peine du péché, c'est la mort.

Le péché lui-même est d'ailleurs une peine, et la plus grande des peines. Un grand crime n'est qu'un grand malheur.

Le plus mauvais des hommes, c'est celui qui se croit meilleur que les autres.

Les hommes passionnés sont excusables, puisqu'ils sont passifs. Passion veut dire souffrance et rédemption par la douleur.

Ce que nous appelons liberté n'est que la toute-puissance de l'attrait divin. Les martyrs disaient : Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Le moins parfait des actes d'amour vaut mieux que la meilleure parole de piété.

Ne jugez pas, ne parlez guère, aimez et agissez.

Un autre est venu qui a dit : Protestez contre les mauvaises doctrines par les bonnes œuvres, mais ne vous séparez de personne.

Relevez tous les autels, purifiez tous les temples, et tenez-vous prêts pour la visite de l'esprit d'amour.

Que chacun prie suivant son rite et communie avec les siens, mais ne condamnez pas les autres.

Une pratique de religion n'est jamais méprisable, car c'est le signe d'une grande et sainte pensée.

Prier ensemble, c'est communier à la même espérance, à la même foi et à la même charité.

Le signe n'est rien par lui-même : c'est la foi qui le sanctifie.

La religion est le lien le plus sacré et le plus fort de l'association humaine, et faire acte de religion, c'est faire acte d'humanité.

Quand les hommes comprendront enfin qu'il ne faut pas disputer sur les choses qu'on ignore,

Quand ils sentiront qu'un peu de charité vaut mieux que beaucoup d'influence et de domination,

Quand tout le monde respectera ce que Dieu même respecte dans la moindre de ses créatures : la spontanéité de l'obéissance et la liberté du devoir,

Alors il n'y aura plus qu'une religion dans le monde, la religion chrétienne et universelle, la vraie religion catholique, qui ne reniera plus elle-même par des restrictions de lieux ou de personnes.

Femme, disait le Sauveur à la Samaritaine, je te dis en vérité que le temps vient où les hommes n'adoreront plus Dieu ni dans Jérusalem ni sur cette montagne, car Dieu est esprit, et ses véritables adorateurs doivent le servir en esprit et en vérité.

X.

NOMBRE ABSOLU DE LA KABBALE.

La clef des sephiroths (voir *Dogme et rituel de la haute magie*).

XI.

LE NOMBRE ONZE.

Le onze est le nombre de la force; c'est celui de la lutte et du martyre.

Tout homme qui meurt pour une idée est

car chez lui les aspirations de l'esprit ont triomphé des frayeurs de l'animal.

Tout homme qui tombe à la guerre est un martyr, car il meurt pour les autres.

Tout homme qui meurt de misère est un martyr, car il est comme un soldat frappé dans la bataille de la vie.

Ceux qui meurent pour le droit sont aussi saints dans leur sacrifice que les victimes du devoir, et dans les grandes luttes de la révolution contre le pouvoir, les martyrs tombaient également des deux côtés.

Le droit étant la racine du devoir, notre devoir est de défendre nos droits.

Qu'est-ce qu'un crime ? C'est l'exagération d'un droit. Le meurtre et le vol sont des négations de la société ; c'est le despotisme isolé d'un individu qui usurpe la royauté et fait la guerre à ses risques et périls.

Le crime doit être réprimé sans doute, et la société doit se défendre ; mais qui donc est assez juste, assez grand, assez pur, pour avoir la prétention de punir ?

Paix donc à tous ceux qui tombent à la guerre, même à la guerre illégitime ; car ils ont joué leur tête et ils l'ont perdue, et quand ils ont payé que pouvons-nous réclamer encore !

Honneur à tous ceux qui combattent bravement et loyalement ! Honte seulement aux traîtres et aux lâches !

Le Christ est mort entre deux voleurs, et il en a emmené un avec lui au ciel.

Le royaume des cieux est pour les lutteurs, et on l'emporte de vive force.

Dieu donne sa toute-puissance à l'amour. Il aime à triompher de la haine, mais il vomit la tiédeur.

Le devoir c'est de vivre, ne fût-ce qu'un instant !

Il est beau d'avoir régné un jour, une heure même ! quand ce serait sous l'épée de Damoclès ou sur le bûcher de Sardanapale !

Mais il est plus beau d'avoir vu à ses pieds toutes les couronnes du monde, et d'avoir dit : Je serai le roi des pauvres et mon trône sera sur le Calvaire.

Il y a un homme plus fort que celui qui tue, c'est celui qui meurt pour sauver.

Il n'y a pas de crimes isolés ni d'expiations solitaires.

Il n'y a pas de vertus personnelles ni de dévouements perdus.

Quiconque n'est pas irréprochable est complice de tout mal, et quiconque n'est pas absolument pervers peut participer à tout bien.

C'est pour cela qu'un supplice est toujours une expiation humanitaire, et que toute tête qu'on ramasse sous un échafaud peut être saluée et honorée comme la tête d'un martyr.

C'est pour cela aussi que le plus noble et le plus saint des martyrs pouvait, en rentrant dans sa conscience, se trouver digne de la peine qu'il allait endurer et dire, en saluant le glaive prêt à le frapper : Que justice soit faite !

Pures victimes des catacombes de Rome, juifs et protestants massacrés par d'indignes chrétiens,

Prêtres de l'Abbaye et des Carmes, guillotins de la terreur, royalistes égorgés, révolutionnaires sacrifiés à votre tour, soldats de nos grandes armées qui avez semé

vos ossements autour du monde, vous tous qui êtes morts à la peine, travailleurs, lutteurs, obscurs de toutes sortes, braves enfants de Prométhée qui n'avez eu peur ni de la foudre ni du vautour, honneur à vos cendres dispersées ! paix et vénération à vos mémoires ! vous êtes les héros du progrès, les martyrs de l'humanité !

XII.

LE NOMBRE DOUZE.

Le 12 est le nombre cyclique ; c'est celui du symbole universel.

Voici une traduction en vers techniques du **symbole** magique et catholique sans restriction :

Je crois en un seul Dieu tout-puissant, notre père,
Éternel créateur du ciel et de la terre.

Je crois au Roi sauveur, chef de l'humanité,
Fils, parole et splendeur de la Divinité.

De l'éternel amour conception vivante,
Divinité visible et lumière agissante.

Désire par le monde, en tout temps, en tout lieu,
Mais qui n'est pas un Dieu séparé de Dieu.

Descendu parmi nous, que n'importe la terre,
Il a sanctifié la femme sans sa mère.

C'était l'homme céleste, un homme sage et doux.
Il est né pour souffrir et mourir comme nous.

Proscrit par l'ignorance, accusé par l'envie,
Il est mort sur la croix pour nous rendre la vie.

Tous ceux qui le prendront pour guide et pour appui
Peuvent, par sa doctrine, être Dieu comme lui.

Il est ressuscité pour régner sur les âges ;
Il doit de l'ignorance abaisser les nuages.

Ses préceptes, un jour mieux connus et plus forts,
Seront le jugement des vivants et des morts.

Je crois en l'Esprit-Saint, dont les seuls interprètes
Sont l'esprit et le cœur des saints et des prophètes.

C'est un souffle de vie et de fécondité,
Qui procède du Père et de l'humanité.

Je crois à la famille unique et toujours sainte
Des justes que le ciel réunit dans sa crainte.

Je crois en l'unité du symbole, du lieu,
Du pontife et du culte en l'honneur d'un seul Dieu.

Je crois qu'en nous changeant la mort nous renouvelle,
Et qu'en nous comme en Dieu la vie est éternelle.

XIII.

LE NOMBRE TREIZE.

Le treize est le nombre de la mort et de la naissance ; c'est celui de la propriété et de l'héritage, de la société et de la famille, de la guerre et des traités.

La société a pour bases les échanges du droit, du devoir et de la foi mutuelle.

Le droit, c'est la propriété ; l'échange, c'est la nécessité ; la bonne foi, c'est le devoir.

Celui qui veut recevoir plus qu'il ne donne, ou qui veut recevoir sans donner, est un voleur.

La propriété est le droit de dispensation d'une partie de la fortune commune ; ce n'est ni le droit de destruction ni le droit de séquestration.

Détruire ou séquestrer le bien public, ce n'est pas posséder, c'est voler.

Je dis le bien public, parce que le vrai propriétaire de toutes choses, c'est Dieu, qui veut que tout soit à tous. Quoi que vous fassiez, vous n'emporterez rien en mourant des biens de ce monde. Or, ce qui doit vous être repris un jour n'est pas réellement à vous. Cela ne vous a été que prêté.

Quant à l'usufruit, c'est le résultat du travail ; mais **le** travail même n'est pas une garantie assurée de **possession**, et la guerre peut venir, par la dévastation et l'incen déplacer la propriété.

Faites donc un bon usage de ces choses qui périssent, vous qui périrez avant elles !

Songez que l'égoïsme provoque l'égoïsme et que l'immoralité du riche répondra des crimes des pauvres.

Que veut le pauvre, s'il est honnête ?

Il veut du travail. Usez de vos droits, mais faites votre devoir : le devoir du riche, c'est de répandre la richesse; le bien qui ne circule pas est mort, ne thésaurisez pas la mort.

Un sophiste a dit : La propriété, c'est le vol. Et il voulait parler sans doute de la propriété absorbée, soustraite à l'échange, détournée de l'utilité commune.

Si telle était sa pensée, il pouvait aller plus loin et dire qu'une telle suppression de la vie publique est un véritable assassinat.

C'est le crime d'accaparement que l'instinct public a toujours regardé comme un crime de lèse-majesté humaine.

La famille est une association naturelle qui résulte du mariage.

Le mariage, c'est l'union de deux êtres que l'amour réunit et qui se promettent un dévouement mutuel dans l'intérêt des enfants qui peuvent naître.

Deux époux qui ont un enfant et qui se séparent sont des impies. Veulent-ils donc exécuter le jugement de Salomon et séparer aussi l'enfant ?

Se promettre un amour éternel, c'est une puérité : l'amour sexuel est une émotion divine, sans doute, mais accidentelle, involontaire et transitoire ; mais la promesse

du dévouement réciproque est l'essence du mariage et le principe de la famille.

La sanction et la garantie de cette promesse doivent être une confiance absolue.

Toute jalousie est un soupçon, et tout soupçon est un outrage.

Le véritable adultère, c'est celui de la confiance : la femme qui se plaint de son mari près d'un autre homme ; l'homme qui confie à une autre femme que la sienne les chagrins ou les espérances de son cœur, ceux-là trahissent véritablement la foi conjugale.

Les surprises des sens ne sont des infidélités qu'à cause des entraînements du cœur, qui s'abandonne plus ou moins à la reconnaissance du plaisir. Hors de là, ce sont des fautes humaines, dont il faut rougir et qu'on doit cacher ; ce sont des indécences qu'il faut prévenir en écartant les occasions, mais qu'il ne faut jamais chercher à surprendre : les mœurs sont la proscription du scandale.

Tout scandale est une turpitude. On n'est pas indécent parce qu'on a des organes que la pudeur ne nomme pas ; mais on est obscène lorsqu'on les montre.

Maris, cachez les plaies de votre ménage ; ne déshabillez pas vos femmes devant la risée publique !

Femmes, n'affichez pas les misères du lit conjugal : ce serait vous inscrire dans l'opinion publique comme des prostituées.

Il faut une haute dignité de cœur pour garder la foi conjugale ; c'est un pacte d'héroïsme dont les grandes âmes seules peuvent comprendre toute l'étendue.

Les mariages qui se rompent ne sont pas des mariages : ce sont des accouplements.

Une femme qui abandonne son mari, que peut-elle devenir ? Elle n'est plus épouse, elle n'est pas veuve ; qu'est-elle donc ? C'est une apostate de l'honneur, qui est forcée d'être licencieuse, parce qu'elle n'est ni vierge ni libre.

Un mari qui abandonne sa femme la prostitue et mérite le nom infâme qu'on donne aux amants des filles perdues.

Le mariage est donc sacré, indissoluble, lorsqu'il existe réellement.

Mais il ne peut exister réellement que pour des êtres d'une haute intelligence et d'un noble cœur.

Les animaux ne se marient pas, et les hommes qui vivent comme les animaux subissent les fatalités de leur nature.

Ils font sans cesse des essais malheureux pour agir raisonnablement. Leurs promesses sont des essais et des semblants de promesses ; leurs mariages, des essais et des semblants de mariage ; leurs amours, des essais et des semblants d'amour. Ils voudraient toujours et ne veulent jamais ; ils entreprennent toujours et n'achèvent jamais. Pour de pareilles gens, les lois ne sont applicables que du côté de la répression.

De pareils êtres peuvent avoir une nichée, mais ils n'ont jamais de famille : le mariage, la famille, sont les droits de l'homme parfait, de l'homme émancipé, de l'homme intelligent et libre.

Aussi interrogez les annales des tribunaux et lisez l'histoire des parricides.

Soulevez le voile noir de toutes ces têtes coupées et demandez-leur ce qu'elles ont pensé du mariage et de la famille; quel lait elles ont sucé, quelles caresses les ont ennoblies... Puis frémissiez, vous tous qui ne donnez pas à vos enfants le pain de l'intelligence et de l'amour, vous tous qui ne sanctionnez pas l'autorité paternelle par la vertu du bon exemple...

Ces misérables étaient des orphelins par l'esprit et par le cœur, et ils se sont vengés de leur naissance!...

Nous vivons dans un siècle où plus que jamais la famille est méconnue dans ce qu'elle a d'auguste et de sacré : l'intérêt matériel tue l'intelligence et l'amour; les leçons de l'expérience sont méprisées, l'on marchande les choses de Dieu. La chair insulte l'esprit, la fraude rit au nez de la loyauté. Plus d'idéal, plus de justice : la vie humaine s'est rendue orpheline des deux côtés.

Courage et patience ! Ce siècle ira où doivent aller les grands coupables. Voyez comme il est triste ! L'ennui est le voile noir de sa tête... le tombereau roule, et la foule suit en frémissant...

Bientôt un siècle de plus sera jugé par l'histoire, et on écrira sur un grand tombeau de ruines :

Ici a fini le siècle parricide ! le siècle bourreau de son Dieu et de son Christ !

A la guerre on a le droit de tuer pour ne pas mourir : mais dans la bataille de la vie, le plus sublime des droits c'est celui de mourir pour ne pas tuer.

L'intelligence et l'amour doivent résister à l'oppression jusqu'à la mort, jamais jusqu'au meurtre.

Homme de cœur, la vie de celui qui t'a offensé est entre tes mains, car celui-là est maître de la vie des autres qui ne tient pas à la sienne.... Écrase-le de ta grandeur : fais-lui grâce!

Mais est-il défendu de tuer le tigre qui nous menace?

— Si c'est un tigre à face humaine, il est plus beau de se laisser dévorer, toutefois ici la morale ne prescrit rien.

— Mais si le tigre menace mes enfants?....

— Que la nature elle-même vous réponde.

Harmodius et Aristogiton avaient des fêtes et des statues dans l'ancienne Grèce. La Bible a consacré les noms de Judith et d'Aod et l'une des plus sublimes figures du livre saint c'est celle de Samson aveugle et enchaîné qui secoue les colonnes du temple en s'écriant : Que je meure avec les Philistins!

Croyez-vous toutefois que si Jésus, avant de mourir, était allé à Rome poignarder Tibère, il eût sauvé le monde comme il l'a fait en pardonnant à ses bourreaux et en mourant même pour Tibère?

Brutus en tuant César a-t-il sauvé la liberté romaine? En tuant Caligula Cherea n'a fait que de la place pour Claude et pour Néron. Protester contre la violence par la violence, c'est la justifier et la forcer de se reproduire.

Mais triompher du mal par le bien, de l'égoïsme par l'abnégation, de la férocité par le pardon : c'est le secret du christianisme et c'est celui de la victoire éternelle.

J'ai vu la place où la terre saignait encore du meurtre d'Abel, et sur cette place passait un ruisseau de pleurs.

Et des myriades d'hommes s'avançaient

les siècles, en laissant tomber des larmes dans le ruisseau.

Et l'éternité, accroupie et morne, contemplait les larmes qui tombaient, elle les comptait une à une et il n'y en avait jamais assez pour laver une tache de sang.

Mais entre deux multitudes et deux âges vint le Christ, pâle et rayonnante figure.

Et dans la terre du sang et des larmes il planta la vigne de la fraternité, et les larmes et le sang aspirés par les racines de l'arbre divin devinrent la sève délicieuse du raisin qui doit enivrer d'amour les fils de l'avenir.

XIV.

LE NOMBRE QUATORZE.

Le quatorze est le nombre de la fusion, de l'association et de l'unité universelle, et c'est au nom de ce qu'il représente que nous ferons ici un appel aux nations en commençant par la plus ancienne et la plus sainte.

Enfants d'Israël, pourquoi au milieu du mouvement des nations, restez-vous immobiles comme si vous gardiez les tombeaux de vos pères?

Vos pères ne sont pas ici " sont ressuscités : car le
 de d'Abn " est pas le Dieu des
 mortel ?

o génération

soyez nos frères, et mangez avec nous des hosties pacifiques sur des autels que le sang ne souille jamais.

La loi de Moïse est accomplie : lisez vos livres et comprenez que vous avez été un peuple aveugle et dur, comme le disent tous vos prophètes.

Mais vous avez été aussi un peuple courageux et persévérant dans la lutte.

Enfants d'Israël, devenez les enfants de Dieu : comprenez et aimez !

Dieu a effacé de votre front le signe de Caïn, et les peuples en vous voyant passer ne diront plus : Voilà les Juifs ! ils s'écrieront : Place à nos frères ! place à nos aînés dans la foi !

Et nous irons tous les ans manger la pâque avec vous dans la Jérusalem nouvelle.

Et nous nous reposerons sous votre vigne et sous votre figuier ; car vous serez encore les amis du voyageur, en souvenir d'Abraham, de Tobie et des anges qui les visitaient,

Et en souvenir de celui qui a dit : Celui qui reçoit le plus petit d'entre vous me reçoit moi-même.

Car désormais vous ne refuserez plus un asile dans votre maison et dans votre cœur à votre frère Joseph que vous avez vendu aux nations.

Parce qu'il est devenu puissant dans la terre d'Égypte où vous cherchiez du pain pendant les jours de stérilité.

Et il s'est ressouvenu de son père Jacob et de Benjamin son jeune frère ; et il vous pardonne votre jalousie et il vous embrasse en pleurant.

Enfants des croyants, nous chanterons avec vous : Il

n'y a pas d'autre Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète.

Dites avec les enfants d'Israël : Il n'est point d'autre Dieu que Dieu et Moïse est son prophète!

Dites avec les chrétiens : Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu et Jésus-Christ est son prophète!

Mahomet c'est l'ombre de Moïse. Moïse c'est le précurseur de Jésus.

Qu'est-ce qu'un prophète? C'est un représentant de l'humanité qui cherche Dieu. Dieu est Dieu, l'homme est le prophète de Dieu, lorsqu'il fait que nous croyons à Dieu.

La Bible, le Coran et l'Évangile sont trois traductions différentes du même livre. Il n'y a qu'une loi, comme il n'y a qu'un Dieu.

O femme idéalisée, ô récompense des élus, es-tu plus belle que Marie?

O Marie, fille de l'Orient, chaste comme le pur amour, grande comme les aspirations maternelles, viens apprendre aux enfants de l'Islam les mystères du ciel et les secrets de la beauté.

Invite-les au festin de l'alliance nouvelle, là, sur trois trônes étincelants de pierreries, trois prophètes seront assis.

L'arbre tuba fera de ses branches recourbées un dais à la table céleste.

L'épouse sera blanche comme la lune et vermeille comme le sourire du matin.

Tous les peuples accourront pour la voir et ils ne craindront plus de passer Al Sirah, car sur ce pont tranchant comme une lame de rasoir, le Sauveur étendra sa croix et

viendra tendre la main à ceux qui chancelleront, et à ceux qui seront tombés l'épouse tendra son voile embaumé et les attirera vers elle.

Peuples, frappez des mains et applaudissez au dernier triomphe de l'amour ! La mort seule restera morte et l'enfer seul sera brûlé.

O nations de l'Europe, à qui l'Orient tend les mains, unissez-vous pour repousser les ours du Nord ! Que la dernière guerre fasse triompher l'intelligence et l'amour, que le commerce entrelace les bras du monde et qu'une civilisation nouvelle sortie de l'Évangile armé réunisse tous les troupeaux de la terre sous la houlette du même pasteur !

Telles seront les conquêtes du progrès ; tel est le but vers lequel nous pousse le mouvement tout entier du monde.

Le progrès c'est le mouvement ; et le mouvement c'est la vie.

Nier le progrès c'est affirmer le néant et déifier la mort.

Le progrès est l'unique réponse que la raison puisse opposer aux objections relatives à l'existence du mal.

Tout n'est pas bien, mais tout sera bien un jour. Dieu commence et il finira son œuvre.

Sans le progrès, le mal serait immuable comme Dieu !

Le progrès explique les ruines et console Jérémie qui pleure.

Le christianisme est le fruit des méditations de tous les sages de l'Orient, qui revivent en Jésus-Christ.

Ainsi la lumière des esprits s'est levée où se lève le soleil du monde ; le Christ a conquis l'Occident, et les doux rayons du soleil de l'Asie ont touché les glaçons du Nord.

Remuées par cette chaleur inconnue, des fourmilières d'hommes nouveaux se sont répandues sur un monde épuisé ; les âmes des peuples morts ont rayonné sur les peuples rajeunis et ont augmenté en eux l'esprit de vie.

Il est au monde une nation qui s'appelle franchise et liberté, car ces deux mots sont synonymes du nom de France.

Cette nation a toujours été, en quelque sorte, plus catholique que le pape et plus protestante que Luther.

La France des croisades, la France des troubadours et des chansons, la France de Rabelais et de Voltaire, la France de Bossuet et de Pascal, c'est elle qui est la synthèse des peuples ; c'est elle qui consacre l'alliance de la raison et de la foi, de la révolution et du pouvoir, de la croyance la plus tendre et de la dignité humaine la plus fière.

Aussi voyez comme elle marche, comme elle s'agit, comme elle lutte, comme elle grandit !

Souvent trompée et blessée, jamais abattue, enthousiaste de ses triomphes, audacieuse dans ses revers, elle rit, elle chante, elle meurt et elle enseigne au monde la foi en l'immortalité.

La vieille garde ne se rend pas, mais elle ne meurt pas non plus : croyez-en l'enthousiasme de nos

veulent être un jour, eux aussi, des soldats de la vieille garde !

Napoléon n'est plus un homme, c'est le génie même de la France, c'est le second sauveur du monde, et lui aussi il a donné pour signe, à ses apôtres, la croix !

Sainte-Hélène et le Golgotha sont les jalons de la civilisation nouvelle; ce sont les deux piles d'une arche immense que forme l'arc-en-ciel du dernier déluge et qui jette un pont entre deux mondes.

Et vous pourriez croire qu'un passé sans auréole et sans gloire pourrait reprendre et dévorer tant d'avenir ?

Et vous penseriez que l'éperon d'un Tartare déchirera un jour le pacte de nos gloires, le testament de nos libertés !

Dites plutôt que nous redeviendrons des enfants et que nous rentrerons dans le sein de nos mères !

Marche! marche! dit la voix divine à Aasverus. Avance! avance! crie à la France la destinée du monde!... Et où allons-nous? A l'inconnu, à l'abîme peut-être; n'importe! Mais au passé, mais vers les cimetières de l'oubli, mais vers les langes que notre enfance elle-même a déchirés, mais vers l'imbécillité et l'ignorance des premiers âges... jamais! jamais!

XV.

LE NOMBRE QUINZE.

Quinze est le nombre de l'antagonisme et de la catholicité.

Le christianisme se partage maintenant en deux églises :

l'Église civilisatrice et l'Église barbare, l'Église progressive et l'Église stationnaire.

L'une est active, l'autre passive : l'une a commandé aux nations et les gouverne toujours, puisque les rois la craignent; l'autre a subi tous les despotismes et ne peut être qu'un instrument de servitude.

L'Église active réalise Dieu pour les hommes et croit seule à la divinité du Verbe humain interprète de celui de Dieu.

Qu'est-ce, après tout, que l'infaillibilité du pape, sinon l'autocratie de l'intelligence confirmée par le suffrage universel de la foi ?

A ce titre, dira-t-on, le pape devrait être le premier génie de son siècle. Pourquoi? Mieux vaut, en réalité, qu'il soit un esprit ordinaire. Sa suprématie n'en est que plus divine, parce qu'elle est, en quelque sorte, plus humaine.

Les événements ne parlent-ils pas plus haut que les rancunes et que les ignorances irréligieuses? Ne voyez-vous pas la France catholique soutenir d'une main la papauté défaillante et de l'autre tenir l'épée pour combattre à la tête de l'armée du progrès ?

Catholiques, Israélites, Turcs, protestants, combattent déjà sous la même bannière; le croissant s'est rallié à la croix latine, et tous ensemble nous luttons contre l'invasion des barbares et contre leur abrutissante orthodoxie.

C'est pour jamais un fait accompli. En admettant des dogmes nouveaux, la chaire de saint Pierre vient de se déclarer solennellement progressive.

La patrie du christianisme catholique est celle des sciences et des beaux-arts, et le Verbe éternel de l'Évangile vivant et incarné dans une autorité visible est encore la lumière du monde.

Silence donc aux Pharisiens de la synagogue nouvelle! Silence aux traditions haineuses de l'École, au presbytérianisme arrogant, au jansénisme absurde, et à toutes ces honteuses et superstitieuses interprétations du dogme éternel, si justement stigmatisées par le génie impitoyable de Voltaire!

Voltaire (1) et Napoléon sont morts catholiques. Et savez-vous ce que doit être le catholicisme de l'avenir?

Ce sera le dogme évangélique, éprouvé comme l'or par la critique dissolvante de Voltaire, et réalisé dans le gouvernement du monde par le génie d'un Napoléon chrétien!

Ceux qui ne voudront pas marcher les événements les traîneront ou passeront sur eux!

D'immenses calamités peuvent encore peser sur le monde. Les armées de l'Apocalypse vont peut-être un jour déchaîner les quatre fléaux. Le sanctuaire sera épuré. La sainte et sévère pauvreté enverra ses apôtres pour soutenir tout ce qui chancelle, relever ce qui est brisé et répandre l'huile sainte sur toutes les meurtrissures.

Le despotisme et l'anarchie, ces deux monstres altérés de sang, se déchireront et s'annuleront l'un l'autre après s'être mutuellement soutenus pour un peu de temps par l'étreinte même de leur lutte.

(1) On ne dit pas que Voltaire soit mort en bon catholique, mais il est mort catholique.

Et le gouvernement de l'avenir sera celui dont le modèle nous est montré dans la nature par la famille, dans l'idéal religieux par la hiérarchie des pasteurs. Les élus doivent régner avec Jésus-Christ pendant mille ans, disent les traditions apostoliques : c'est-à-dire que pendant une suite de siècles, l'intelligence et l'amour des hommes d'élite dévoués aux charges du pouvoir administreront les intérêts et les biens de la famille universelle.

Alors, selon la promesse de l'Évangile, il n'y aura plus qu'un troupeau et un pasteur.

XVI.

LE NOMBRE SEIZE.

Seize est le nombre du temple.

Disons ce que sera le temple de l'avenir.

Lorsque l'esprit d'intelligence et d'amour se sera révélé, toute la trinité se manifestera dans sa vérité et dans sa gloire.

L'humanité devenue reine et comme ressuscitée aura la grâce de l'enfance dans sa poésie, la vigueur de la jeunesse dans sa raison et la sagesse de l'âge mûr dans ses œuvres.

Toutes les formes qu'a successivement revêtues la pensée divine, renaîtront immortelles et parfaites.

Tous les traits qu'avait esquissés l'art successif des nations se réuniront et formeront l'image complète de Dieu.

Jérusalem rebâtera le temple de Jéhova sur le modèle prophétisé par Éséchiél; et le Christ, nouveau et éternel Salomon, y chantera, sous des lambris de cèdre et de cypès, ses noces avec la sainte liberté, la jeune épouse du cantique!

Mais Jéhova aura déposé sa foudre pour bénir des deux mains le fiancé et la fiancée : il apparaîtra souriant entre les deux époux, et se réjouira d'être appelé père.

Cependant la poésie de l'Orient, dans ses magiques souvenirs, l'appellera encore Brama et Jupiter. L'Inde apprendra à nos climats enchantés les fables merveilleuses de Wishnou, et nous essayerons au front encore sanglant de notre Christ bien-aimé, la triple couronne de perles de la mystique Trimourti. Vénus purifiée sous le voile de Marie ne pleurera plus désormais son Adonis.

L'époux est ressuscité pour ne plus mourir, et le sanglier infernal a trouvé la mort dans sa passagère victoire.

Relevez-vous, temples de Delphes et d'Ephèse! Le dieu de la lumière et des arts est devenu le dieu du monde, et le verbe de Dieu veut bien être nommé Apollon! Diane ne régnera plus veuve dans les champs solitaires de la nuit; son croissant argenté est maintenant sous les pieds de l'épouse.

Mais Diane n'est pas vaineue par Vénus; son Endymion vient de se réveiller, et la virginité va s'enorgueillir d'être mère!

Sors de la tombe, ô Phidias, et réjouis-toi de la destruction de ton premier Jupiter : c'est maintenant que tu vas enfanter un Dieu!

O Rome! que tes temples se relèvent à côté de tes

basiliques; sois encore la reine du monde et le panthéon des nations; que Virgile soit couronné au Capitole par la main de saint Pierre; et que l'Olympe et le Carmel unissent leurs divinités sous le pinceau de Raphael!

Transfigurez-vous, antiques cathédrales de nos pères; élancez jusque dans les nues vos flèches ciselées et vivantes, et que la pierre raconte en figures animées les sombres légendes du Nord, égayées par les apologues dorés et merveilleux du Coran!

Que l'Orient adore Jésus-Christ dans ses mosquées, et que, sur les minarets d'une nouvelle Sainte-Sophie, la croix s'élève au milieu du croissant!

Que Mahomet affranchisse la femme pour donner au vrai croyant les houris qu'il a tant rêvées, et que les martyrs du Sauveur apprennent de chastes caresses aux beaux anges de Mahomet.

Toute la terre revêtue des riches ornements que lui ont brodés tous les arts ne sera plus qu'un temple magnifique, dont l'homme sera le prêtre éternel!

Tout ce qui a été vrai, tout ce qui a été beau, tout ce qui a été doux dans les siècles passés, revivra glorieux dans cette transfiguration du monde.

Et la forme belle restera inséparable de l'idée vraie, comme le corps sera un jour inséparable de l'âme, quand l'âme, parvenue à toute sa puissance, se sera fait un corps à son image.

Ce sera là le royaume du ciel sur la terre, et les corps seront les temples de l'âme, comme l'univers régénéré sera le temple de Dieu.

Et les corps et les âmes, et la forme et la pensée, et

l'univers entier, seroit la lumière, le verbe et la révélation permanente et visible de Dieu. Amen ! qu'il en soit ainsi !

XVII.

LE NOMBRE DIX-SEPT.

Dix-sept est le nombre de l'étoile ; c'est celui de l'intelligence et de l'amour.

Intelligence guerrière, audacieuse, complice du divin Prométhée, fille aînée de Lucifer, salut à toi dans ton audace ! Tu as voulu savoir pour avoir, tu as bravé tous les tonnerres et affronté tous les abîmes !

Intelligence, toi que de pauvres pécheurs ont aimée jusqu'au délire, jusqu'au scandale, jusqu'à la réprobation ! droit divin de l'homme, essence et âme de la liberté, salut à toi ! Car ils t'ont poursuivie en foulant aux pieds, pour toi, les rêves les plus chers de leur imagination, les fantômes les plus aimés de leur cœur !

Pour toi, ils ont été repoussés et proscrits ; pour toi, ils ont souffert la prison, le dénûment, la faim, la soif, l'abandon de ceux qu'ils aimaient, et les sombres tentations du désespoir ! Tu étais leur droit, et ils t'ont conquise ! Maintenant ils peuvent pleurer et croire, ils peuvent se soumettre et prier !

Caïn repentant eût été plus grand qu'Abel : c'est le légitime orgueil satisfait qui a le droit de se faire humble !

Je crois, parce que je sais pourquoi et comment il faut croire ; je crois, parce que j'aime et parce que je ne crains plus rien.

Amour! amour! rédempteur et réparateur sublime; toi qui fais tant de bonheur avec tant de tortures, toi le sacrificateur du sang et des larmes, toi qui es la vertu même et le salaire de la vertu; force de la résignation, liberté de l'obéissance, joie des douleurs, vie de la mort, salut! salut et gloire à toi! Si l'intelligence est une lampe, tu en es la flamme; si elle est le droit, tu es le devoir; si elle est la noblesse, tu es le bonheur! Amour plein de fierté et de pudeur dans tes mystères, amour divin, amour caché, amour insensé et sublime, Titan qui prends à deux mains le ciel et qui le forces à descendre, dernier et ineffable secret du veuvage chrétien, amour éternel, amour infini, idéal qui suffirait pour créer des mondes, amour! amour! bénédiction et gloire à toi! Gloire aux intelligences qui se voilent pour ne pas offenser les yeux malades! Gloire au droit qui se transforme tout entier en devoir et qui devient le dévouement! aux âmes veuves qui aiment et se consomment sans être aimées! à ceux qui souffrent et ne font rien souffrir, à ceux qui pardonnent aux ingrats, à ceux qui aiment leurs ennemis! Oh! heureux toujours, heureux plus que jamais ceux qui s'appauvrissent d'eux-mêmes et qui s'épuisent pour se donner! Heureuses les âmes qui font toujours la paix! Heureux les cœurs purs et simples qui ne se croient meilleurs que personne! Humanité ma mère, humanité fille et mère de Dieu, humanité conçue sans péché, Eglise universelle, Marie! heureux qui a tout osé pour te connaître et te comprendre, et qui est prêt encore à tout souffrir pour te servir et pour t'aimer!

XVIII.

LE NOMBRE DIX-HUIT.

Ce nombre est celui du dogme religieux, qui est toute ésotérisation et tout mystère.

L'Évangile dit qu'à la mort du Sauveur le voile du temple s'est déchiré, parce que cette mort a manifesté le triomphe du dévouement, le miracle de la charité, la manifestation de Dieu dans l'homme, l'humanité divine et la dignité humaine, le dernier et le plus sublime des rites, le dernier mot de toutes les initiations.

Mais le Sauveur savait qu'on ne le comprendrait pas tout d'un coup, et il avait dit : Vous ne supporteriez pas maintenant toute la lumière de ma doctrine; mais quand se manifesterait l'esprit de vérité, il vous enseignerait toute la vérité et il vous suggérerait le sens de ce que je vous dis.

Or l'esprit de vérité, c'est l'esprit de science et d'intelligence, l'esprit de force et de conseil;

Cet esprit qui s'est manifesté solennellement dans l'église romaine, lorsqu'elle a déclaré dans les quatre articles de son décret du 12 décembre 1845 :

1° Que si la foi est supérieure à la raison, la raison doit obéir aux inspirations de la foi;

2° Que la foi et la science ont chacune leur domaine propre, et que l'une ne doit pas usurper les fonctions de l'autre;

3° Que le propre de la foi et de la grâce, ce n'est pas

d'affaiblir, mais au contraire d'affermir et de développer la raison ;

4° Que le concours de la raison, qui examine non les décisions de la foi, mais les bases naturelles et rationnelles de l'autorité qui décide, loin de nuire à la foi, ne saurait que lui être utile ; en d'autres termes, que la foi parfaitement raisonnable dans ses principes ne doit pas craindre, mais doit, au contraire, désirer l'examen sincère de la raison.

Un pareil décret, c'est toute une révolution religieuse accomplie, c'est l'inauguration du règne du Saint-Esprit sur la terre.

XIX.

LE NOMBRE DIX-NEUF.

C'est le nombre de la lumière.

C'est l'existence de Dieu prouvée par l'idée même de Dieu.

Où il faut dire que l'Être immense est un tombeau universel ou se meut par un mouvement automatique, une forme toujours morte et cadavéreuse, ou il faut admettre le principe absolu de l'intelligence et de la vie.

La lumière universelle est-elle morte ou vivante ? Fatalement vouée à l'œuvre de la destruction ou providentiellement dirigée pour un enfantement immortel ?

S'il n'y a pas de Dieu, l'intelligence n'est qu'une déception, car elle manque d'absolu et son idéal est un mensonge.

Sans Dieu, l'être est un néant qui s'affirme, et la vie une mort qui se déguise.

La lumière est une nuit toujours trompée par le mirage des songes.

Le premier et le plus essentiel des actes de foi est donc celui-ci.

L'Être est, et l'être de l'être, la vérité de l'être, c'est Dieu.

L'Être est vivant avec intoligence, et l'intelligence vivante de l'Être absolu, c'est Dieu.

La lumière est réelle et vivifiante; or la réalité et la vie de toute lumière, c'est Dieu.

Le Verbe de la raison universelle est une affirmation et non une négation.

Aveugles ceux qui ne voient pas que la lumière physique n'est que l'instrument de la pensée!

La pensée seule voit la lumière et la crée en l'employant à ses usages.

L'affirmation de l'athéisme, c'est le dogme de l'éternelle nuit; l'affirmation de Dieu, c'est le dogme de la lumière!

Nous nous arrêtons ici au dix-neuvième nombre, bien que l'alphabet sacré ait vingt-deux lettres; mais les dix-neuf premières sont les clés de la théologie occulte. Les autres sont les clés de la nature; nous y reviendrons dans la troisième partie de cet ouvrage.

Résumons ce que nous avons dit de Dieu en citant une belle invocation empruntée à la liturgie israélite. C'est une page de Kether-Malchut, poème cabalistique de rabin Salomon, fils Gabirol.

« Vous êtes un, le commencement de tous les nombres, et le fondement de tous les édifices ; vous êtes un, et dans le secret de votre unité, les hommes les plus savants se perdent, parce qu'ils ne la connaissent point. Vous êtes un, et votre unité ne diminue jamais, ni n'augmente, ni ne souffre aucune altération. Vous êtes un, mais non pas comme un en fait de calcul, car votre unité n'admet ni multiplication, ni changement, ni forme. Vous êtes un, auquel pas une de mes imaginations ne peut fixer une limite et donner une définition ; c'est pourquoi, je veillerai sur ma conduite, en me préservant de manquer par ma langue. Vous êtes un enfin, dont l'excellence est si élevée, qu'elle ne peut tomber d'aucune façon que ce soit, et non pas comme cet un qui peut cesser d'être.

» Vous êtes existant ; cependant l'entendement et la vue des mortels ne peuvent atteindre votre existence, ni placer en vous le où, le comment, et le pourquoi. Vous êtes existant, mais en vous-même, puisqu'aucun autre ne peut exister avec vous. Vous êtes existant, dès avant le temps, et sans lieu. Vous êtes enfin existant, et votre existence est si cachée et si profonde, que personne ne peut en découvrir ni en pénétrer le secret.

» Vous êtes vivant, mais non pas depuis un temps connu et fixe ; vous êtes vivant, mais non par un esprit ou une âme ; car vous êtes l'âme de toutes les âmes. Vous

es vivant ; mais non pas comme les vies des mortels qui ont comparées à un souffle, et dont la fin sera la nourriture des vers. Vous êtes vivant, et celui qui peut atteindre vos mystères jouira des délices éternelles, et vra à perpétuité.

» Vous êtes grand, et auprès de votre grandeur toutes ces grandeurs fléchissent, et tout ce qu'il y a de plus excellent devient défectueux. Vous êtes grand au-dessus de toute imagination, et vous vous élevez au-dessus de toutes les hiérarchies célestes. Vous êtes grand, au-dessus de toute grandeur, et vous êtes exalté au-dessus de toutes louanges. Vous êtes fort, et pas une de toutes vos créatures ne fera les œuvres que vous faites, ni sa force pourra être comparée à la vôtre. Vous êtes fort ; et est à vous qu'appartient cette force invincible qui ne change ni ne s'altère jamais. Vous êtes fort, et par votre magnanimité vous pardonnez dans le temps de votre plus ardente colère, et vous vous montrez patient envers ces pécheurs. Vous êtes fort, et vos miséricordes, qui ont existé de tout temps, s'étendent sur toutes vos créatures. Vous êtes la lumière éternelle, que les âmes pures erront, et que la nuée des péchés cachera aux yeux des pécheurs. Vous êtes la lumière, qui est cachée dans ce monde, et visible dans l'autre, où la gloire du Seigneur se montre. Vous êtes souverain, et les yeux de l'entendement qui désirent de vous voir sont tout étonnés de l'en pouvoir atteindre qu'une partie et jamais le tout. Vous êtes le Dieu des dieux, témoins toutes vos créatures ; et en l'honneur de ce grand nom elles vous doivent toutes rendre leur culte. Vous êtes Dieu, et tous les

créés sont vos serviteurs et vos adorateurs ; votre gloire n'est point ternie quoiqu'on en adore d'autres, parce que leur intention est de s'adresser à vous ; ils sont comme des aveugles, dont le but est de suivre le grand chemin , et ils s'égarerent ; l'un se noie dans un puits, et l'autre tombe dans une fosse ; tous en général croient être parvenus à leurs désirs, et cependant ils se sont fatigués en vain. Mais vos serviteurs sont comme des clairvoyants qui marchent dans un chemin assuré, et qui ne s'en écartent jamais ni à droite ni à gauche, jusqu'à ce qu'ils entrent dans le parvis du palais du roi. Vous êtes Dieu , qui soutenez par votre déité tous les êtres et qui assistez par votre unité toutes les créatures. Vous êtes Dieu, et il n'y a point de différence entre votre déité, votre unité, votre éternité, et votre existence ; car tout est un même mystère ; et quoique les noms varient tout revient au même. Vous êtes savant, et cette science qui est la source de la vie émane de vous-même ; et en comparaison de votre science tous les hommes les plus savants sont des stupides. Vous êtes savant, et l'ancien des anciens, et la science s'est toujours nourrie auprès de vous. Vous êtes savant, et vous n'avez appris la science de personne, ni ne l'avez acquise d'autre que de vous. Vous êtes savant, et vous avez, comme un ouvrier et un architecte, réservé de votre science une divine volonté, dans un temps marqué, pour attirer l'être, du rien ; de même que la lumière qui sort des yeux est attirée de son même centre sans aucun instrument ni outil. Cette divine volonté a creusé, tracé, purifié et fondu ; elle a ordonné au rien de s'ouvrir , à l'être de

s'enfoncer, et au monde de s'étendre. Elle a mesuré les cieux avec le palme, avec sa puissance a assemblé le pavillon des sphères, avec les lacets de son pouvoir a serré les rideaux des créatures de l'univers, et en touchant avec sa force le bord du rideau de la création, a joint la partie supérieure à l'inférieure. »

(Extrait des prières de Kippour).

Nous avons donné à ces hardies spéculations kabbalistiques la seule forme qui leur convienne, celle de la poésie ou de l'inspiration du cœur.

Les âmes croyantes n'auront pas besoin des hypothèses rationnelles contenues dans cette explication nouvelle des figures de la Bible, mais les cœurs sincères affligés par le doute, et que la critique du xviii^e siècle tourmente, comprendront, en la lisant, que la raison même sans la foi peut trouver dans le livre sacré autre chose que des écueils; si les voiles dont les textes divins sont couverts projettent une grande ombre, cette ombre est si merveilleusement dessinée par les oppositions de la lumière qu'elle devient la seule image intelligible de l'idéal divin.

Idéal incompréhensible comme l'infini, et indispensable comme l'essence même du mystère.

ARTICLE II.

SOLUTION DU DEUXIÈME PROBLÈME.

LA VRAIE RELIGION.

La religion existe dans l'humanité comme dans l'amour.

Elle est unique comme lui.

Comme lui, elle existe ou n'existe pas dans telle ou telle âme ; mais qu'on l'accepte ou qu'on la nie, elle est dans l'humanité, elle est donc dans la vie, elle est dans la nature, elle est incontestable devant la science et même devant la raison.

La vraie religion, c'est celle qui a toujours existé, qui existe et qui existera toujours.

On peut nous dire que la religion est ceci ou cela ; la religion est ce qu'elle est. La religion, c'est elle, et les fausses religions sont les superstitions imitées d'elle, empruntées à elle, ombres mensongères d'elle-même.

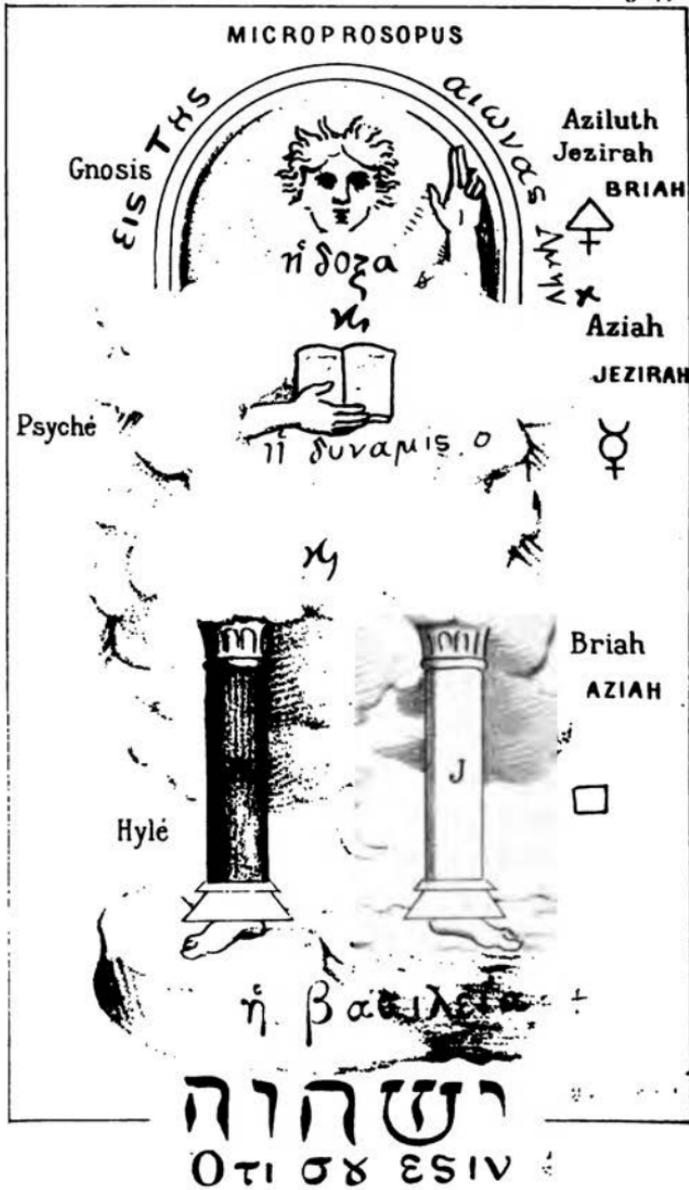
On peut dire de la religion ce qu'on dit de l'art véritable. Les essais barbares de peinture ou de sculpture sont des tentatives de l'ignorance pour arriver à la vérité. L'art se prouve par lui-même, il rayonne de sa propre splendeur, il est unique et éternel comme la beauté.

La vraie religion est belle, et c'est par ce caractère di-



Handwritten text, possibly a signature or name, appearing as a cluster of dark, illegible marks.





Grand pantacle tire de la vision de S^t Jean.

*Full circle
united and*

✦ the circle of life



vin qu'elle s'impose aux respects de la science et à l'assentiment de la raison.

La science ne saurait sans témérité affirmer ou nier ces hypothèses du dogme qui sont des vérités pour la foi ; mais elle peut reconnaître, à des caractères certains, la religion seule véritable, c'est-à-dire celle qui mérite seule le nom de religion en réunissant tous les caractères qui conviennent à cette grande et universelle aspiration de l'âme humaine.

Une seule chose évidemment divine pour tous s'est manifestée dans le monde.

C'est la charité.

L'œuvre de la vraie religion doit être de produire, de conserver et de répandre l'esprit de charité.

Pour parvenir à ce but, il faut qu'elle ait elle-même tous les caractères de la charité, en sorte qu'on puisse la bien définir en la nommant elle-même *la charité organisée*.

Or, quels sont les caractères de la charité.

C'est saint Paul qui va nous l'apprendre.

La charité est patiente.

Patiente comme Dieu, parce qu'elle est éternelle comme lui. Elle souffre les persécutions et ne persécute jamais personne.

Elle est bienveillante et débonnaire, appelant à elle les petits et ne repoussant pas les grands.

Elle est sans jalousie. De qui et de quoi serait-elle jalouse, n'a-t-elle pas cette meilleure part qui ne lui sera jamais ôtée ?

Elle n'est ni remuante ni intrigante.

Elle est sans orgueil, sans ambition, sans égoïsme, sans colère.

Elle ne suppose jamais le mal et ne triomphe jamais par l'injustice, car elle met toute sa joie dans la vérité.

Elle endure tout sans jamais tolérer le mal.

Elle croit tout, sa foi est simple, soumise, hiérarchique et universelle.

Elle soutient tout, et n'impose jamais de fardeau qu'elle ne porte la première.

La religion est patiente, c'est la religion des grands travailleurs de la pensée : c'est la religion des martyrs.

Elle est bienveillante comme le Christ et les apôtres comme les Vincent de Paul et les Fénelon.

Elle n'envie ni les dignités ni les biens de la terre. C'est la religion des pères du désert, de saint François d'Assises et de saint Bruno, des sœurs de la charité et des frères de Saint-Jean-de-Dieu.

Elle n'est ni remuante, ni intrigante, elle prie, elle fait le bien et elle attend.

Elle est humble, elle est douce, elle n'inspire que le dévouement et le sacrifice. Elle a enfin tous les caractères de la charité, parce qu'elle est la charité même.

Les hommes, au contraire, sont impatients, persécuteurs, jaloux, cruels, ambitieux, injustes, et ils se sont montrés tels, même au nom de cette religion qu'ils ont pu calomnier, mais qu'ils ne feront jamais mentir. Les hommes passent et la vérité est éternelle.

Fille de la charité et créant à son tour la charité, la vraie religion est essentiellement réalisatrice; elle croit aux miracles de la foi, parce qu'elle les accomplit tous les

rs lorsqu'elle fait la charité. Or, une religion qui fait charité peut se flatter de réaliser tous les rêves de nour divin. Aussi la foi de l'Église hiérarchique transme-t-elle le mysticisme en réalisme par l'efficacité de sacrements. Plus de signes, plus de figures qui n'aient r force dans la grâce et qui ne donnent réellement ce elles promettent. La foi anime tout, rend tout en quelle sorte visible et palpable; les paraboles même de aus-Christ prennent un corps et une âme. On montre à usalem la maison du mauvais riche. Les symbolismes ars des religions primitives, délaissés par la science et vés de la vie de la foi, ressemblaient à ces ossements enchis qui couvraient la campagne d'Ézéchiel. L'esprit Sauveur, l'esprit de foi, l'esprit de charité a soufflé r cette poussière, et tout ce qui était mort a repûs une e si réelle qu'on ne reconnaît plus dans ces vivants aujourd'hui les cadavres d'hier. Et pourquoi les recon-ûtrait-on, puisque le monde est renouvelé, puisque int Paul a brûlé à Éphèse les livres des hiérrophantes. ait-ce donc un barbare que saint Paul, et ne commet-t-il pas un attentat contre la science? Non, mais il ûlait les suaires des ressuscités pour leur faire oublier mort. Pourquoi donc aujourd'hui rappelons-nous les igines kabbalistiques du dogme? Pourquoi rattachons-nous les figures de la Bible aux allégories d'Hermès? st-ce pour condamner saint Paul, est-ce pour apporter doute aux croyants? Non certes, car les croyants n'ont is besoin de notre livre, ils ne le liront pas, ils ne vou-ont pas le comprendre. Mais nous voulons montrer à foule innombrable de ceux qui doutent que la foi se

rattache à la raison de tous les siècles, à la science de tous les sages. Nous voulons forcer la liberté humaine à respecter l'autorité divine, la raison à reconnaître les bases de la foi, pour que la foi et l'autorité, à leur tour, ne proscrivent plus à jamais la liberté ni la raison.

ARTICLE III.

SOLUTION DU TROISIÈME PROBLÈME.

RAISON DES MYSTÈRES.

La foi étant l'aspiration à l'inconnu, l'objet de la foi est absolument et nécessairement le mystère.

La foi pour formuler ses aspirations est forcée d'emprunter au connu des comparaisons et des images.

Mais elle spécialise l'emploi de ces formes en les asssemblant d'une manière impossible dans l'ordre connu. Telle est la profonde raison de l'apparente absurdité du symbolisme.

Donnons un exemple :

Si la foi disait que Dieu est impersonnel, on pourrait en conclure que Dieu n'est qu'un mot ou tout au plus une chose.

Si elle disait que Dieu est une personne, on se représenterait l'infini intelligent sous la forme nécessairement bornée d'un individu.

Elle dit, Dieu est un en trois personnes, pour exprimer qu'on conçoit en Dieu l'unité et le nombre.

La formule du mystère exclut nécessairement l'intelligence même de cette formule, en tant qu'elle est empruntée au Vocabulaire, car si on la comprendrait, elle expliquerait l'inconnu.

Elle appartiendrait alors à la science et non plus à la religion, c'est-à-dire à la foi.

L'objet de la foi est un problème de mathématiques, dont l'X échappe aux procédés de notre algèbre.

Les mathématiques absolues prouvent seulement la nécessité, et par conséquent l'existence de cet inconnu représenté par l'X intraduisible.

Or, la science aura beau faire dans son progrès indéfini, mais toujours relativement fini, elle ne trouvera jamais dans la langue du fini l'expression complète de l'infini. Le mystère est donc éternel.

Faire rentrer dans la logique du connu les termes d'une profession de foi, c'est les faire sortir de la foi qui a pour bases positives l'illogisme, c'est-à-dire l'impossibilité d'expliquer logiquement l'inconnu.

Pour les israélites, Dieu est séparé de l'humanité, il ne vit pas dans les créatures, c'est un égoïsme infini.

Pour les musulmans, Dieu est un mot devant lequel on se prosterne sur la foi de Mahomet.

Pour les chrétiens, Dieu s'est révélé dans l'humanité, il se prouve par la charité, il règne par l'ordre qui constitue la hiérarchie.

La hiérarchie est gardienne du dogme, dont elle veut qu'on respecte la lettre et l'esprit. Les sectaires qui, au nom de leur raison ou plutôt de leur déraison individuelle ont touché au dogme, ont par le fait même perdu l'esprit de charité, ils se sont excommuniés eux-mêmes.

Le dogme catholique, c'est-à-dire universel, mérite ce beau nom en résumant toutes les aspirations du monde ; il affirme l'

homet, il reconnaît en lui la trinité infinie de la génération éternelle avec Zoroastre, Hermès et Platon, il concilie avec le Verbe unique de saint Jean les nombres vivants de Pythagore, voilà ce que la science et la raison peuvent constater. C'est donc devant la raison même et devant la science le dogme le plus parfait, c'est-à-dire le plus complet, qui se soit encore produit dans le monde. Que la science et la raison nous accordent cela, nous ne leur demandons rien de plus.

Dieu existe, il n'y a qu'un Dieu, et il punit ceux qui font le mal, avait dit Moïse.

Dieu est partout, il est en nous, et ce que nous faisons de bien aux hommes, nous le faisons à Dieu, a dit Jésus.

Craignez, telle était la conclusion du dogme de Moïse.

Aimez, c'est la conclusion du dogme de Jésus.

L'idéal typique de la vie de Dieu dans l'humanité, c'est l'incarnation.

L'incarnation nécessite la rédemption et l'opère au nom de la réversibilité de la solidarité, en d'autres termes de la communion universelle, principe dogmatique de l'esprit de charité.

Substituer l'arbitraire humain au despotisme légitime de la loi, mettre, en d'autres termes, la tyrannie à la place de l'autorité, c'est l'œuvre de tous les protestantismes et de toutes les démocraties. Ce que les hommes appellent la liberté, c'est la sanction de l'autorité illégitime, ou plutôt la forme ou pour mieux dire la sanction par l'autorité.

Jean Calvin protestait contre les bûchers de Rome pour se donner le droit de brûler Michel Servet. Tout peuple qui s'affranchit d'un Charles I^{er} ou d'un Louis XVI subit un Robespierre ou un Cromwel, et il y a un antipape plus ou moins absurde derrière toutes les protestations contre la papauté légitime.

La divinité de Jésus-Christ n'existe que dans l'Église catholique à laquelle il transmet hiérarchiquement sa vie et ses pouvoirs divins. Cette divinité est sacerdotale et royale par communion, mais, en dehors de cette communion, toute affirmation de la divinité de Jésus-Christ est idolâtrique, parce que Jésus-Christ ne saurait être un Dieu séparé.

Peu importe à la vérité catholique le nombre des protestants.

Si tous les hommes étaient aveugles, serait-ce une raison pour nier l'existence du soleil?

La raison, en protestant contre le dogme, prouve assez qu'elle ne l'a pas inventé, mais elle est forcée d'admirer la morale qui résulte de ce dogme. Or, si la morale est une lumière, il faut que le dogme soit un soleil ; la clarté ne vient pas des ténèbres.

Entre les deux abîmes du polythéisme et d'un déisme absurde et borné, il n'y a qu'un milieu possible : le mystère de la très sainte Trinité.

Entre l'athéisme spéculatif et l'anthropomorphisme, il n'y a qu'un milieu possible : le mystère de l'incarnation.

Entre la fatalité immorale et la responsabilité draconienne qui conclurait à la damnation de tous les êtres

il n'y a qu'un milieu possible : le mystère de la rédemption.

La trinité c'est la foi.

L'incarnation c'est l'espérance.

La rédemption c'est la charité.

La trinité c'est la hiérarchie.

L'incarnation c'est l'autorité divine de l'Église.

La rédemption c'est le sacerdoce unique, infaillible, indéfectible et catholique.

L'Église catholique possède seule un dogme invariable et se trouve par sa constitution même dans l'impossibilité de corrompre la morale ; elle n'innove pas, elle explique. Ainsi, par exemple, le dogme de l'immaculée conception n'est pas nouveau, il était contenu tout entier dans le théotokon du concile d'Éphèse, et le théotokon est une conséquence rigoureuse du dogme catholique de l'incarnation.

De même l'Église catholique ne fait pas les excommunications, elle les déclare et peut seule les déclarer, parce qu'elle est seule gardienne de l'unité.

Hors du vaisseau de Pierre, il n'y a que l'abîme. Les protestants ressemblent à des gens qui, fatigués du tangage, se seraient jetés à l'eau pour éviter le mal de mer.

C'est de la catholicité, telle qu'elle est constituée dans l'Église romaine, qu'il faut dire ce que Voltaire a dit de Dieu avec tant de hardiesse.

Si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer. Mais si un homme eût été capable d'inventer l'esprit de charité.

celui-là aussi aurait inventé Dieu. La charité ne s'invente pas, elle se révèle par ses œuvres, et c'est alors qu'on peut s'écrier avec le Sauveur du monde : Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu!

Comprendre l'esprit de charité, c'est avoir l'intelligence de tous les mystères.

ARTICLE IV.

SOLUTION DU QUATRIÈME PROBLÈME.

LA RELIGION PROUVÉE PAR LES OBJECTIONS QU'ON LUI OPPOSE.

Les objections qu'on peut faire contre la religion peuvent être faites, soit au nom de la science, soit au nom de la raison, soit au nom de la foi.

La science ne peut nier les faits de l'existence de la religion, de son établissement et de son influence sur les événements de l'histoire.

Il lui est défendu de toucher au dogme; le dogme appartient tout entier à la foi.

La science s'arme ordinairement contre la religion d'une série de faits qu'elle a le droit d'apprécier, qu'elle apprécie en effet sévèrement, mais que la religion condamne plus énergiquement encore que la science.

En faisant cela, la science donne raison à la religion et se donne tort à elle-même; elle manque de logique, accuse le désordre que toute passion haineuse introduit dans l'esprit des hommes, et le besoin qu'il a sans cesse d'être redressé et dirigé par l'esprit de charité.

La raison, de son côté, examine le dogme et le trouve absurde.

Mais s'il ne l'était pas, la raison le comprendrait; si elle le comprenait, ce ne serait plus la formule de l'inconnu.

Ce serait une démonstration mathématique de l'infini.

Ce serait l'infini fini, l'inconnu connu, l'incommensurable mesuré, l'indicible nommé.

C'est-à-dire que le dogme ne cesserait d'être absurde devant la raison que pour devenir devant la foi, la science, la raison et le bon sens réunis, la plus monstrueuse et la plus impossible de toutes les absurdités.

Restent les objections de la foi dissidente.

Les israélites, nos pères en religion, nous reprochent d'avoir attenté à l'unité de Dieu, d'avoir changé une loi immuable et éternelle, d'adorer la créature au lieu du créateur.

Ces reproches si graves sont fondés sur une notion parfaitement fausse du christianisme.

Notre Dieu est le Dieu de Moïse, Dieu unique, immatériel, infini, seul adorable et toujours le même.

Comme les juifs, nous le croyons présent partout, mais comme ils devraient faire, nous le croyons vivant, pensant et aimant dans l'humanité, et nous l'adorons dans ses œuvres.

Nous n'avons pas changé sa loi, car le décalogue des israélites est aussi la loi des chrétiens.

La loi est immuable parce qu'elle est fondée sur les principes éternels de la nature; mais le culte nécessité par les besoins des hommes peut changer et se modifier avec les hommes.

Ce qui signifie le culte est immuable, mais le culte se modifie comme les langues.

Le culte est un enseignement, c'est une langue, il faut le traduire quand les nations ne le comprennent plus.

Nous avons traduit et non détruit le culte de Moïse et des prophètes.

En adorant Dieu dans la création, nous n'adorons pas la création elle-même.

En adorant Dieu en Jésus-Christ, c'est Dieu seul que nous adorons, mais Dieu uni à l'humanité.

En rendant l'humanité divine, le christianisme a révélé la divinité humaine.

Le Dieu des juifs était inhumain, parce qu'ils ne le comprenaient pas dans ses œuvres.

Nous sommes donc plus israélites que les israélites eux-mêmes. Ce qu'ils croient nous le croyons avec eux et mieux qu'eux. Ils nous accusent de nous être séparés d'eux, et ce sont eux au contraire qui veulent rester séparés de nous.

Nous les attendons à cœur et à bras ouverts.

Nous sommes comme eux les disciples de Moïse.

Comme eux, nous venons de l'Égypte et nous en détestons la servitude. Mais nous sommes entrés dans la terre promise, et eux ils s'obstinent à demeurer et à mourir dans le désert.

Les musulmans sont les bâtards d'Israël ou plutôt ils en sont les frères déshérités, comme Esau.

Leur croyance est illogique, car ils admettent que Jésus est un grand prophète, et ils traitent les chrétiens d'infidèles.

Ils reconnaissent l'inspiration divine de Moïse et ils ne regardent pas les juifs comme des frères.

Ils croient aveuglément à leur aveugle prophète, le fataliste Mahomet, l'ennemi du progrès et de la liberté.

N'ôtions pas pourtant à Mahomet la gloire d'avoir proclamé l'unité de Dieu parmi les Arabes idolâtres.

On trouve dans le Coran des pages pures et sublimes.

C'est en lisant ces pages qu'on peut dire avec les enfants d'Ismaël : Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.

Il y a trois trônes dans le ciel pour les trois prophètes des nations ; mais, à la fin des temps, Mahomet sera remplacé par Elie.

Les musulmans ne reprochent rien aux chrétiens, ils les injurient.

Ils les appellent infidèles et giaours, c'est-à-dire chiens. Nous n'avons rien à leur répondre.

Il ne faut pas réfuter les Turcs et les Arabes, il faut les instruire et les civiliser.

Restent les chrétiens dissidents, c'est-à-dire ceux qui, ayant rompu le lien de l'unité, se déclarent étrangers à la charité de l'Église.

L'orthodoxie grecque, ce jumeau de l'Église romaine, qui n'a pas grandi depuis sa séparation, qui ne compte plus dans les fastes religieux, qui, depuis Photius, n'a pas inspiré une seule éloquence ; Église devenue toute temporelle et dont le sacerdoce n'est plus qu'une fonction réglée par la politique impériale du czar de toutes les Russies ; momie curieuse de la primitive Église colorée encore et dorée de toutes ses légendes et de tous ses rites que les papes ne comprennent plus ; ombre d'une Église vivante, mais qui a voulu s'arrêter quand cette

Église marchait, et qui n'en est plus que la silhouette effacée et sans tête.

Puis les protestants, ces éternels régulateurs de l'anarchie, qui ont brisé le dogme et qui essayent toujours de le remplir de raisonnements comme le tonneau des Danaïdes ; ces fantaisistes religieux dont toutes les innovations sont négatives, qui ont formulé à leur usage un inconnu, soi-disant mieux connu, des mystères mieux expliqués, un infini plus défini, une immensité plus restreinte, une foi plus douteuse, qui ont quintessencié l'absurde, scindé la charité et pris des actes d'anarchie pour les principes d'une hiérarchie à jamais impossible ; ces hommes qui veulent réaliser le salut par la foi seule, parce que la charité leur échappe, et qui ne peuvent plus rien réaliser, même sur la terre, car leurs sacrements prétendus ne sont plus que des momeries allégoriques, ils ne donnent plus la grâce, ils ne font plus voir Dieu et toucher Dieu, ce ne sont plus, en un mot, les signes de la toute-puissance de la foi, mais les témoignages forcés de l'impuissance éternelle du doute.

C'est donc contre la foi même que la réforme a protesté. Les protestants ont eu raison seulement contre le zèle inconsidéré et persécuteur qui voulait forcer les consciences. Ils ont réclamé le droit de douter, le droit d'avoir moins de religion ou même de n'en avoir pas du tout ; ils ont versé leur sang pour ce triste privilège ; ils l'ont conquis, ils le possèdent, mais ils ne nous ôteront pas celui de les plaindre et de les aimer. Quand le besoin de croire les reprendra, quand leur cœur se révoltera à son tour contre la tyrannie d'une raison faussée, quand

ils se lasseront des froides abstractions de leur dogme arbitraire, des vaines observances de leur culte sans effet, quand leur communion sans présence réelle, leurs églises sans divinité et leur morale sans pardon les épouvanteront enfin, lorsqu'ils seront malades de la nostalgie de Dieu, ne se lèveront-ils pas comme l'enfant prodigue et ne viendront-ils pas se jeter aux pieds du successeur de Pierre en lui disant : Père, nous avons péché contre le ciel et contre vous, déjà nous ne sommes plus dignes d'être appelés vos fils, mais comptez-nous du moins parmi les plus humbles de vos serviteurs.

Nous ne parlerons pas de la critique de Voltaire. Ce grand esprit était dominé par un ardent amour de la vérité et de la justice, mais il lui manquait cette droiture du cœur qui donne l'intelligence de la foi. Voltaire ne pouvait pas admettre la foi, parce qu'il ne savait pas aimer. L'esprit de charité ne s'est pas révélé à cette âme sans tendresse, et il a critiqué amèrement un foyer dont il ne sentait pas la chaleur, et une lampe dont il ne voyait pas la lumière. Si la religion était telle qu'il l'a vue, il aurait eu mille fois raison de l'attaquer, et il faudrait être à genoux devant l'héroïsme de son courage. Voltaire serait le messie du bon sens, l'Hercule destructeur du fanatisme... Mais cet homme riait trop pour comprendre celui qui a dit : Heureux ceux qui pleurent, et la philosophie du rire n'aura jamais rien de commun avec la religion des larmes.

Voltaire a parodié la Bible, le dogme, le culte, puis il a persiflé, bafoué, vilipendé sa parodie.

Ceux-là seuls peuvent s'en offenser, qui voient la reli-

tion dans la parodie de Voltaire. Les voltairiens ressemblent aux grenouilles de la fable qui sautent sur le soliveau et se moquent ensuite de la majesté royale. Libre à eux de prendre le soliveau pour un roi, libre à eux de refaire cette caricature romaine dont riait autrefois Tertullien, et qui représentait le Dieu des chrétiens sous la figure d'un homme à tête d'âne. Les chrétiens hausseront les épaules en voyant cette polissonnerie et prieront Dieu pour les pauvres ignorants qui prétendent les insulter.

M. le comte Joseph de Maistre après avoir, dans un de ses plus éloquents paradoxes, représenté le bourreau comme un être sacré et comme une incarnation permanente de la justice divine sur la terre, voudrait qu'on fit élever au vieillard de Ferney une statue par la main du bourreau. Il y a de la profondeur dans cette pensée. Voltaire en effet aussi, a été dans le monde un être à la fois providentiel et fatal, doué d'insensibilité pour l'accomplissement de ses terribles fonctions. C'était dans le domaine de l'intelligence un exécuteur des hautes-œuvres, un exterminateur armé par la justice même de Dieu.

Dieu a envoyé Voltaire entre le siècle de Bossuet et celui de Napoléon pour anéantir tout ce qui sépare ces deux génies et les réunir en un seul.

C'était le Samson de l'esprit, toujours prêt à secouer les colonnes du temple; mais pour lui faire tourner malgré lui la meule du progrès religieux, la Providence semblait avoir aveuglé son cœur.

ARTICLE V.

SOLUTION DU DERNIER PROBLÈME.

SÉPARER LA RELIGION DE LA SUPERSTITION ET DU FANATISME.

La superstition du mot latin *superstes* survivant, c'est le signe qui survit à l'idée; c'est la forme préférée à la chose, c'est le rit sans raison, c'est la foi devenue insensée, parce qu'elle s'isole. C'est par conséquent le cadavre de la religion, c'est la mort de la vie, c'est l'abrutissement substitué à l'inspiration.

Le fanatisme c'est la superstition passionnée, son nom vient du mot *fanum*, qui signifie temple, c'est le temple mis à la place de Dieu, c'est l'intérêt humain et temporel du prêtre substitué à l'honneur du sacerdoce, c'est la passion misérable de l'homme exploitant la foi du croyant.

Dans la fable du baudet chargé de reliques, La Fontaine nous dit que l'animal crut être adoré, il ne nous dit pas que certaines gens crurent en effet adorer l'animal. Ces gens-là étaient les superstitieux.

Si quelqu'un eût ri de leur bêtise, ils l'eussent peut-être assassiné, car de la superstition au fanatisme il n'y a qu'un pas.

La superstition c'est la religion interprétée par la bêtise.

tise ; le fanatisme c'est la religion servant de prétexte à la fureur.

Ceux qui confondent à dessein et de parti pris la religion elle-même avec la superstition et le fanatisme, empruntent à la bêtise ses préventions aveugles et emprunteraient peut-être de même au fanatisme ses injustices et ses colères.

Inquisiteurs ou septembriseurs, qu'importent les noms ? La religion de Jésus-Christ condamne et a toujours condamné les assassins.

RÉSUMÉ DE LA PREMIÈRE PARTIE

EN FORME DE DIALOGUE.

LA FOI, LA SCIENCE, LA RAISON.

LA SCIENCE.

Jamais vous ne me ferez croire à l'existence de Dieu.

LA FOI.

Vous n'avez pas le privilège de croire, mais vous ne me prouverez jamais que Dieu n'existe pas.

LA SCIENCE.

Pour vous le prouver, il faut d'abord que je sache ce que c'est que Dieu.

LA FOI.

Vous ne le saurez jamais. Si vous le saviez, vous pourriez me l'apprendre, et quand je le saurais, je ne le croirais plus.

LA SCIENCE.

Vous croyez donc sans savoir ce que vous croyez?

LA FOI.

Oh ! ne jouons pas sur les mots. C'est vous qui ne savez pas ce que je crois, et je le crois précisément, parce que vous ne le savez pas. Avez-vous la prétention d'être infinie ? N'êtes-vous pas à chaque instant arrêtée par le mystère ? Le mystère c'est pour vous une ignorance infinie qui réduirait à néant le fini de votre savoir, si je ne l'illuminais de mes ardentes aspirations, et, si quand vous dites : Je ne sais plus, je ne m'écriais : Et moi, je commence à croire.

LA SCIENCE.

Mais vos aspirations et leur objet ne sont et ne peuvent être pour moi que des hypothèses.

LA FOI.

Sans doute, mais ce sont des certitudes pour moi, puisque sans ces hypothèses, je douterais même de vos certitudes.

LA SCIENCE.

Mais si vous commencez où je m'arrête, vous commencez toujours trop tôt et témérairement. Mes progrès attestent que je marche toujours.

LA FOI.

Qu'importent vos progrès si je marche toujours devant vous ?

LA SCIENCE.

Toi, marcher! rêveuse d'éternité, tu as trop dédaigné la terre, tes pieds sont engourdis.

LA FOI.

Je me fais porter par mes enfants.

LA SCIENCE.

Ce sont des aveugles qui en portent un autre, gare aux précipices!

LA FOI.

Non, mes enfants ne sont point aveugles, bien au contraire, ils jouissent d'une double vue, ils voient par tes yeux ce que tu peux leur démontrer sur la terre, et ils contemplent par les miens ce que je leur montre dans le ciel.

LA SCIENCE.

Qu'en pense la raison ?

LA RAISON.

Je pense, ô mes chères institutrices, que vous pourriez réaliser un apologue touchant, celui du paralytique et de l'aveugle. La science reproche à la foi de ne savoir pas marcher sur la terre, et la foi dit que la science ne voit rien dans le ciel des aspirations et de l'éternité. Au lieu de se quereller, la science et la foi devraient s'unir ; que la science porte la foi, et que la foi console la science en lui apprenant à espérer et à aimer.

LA SCIENCE.

Cette idée est belle, mais c'est une utopie. La foi me dira des absurdités, et je voudrai marcher sans elle.

LA FOI.

Qu'appelles-tu des absurdités ?

LA SCIENCE.

J'appelle absurdités des propositions contraires à mes démonstrations, comme, par exemple, que trois font un, qu'un Dieu s'est fait homme, c'est-à-dire que l'infini s'est fait fini. Que l'Éternel est mort, que Dieu a puni son fils innocent du péché des hommes coupables...

LA FOI.

N'en dis pas davantage. Émises par toi, ces propositions sont en effet des absurdités. Sais-tu ce que c'est que le nombre en Dieu, toi qui ne connais pas Dieu ? Peux-tu raisonner sur les opérations de l'inconnu, peux-tu comprendre les mystères de la charité ? Je dois toujours être absurde pour toi, car, si tu les comprenais, mes affirmations seraient absorbées par tes théorèmes ; je serais toi, et tu serais moi, pour mieux dire, je n'existerais plus, et la raison, en présence de l'infini, s'arrêterait toujours aveuglée par les doutes aussi infinis que l'espace.

LA SCIENCE.

Au moins n'usurpe jamais mon autorité ; elle ne donne pas de démentis dans mes domaines.

LA FOI.

Je ne l'ai jamais fait et je ne puis jamais le faire

LA SCIENCE.

Ainsi, tu n'as jamais cru, par exemple, qu'une vierge puisse être mère sans cesser d'être vierge, et cela dans l'ordre physique, naturel, positif, en dépit de toutes les lois de la nature; tu n'affirmes pas qu'un morceau de pain est non-seulement un Dieu, mais un vrai corps humain avec ses os et ses veines, ses organes, son sang, en sorte que tu fais de tes enfants qui mangent ce pain un petit peuple d'anthropophages.

LA FOI.

Il n'est pas un chrétien qui ne soit révolté de ce que tu viens de dire. Cela prouve assez qu'ils ne comprennent pas mes enseignements de cette manière positive et grossière. Le surnaturel que j'affirme est au-dessus de la nature et ne saurait, par conséquent, s'opposer à elle; les paroles de foi ne sont comprises que par la foi; rien qu'en les répétant, la science les dénature. Je me sers de tes mots, parce que je n'en ai pas d'autres; mais puisque tu trouves mes discours absurdes, tu dois en conclure que je donne à ces mêmes mots une signification qui t'échappe. Le Sauveur, en révélant le dogme de la présence réelle n'a-t-il pas dit : La chair ici ne sert de rien, mes paroles sont esprit et vie. Je ne te donne pas le

mystère de l'incarnation pour un phénomène d'anatomie, ni celui de la transsubstantiation pour une manipulation chimique. De quel droit crierais-tu à l'absurdité? Je ne raisonne sur rien de ce que tu connais; de quel droit dirais-tu que je déraisonne?

LA SCIENCE.

Je commence à te comprendre, ou plutôt je vois que je ne te comprendrai jamais. En ce cas, restons séparées, jamais je n'aurai besoin de toi.

LA FOI.

Je suis moins orgueilleuse et je reconnais que tu peux m'être utile. Peut-être aussi sans moi serais-tu bien triste et bien désespérée, et je ne veux me séparer de toi que si la raison y consent.

LA RAISON.

Gardez-vous bien de le faire. Je vous suis nécessaire à toutes deux. Et moi que ferais-je sans vous? J'ai besoin de savoir et de croire pour être juste. Mais je ne dois jamais confondre ce que je sais avec ce que je crois. Savoir ce n'est plus croire, croire c'est ne pas savoir encore. L'objet de la science est le connu, la foi ne s'en occupe pas et le laisse tout à la science. L'objet de la foi est l'inconnu, la science peut le chercher, mais non le définir; elle est donc forcée, du moins provisoirement, d'accepter les définitions de la foi qu'il lui est impossible

même de critiquer. Seulement si la science renonce à la foi, elle renonce à l'espérance et à l'amour dont l'existence et la nécessité sont pourtant aussi évidentes pour la science que pour la foi. La foi, comme fait psychologique, est du domaine de la science, et la science, comme manifestation de la lumière de Dieu dans l'intelligence humaine, est du domaine de la foi. La science et la foi doivent donc s'admettre, se respecter mutuellement, se soutenir même et se porter secours au besoin, mais sans jamais empiéter l'une sur l'autre. Le moyen de les unir c'est de ne jamais les confondre. Jamais il ne peut y avoir de contradiction entre elles, car en se servant des mêmes mots, elles ne parlent pas la même langue.

LA FOI.

Eh bien! ma sœur la science, qu'en dites-vous?

LA SCIENCE.

Je dis que nous étions séparées par un déplorable malentendu et que désormais nous pouvons marcher ensemble. Mais auquel de tes différents symboles vas-tu me rattacher? Serai-je juive, catholique, musulmane ou protestante?

LA FOI.

Tu resteras la science et tu seras universelle.

LA SCIENCE.

C'est-à-dire catholique, si je comprends bien. Mais que dois-je penser des différentes religions?

ont passé en faisant le bien? Qui donc a fondé des asiles pour les orphelins et les vieillards, des hospices pour les malades, des retraites pour le repentir? Ces institutions aussi glorieuses qu'elles sont modestes sont les œuvres réelles dont se remplissent les annales de l'Église; les guerres de religion et les supplices des sectaires appartiennent à la politique des siècles barbares. Les sectaires d'ailleurs étaient eux-mêmes des meurtriers. Avez-vous oublié le bûcher de Michel Servet et le massacre de nos prêtres renouvelé encore au nom de l'humanité et de la raison par les révolutionnaires ennemis de l'inquisition et de la Saint-Barthélemy? Toujours les hommes sont cruels, mais c'est quand ils oublient la religion qui bénit et qui pardonne.

LA SCIENCE.

O foi! pardonne-moi donc si je ne puis croire, mais je sais maintenant pourquoi tu es croyante. Je respecte tes espérances et je partage tes désirs. Mais c'est en cherchant que je trouve et il faut que je doute pour chercher.

LA RAISON.

Travaille donc et cherche, ô science, mais respecte les oracles de la foi. Lorsque ton doute laissera une lacune dans l'enseignement universel, permets à la foi de la remplir. Marchez distinguées l'une de l'autre, mais appuyées l'une sur l'autre et vous ne vous égarerez jamais.



DEUXIÈME PARTIE

MYSTÈRES PHILOSOPHIQUES

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES

On a dit que le beau est la splendeur du vrai.

Or la beauté morale c'est la bonté. Il est beau d'être bon.

Pour être bon avec intelligence il faut être juste.

Pour être juste il faut agir avec raison.

Pour agir avec raison il faut avoir la science de la réalité.

Pour avoir la science de la réalité il faut avoir conscience de la vérité.

Pour avoir conscience de la vérité il faut avoir une notion exacte de l'être.

L'être, la vérité, la raison et la justice sont les objets communs des recherches de la science et des aspirations de la foi. La conception, soit réelle, soit hypothétique d'un pouvoir suprême, transforme la justice en Providence et la notion divine, à ce point de vue, devient accessible la science elle-même.

La science étudie l'être dans ses manifestations

tielles, la foi le suppose ou plutôt l'admet à *priori* dans sa généralité.

La science cherche la vérité en toutes choses, la foi rapporte toutes choses à une vérité universelle et absolue.

La science constate des réalités de détail, la foi les explique par une réalité d'ensemble que la science ne peut constater, mais que l'existence même des détails semble la forcer de reconnaître et d'admettre.

La science soumet les raisons des personnes et des choses à la raison mathématique universelle; la foi cherche ou plutôt suppose aux mathématiques elles-mêmes et au-dessus des mathématiques une raison intelligente et absolue.

La science démontre la justice par la justesse; la foi donne une justesse absolue à la justice en la subordonnant à la Providence.

On voit ici tout ce que la foi emprunte à la science et tout ce que la science à son tour doit à la foi.

Sans la foi, la science est circonscrite par un doute absolu et se trouve éternellement parquée dans l'empirisme hasardeux d'un scepticisme raisonneur; sans la science, la foi construit ses hypothèses au hasard et ne peut que préjuger aveuglément les causes des effets qu'elle ignore.

La grande chaîne qui réunit la science à la foi c'est l'analogie.

La science est forcée de respecter une croyance dont les hypothèses sont analogues aux vérités démontrées. La foi qui attribue tout à Dieu est forcée d'admettre la science comme une révélation naturelle qui, par la manifestation partielle des lois de la raison éternelle, donne une échelle

de proportion à toutes les aspirations et à tous les élans de l'âme dans le domaine de l'inconnu.

C'est donc la foi seule qui peut donner une solution aux mystères de la science, et c'est en revanche la science seule qui démontre la raison d'être des mystères de la foi.

En dehors de l'union et du concours de ces deux forces vives de l'intelligence, il n'y a pour la science que scepticisme et désespoir, pour la foi que témérité et fanatisme.

Si la foi insulte la science elle blasphème; si la science méconnaît la foi elle abdique.

Maintenant écoutons-les parler de concert.

L'être est partout, dit la science, il est multiple et variable dans ses formes, unique dans son essence et immuable dans ses lois. Le relatif démontre l'existence de l'absolu. L'intelligence existe dans l'être. L'intelligence anime et modifie la matière.

— L'intelligence est partout, dit la foi. Nulle part la vie n'est fatale puisqu'elle est réglée. La règle est l'expression d'une sagesse suprême. L'absolu en intelligence, le régulateur suprême des formes, l'idéal vivant des esprits, c'est Dieu.

— Dans son identité avec l'idée, l'être est la vérité, dit la science.

— Dans son identité avec l'idéal, la vérité c'est Dieu, reprend la foi.

— Dans son identité avec mes démonstrations, l'être est la réalité, dit la science.

— Dans son identité avec mes légitimes aspirations, la réalité c'est mon dogme, dit la foi.

— Dans son identité avec le verbe, l'être est la raison, dit la science.

— Dans son identité avec l'esprit de charité, la plus haute raison c'est mon obéissance, dit la foi.

— Dans son identité avec le motif des actes raisonnables, l'être est la justice, dit la science.

— Dans son identité avec le principe de la charité, la justice c'est la Providence, répond la foi.

Accord sublime de toutes les certitudes avec toutes les espérances, de l'absolu en intelligence et de l'absolu en amour. L'Esprit-Saint, l'esprit de charité doit ainsi tout concilier et tout transformer en sa propre lumière. N'est-il pas l'esprit d'intelligence, l'esprit de science, l'esprit de conseil, l'esprit de force? Il doit venir, dit la liturgie catholique, et ce sera comme une création nouvelle et il changera la face de la terre.

« C'est déjà philosopher que de se moquer de la philosophie, » a dit Pascal, faisant allusion à cette philosophie sceptique et douteuse qui ne reconnaît point la foi. Et s'il existait une foi qui foulât aux pieds la science, nous ne dirons pas que se moquer d'une foi pareille ce serait faire acte de véritable religion, car la religion qui est toute charité ne tolère pas la moquerie, mais on aurait raison de blâmer cet amour pour l'ignorance et de dire à cette foi téméraire : Puisque tu méconnaiss ta sœur, tu n'es pas la fille de Dieu!

Vérité, réalité, raison, justice, providence, tels sont les cinq rayons de l'étoile flamboyante au centre de laquelle la science écrira le mot Être, auquel la foi ajoutera le nom ineffable de Dieu.

SOLUTION

DES PROBLÈMES PHILOSOPHIQUES.

PREMIÈRE SÉRIE.

Demande. Qu'est-ce que la vérité?

Réponse. C'est l'idée identique avec l'être.

D. Qu'est-ce que la réalité?

R. C'est la science identique avec l'être.

D. Qu'est-ce que la raison?

R. C'est le verbe identique avec l'être.

D. Qu'est-ce que la justice?

R. C'est le motif des actes identiques avec l'être.

D. Qu'est-ce que l'absolu?

R. C'est l'être.

D. Conçoit-on quelque chose au-dessus de l'être?

R. Non, mais on conçoit dans l'être même quelque chose de suréminent et de transcendental.

D. Qu'est-ce?

R. La raison suprême de l'être.

D. La connaissez-vous et pouvez-vous la définir?

R. La foi seule l'affirme et la nomme Dieu.

D. Y a-t-il quelque chose au-dessus de la vérité?

R. Au-dessus de la vérité connue il y a la vérité inconnue.

D. Comment peut-on raisonnablement connaître la vérité?

R. Par l'analogie et la proportion.

D. Comment peut-on la définir?

R. Par les symboles de la foi.

D. Peut-on dire de la réalité la même chose que de la vérité?

R. Exactement la même chose.

D. Y a-t-il quelque chose au-dessus de la raison?

R. Au-dessus de la raison finie il y a la raison infinie.

D. Qu'est-ce que la raison infinie?

R. C'est cette raison suprême de l'être que la foi appelle Dieu.

D. Y a-t-il quelque chose au-dessus de la justice?

R. Oui, suivant la foi, il y a la providence chez Dieu et chez l'homme le sacrifice.

D. Qu'est-ce que le sacrifice?

R. C'est l'abandon bienveillant et spontané du droit

D. Le sacrifice est-il raisonnable?

R. Non, c'est une sorte de folie plus grande que la raison, car la raison est forcée de l'admirer.

D. Comment appelle-t-on un homme qui agit suivant la vérité, la réalité, la raison et la justice?

R. C'est un homme moral.

D. Et si pour la justice il sacrifie ses attraits?

R. C'est un homme d'honneur.

D. Et si, pour imiter la grandeur et la bonté de la Providence, il fait plus que son devoir et sacrifie son droit au bien des autres?

R. C'est un héros.

D. Quel est le principe du véritable héroïsme?

R. C'est la foi.

D. Quel en est le soutien ?

R. L'espérance.

D. Et la règle ?

R. La charité.

D. Qu'est-ce que le bien ?

R. C'est l'ordre.

D. Qu'est-ce que le mal ?

R. Le désordre.

D. Quel est le plaisir permis ?

R. La jouissance de l'ordre.

D. Quel est le plaisir défendu ?

R. La jouissance du désordre.

D. Quelles sont les conséquences de l'un et de l'autre ?

R. La vie et la mort dans l'ordre moral.

D. L'enfer avec toutes ses horreurs a donc sa raison d'être dans le dogme religieux ?

R. Oui, c'est la conséquence rigoureuse d'un principe.

D. Et quel est ce principe ?

R. La liberté.

D. Qu'est-ce que la liberté ?

R. C'est le droit de faire son devoir avec la possibilité de ne le pas faire.

D. Qu'est-ce que manquer à son devoir ?

R. C'est perdre son droit. Or le droit étant éternel, le perdre c'est faire une perte éternelle.

D. Ne peut-on réparer une faute ?

R. Oui, par l'expiation.

D. Qu'est-ce que l'expiation ?

R. C'est une surcharge de travail. Ainsi, parce que j'ai

été paresseux hier, je dois accomplir aujourd'hui une double tâche.

D. Que penser de ceux qui s'imposent des souffrances volontaires ?

R. Si c'est pour remédier à l'attrait brutal du plaisir, ils sont sages ; si c'est pour souffrir à la place des autres, ils sont généreux ; mais s'ils le font sans conseil et sans mesure, ils sont imprudents.

D. Ainsi devant la vraie philosophie la religion est sage dans tout ce qu'elle ordonne ?

R. Vous le voyez.

D. Mais si enfin nous étions trompés dans nos espérances éternelles ?

R. La foi n'admet point ce doute. Mais la philosophie elle-même doit répondre que tous les plaisirs de la terre ne valent pas un jour de sagesse, et que tous les triomphes de l'ambition ne valent pas un seul instant d'héroïsme et de charité.

DEUXIÈME SÉRIE.

D. Qu'est-ce que l'homme ?

R. L'homme est un être intelligent et corporel fait à l'image de Dieu et du monde, un en essence, triple en substance, immortel et mortel.

D. Vous dites triple en substance. L'homme aurait-il deux âmes ou deux corps ?

R. Non, il y a en lui une âme spirituelle, un corps matériel et un médiateur plastique.

D. Quelle est la substance de ce médiateur ?

R. Elle est lumière en partie volatile et en partie fixée.

D. Qu'est-ce que la partie volatile de cette lumière ?

R. C'est le fluide magnétique.

D. Et la partie fixée ?

R. C'est le corps fluide ou aromal.

D. L'existence de ce corps est-elle démontrée ?

R. Oui, par les expériences les plus curieuses et les plus concluantes. Nous en parlerons dans la troisième partie de cet ouvrage.

D. Ces expériences sont-elles articles de foi ?

R. Non, elles appartiennent à la science.

D. Mais la science s'en préoccupera-t-elle ?

R. Elle s'en préoccupe déjà, puisque nous avons écrit ce livre et puisque vous le lisez.

D. Donnez-nous, quelques notions sur ce médiateur plastique.

R. Il est formé de lumière astrale ou terrestre et en transmet au corps humain la double aimantation. L'âme, en agissant sur cette lumière par ses volitions, peut la dissoudre ou la coaguler, la projeter ou l'attirer. Elle est le miroir de l'imagination et des rêves. Elle réagit sur le système nerveux, et produit ainsi les mouvements du corps. Cette lumière peut se dilater indéfiniment et communiquer ses images à des distances considérables, elle aime les corps soumis à l'action de l'homme, et peut, en se resserrant, les attirer vers lui. Elle peut prendre toutes les formes évoquées par la pensée et, par ses coagulations passagères de sa partie rayonnante, paraître aux yeux et offrir même une sorte de réel contact. Mais ces manifestations et ces usages

teur plastique étant anormaux, l'instrument lumineux de précision ne peut les produire sans être faussé, et ils causent nécessairement soit l'hallucination habituelle, soit la folie.

D. Qu'est-ce que le magnétisme animal?

R. C'est l'action d'un médiateur plastique sur un autre pour dissoudre ou coaguler. En augmentant l'élasticité de la lumière vitale et sa force de projection, on l'envoie aussi loin qu'on veut et on la retire toute chargée d'images, mais il faut que cette opération soit favorisée par le sommeil du sujet qu'on produit en coagulant davantage la partie fixe de son médiateur.

D. Le magnétisme est-il contraire à la morale et à la religion?

R. Oui, lorsqu'on en abuse.

D. Qu'est-ce qu'en abuser?

R. C'est s'en servir d'une manière désordonnée ou pour une fin désordonnée.

D. Qu'est-ce qu'un magnétisme désordonné?

R. C'est une émission fluide malsaine, et faite à mauvaise intention, par exemple pour savoir les secrets des autres ou pour arriver à des fins injustes.

D. Quel en est alors le résultat?

R. Il fausse chez le magnétiseur et chez le magnétisé l'instrument fluide de précision. C'est à cette cause qu'il faut attribuer les immoralités et les folies reprochées à un grand nombre des personnes qui s'occupent de magnétisme.

D. Quelles sont les conditions requises pour magnétiser convenablement?

R. La santé de l'esprit et du corps; l'intention droite et la pratique discrète.

D. Quels résultats avantageux peut-on obtenir par le magnétisme bien dirigé?

R. La guérison des maladies nerveuses, l'analyse des pressentiments, le rétablissement des harmonies fluidiques, la découverte de certains secrets de la nature.

D. Expliquez-nous tout ceci d'une manière plus complète.

R. Nous le ferons dans la troisième partie de cet ouvrage qui traitera spécialement des mystères de la nature.





La dixième clé du Tarot

TROISIÈME PARTIE.

LES MYSTÈRES DE LA NATURE.

LE GRAND AGENT MAGIQUE.

Nous avons parlé d'une substance répandue dans l'infini.

La substance une qui est ciel et terre, c'est-à-dire suivant ses degrés de polarisation, subtile ou fixe.

Cette substance est ce qu'Hermès Trismégiste appelle le grand *Telesma*. Lorsqu'elle produit la splendeur, elle se nomme lumière.

C'est cette substance que Dieu crée avant toute chose lorsqu'il dit : Que la lumière soit.

Elle est à la fois substance et mouvement.

C'est un fluide et une vibration perpétuelle.

La force qui la met en mouvement et qui lui est inhérente se nomme *magnétisme*.

Dans l'infini, cette substance unique est l'éther ou la lumière éthérée.

Dans les astres qu'elle aime, elle devient lumière astrale.

Dans les êtres organisés, lumière ou fluide magnétique.

Dans l'homme, elle forme le *corps astral* ou le *médiateur plastique*.

La volonté des êtres intelligents agit directement sur cette lumière et, par son moyen, sur toute la nature soumise aux modifications de l'intelligence.

Cette lumière est le miroir commun de toutes les pensées et de toutes les formes; elle garde les images de tout ce qui a été, les reflets des mondes passés et, par analogie, les ébauches des mondes à venir. C'est l'instrument de la *thaumaturgie* et de la *divination*, comme il nous reste à l'expliquer dans la troisième et dernière partie de cet ouvrage.

LIVRE PREMIER.

LES MYSTÈRES MAGNÉTIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

LA CLEF DU MESMÉRISME.

Mesmer a retrouvé la science secrète de la nature, il ne l'a point inventée.

La substance première unique et élémentaire dont il proclame l'existence dans ses aphorismes était connue d'Hermès et de Pythagore.

Synésius qui la chante dans ses hymnes, en avait trouvé la révélation parmi les souvenirs platoniciens de l'école d'Alexandrie :

Μια πηγα, μια ριζα
Τριφασε ελαμφε μορφα.
.
Περε γαν σπαρεια πνοια
Χθουσε εζωωσε μοιρασ
Πολυδιδωλισει μερφοτισ.

« Une seule source, une seule racine de lumière et s'épanouit en trois branches de splendeur. Un

circule autour de la terre et vivifie, sous d'innombrables formes, toutes les parties de la substance animée. »

(*Hymnes de Synésius*, hymne II.)

Mesmer a vu dans la matière élémentaire une substance indifférente au mouvement comme au repos. Soumise au mouvement, elle est volatile, retombée dans le repos elle est fixe, et il n'a pas compris que le mouvement est inhérent à la substance première, qu'il résulte non de son indifférence, mais de son aptitude combinée à un mouvement et à un repos équilibrés l'un par l'autre; que le repos absolu n'est nulle part dans la matière universellement vivante, mais que le fixe attire le volatil pour le fixer, tandis que le volatil rongé le fixe pour le volatiliser. Que le prétendu repos des particules fixées en apparence n'est qu'une lutte plus acharnée et une tension plus grande de leurs forces fluidiques qui s'immobilisent en se neutralisant. C'est ainsi que, suivant Hermès, ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, la même force qui dilate la vapeur, resserre et durcit le glaçon; tout obéit aux lois de la vie inhérentes à la substance première; cette substance attire et repousse et se coagule et se dissout avec une constante harmonie; elle est double; elle est androgyne; elle s'embrasse et se féconde; elle lutte, elle triomphe, elle détruit, elle renouvelle, mais elle ne s'abandonne jamais à l'inertie, car l'inertie pour elle serait la mort.

C'est cette substance première que désigne le récit hié-
ratique de la Genèse lorsque le verbe des Eloïm fait la
lumière en lui ordonnant d'être.

Eloïm dit : Que la lumière soit et la lumière fut.

Cette lumière, dont le nom hébreu est אור, *our*, est l'or fluide et vivant de la philosophie hermétique. Son principe positif est leur soufre; son principe négatif leur mercure, et ses principes équilibrés forment ce qu'ils ont nommé leur sel.

Il faudrait donc au lieu du sixième aphorisme de Mesmer ainsi conçu :

« La matière est indifférente à être en mouvement ou à être en repos. »

Établir celui-ci :

La matière universelle est nécessitée au mouvement par sa double aimantation et cherche fatalement l'équilibre.

Et en déduire les suivants :

La régularité et la variété dans le mouvement résultent des combinaisons diverses de l'équilibre.

Un point équilibré de tous côtés reste immobile pour cela même qu'il est doué de mouvement.

Le fluide est une matière en grand mouvement et toujours agitée par la variation des équilibres.

Le solide est la même matière en petit mouvement ou en repos apparent, parce qu'elle est plus ou moins solidement équilibrée.

Il n'est pas de corps solide qui ne puisse immédiatement être pulvérisé, s'évanouir en fumée et devenir invisible si l'équilibre de ses molécules venait à cesser tout à coup.

Il n'est pas de corps fluide qui ne puisse devenir à l'instant même plus dur que le diamant, si l'on pouvait

en équilibrer immédiatement les molécules constitutives.

Diriger les aimants, c'est donc détruire ou créer les formes, c'est produire en apparence ou anéantir les corps, c'est exercer la toute-puissance de la nature.

Notre médiateur plastique est un aimant qui attire ou qui repousse la lumière astrale sous la pression de la volonté. C'est un corps lumineux qui reproduit avec la plus grande facilité les formes correspondantes aux idées.

C'est le miroir de l'imagination. Ce corps se nourrit de lumière astrale, exactement comme le corps organique se nourrit des produits de la terre. Pendant le sommeil il absorbe la lumière astrale par immersion, et pendant la veille, par une sorte de respiration plus ou moins lente. Quand se produisent les phénomènes du somnambulisme naturel, le médiateur plastique est surchargé d'une nourriture qu'il digère mal. La volonté alors, bien que liée par la torpeur du sommeil, repousse instinctivement le médiateur vers les organes pour le dégager, et il se fait une réaction, en quelque sorte mécanique, qui équilibre par le mouvement du corps la lumière du médiateur. C'est pour cela qu'il est si dangereux d'éveiller les somnambules en sursaut, car le médiateur engorgé peut se retirer alors subitement vers le réservoir commun et abandonner entièrement les organes qui se trouvent alors séparés de l'âme, ce qui occasionne la mort.

L'état de somnambulisme, soit naturel, soit factice, est donc extrêmement dangereux, parce qu'en réunissant les phénomènes de la veille à ceux du sommeil, il constitue une sorte de grand écart entre deux mondes.

L'âme remuant les ressorts de la vie particulière, tout en se baignant dans la vie universelle, éprouve un bien-être inexprimable et lâcherait volontiers les branches nerveuses qui la tiennent suspendue au-dessus du courant. Dans les extases de toutes sortes la situation est la même. Si la volonté s'y plonge avec un effort passionné ou même s'y abandonne tout entière, le sujet peut rester idiot, paralysé ou mourir.

Les hallucinations et les visions résultent de blessures faites au médiateur plastique et de sa paralysie locale. Tantôt il cesse de rayonner et substitue des images condensées en quelque sorte aux réalités montrées par la lumière, tantôt il rayonne avec trop de force et se condense en dehors autour de quelque foyer fortuit et déréglé, comme le sang dans les excroissances de chair, alors les chimères de notre cerveau prennent un corps et semblent prendre une âme, nous nous apparaissent à nous-mêmes radieux ou difformes comme l'idéal de nos désirs ou de nos craintes.

Les hallucinations étant des rêves de personnes éveillées, supposent toujours un état analogue au somnambulisme. Mais, en sens contraire; le somnambulisme c'est le sommeil empruntant au réveil ses phénomènes; l'hallucination c'est la veille assujettie encore en partie à l'ivresse astrale du sommeil.

Nos corps fluidiques s'attirent et se repoussent les uns les autres, suivant des lois conformes à celles de l'électricité. C'est ce qui produit les sympathies et les antipathies instinctives. Ils s'équilibrent ainsi les uns les autres, et c'est pour cela que les hallucinations sont souvent

contagieuses; les projections anormales changent les courants lumineux; la perturbation d'un malade gagne les natures les plus sensibles, un cercle d'illusions s'établit et toute une foule y est facilement entraînée. C'est l'histoire des apparitions étranges et des prodiges populaires. Ainsi s'expliquent les miracles des *mediums* d'Amérique et les vertiges des tourneurs de tables qui reproduisent de nos jours les extases des deviches tourneurs. Les sorciers lapons avec leurs tambours magiques et les jongleurs médecins des sauvages arrivent à des résultats pareils par des procédés semblables; leurs dieux ou leur diable n'y sont pour rien.

Les fous et les idiots sont plus sensibles au magnétisme que les personnes saines d'esprit; on doit en comprendre la raison · il faut peu de chose pour tourner complètement la tête d'un homme ivre, et l'on gagne plus facilement une maladie quand tous les organes sont disposés d'avance à en subir les impressions et à en manifester les désordres.

Les maladies fluidiques ont leurs crises fatales. Toute tension anormale de l'appareil nerveux aboutit à la tension contraire suivant les lois nécessaires de l'équilibre. Un amour exagéré se change en aversion, et toute haine exaltée touche de bien près à l'amour; la réaction se fait soudainement avec l'éclat et la violence de la foudre. L'ignorance alors se désole ou s'indigne; la science se résigne et se tait.

Il y a deux amours, celui du cœur et celui de la tête, l'amour du cœur ne s'exalte jamais, il se recueille et grandit lentement à travers les épreuves et les sacrifices;

L'amour de la tête purement nerveux et passionné ne vit que d'enthousiasme, se heurte contre tous les devoirs, traite l'objet aimé en chose conquise, est égoïste, exigeant, inquiet, tyrannique et traîne fatalement après lui le suicide pour catastrophe finale, ou l'adultère pour remède. Ces phénomènes sont constants comme la nature, inexorables comme la fatalité.

Une jeune artiste pleine d'avenir et de courage avait pour mari un honnête homme, un chercheur de science, un poète auquel elle ne pouvait reprocher qu'un excès d'amour pour elle, elle l'a quitté en l'outrageant, et depuis elle continue à le haïr. Elle aussi cependant est une honnête femme, mais le monde impitoyable la juge et la condamne. Ce n'est pourtant pas maintenant qu'elle est coupable. Sa faute, s'il est permis de lui en reprocher une, c'est d'avoir d'abord follement et passionnément aimé son mari.

Mais, dira-t-on, l'âme humaine n'est donc pas libre? — Non, elle ne l'est plus dès qu'elle s'abandonne au vertige des passions. Il n'y a que la sagesse qui soit libre, les passions désordonnées sont le domaine de la folie, et la folie c'est la fatalité.

Ce que nous avons dit de l'amour peut se dire aussi de la religion qui est le plus puissant, mais aussi le plus enivrant des amours. La passion religieuse a aussi excès et ses réactions fatales. On peut avoir et des sigmates, comme saint François tomber ensuite dans des abîmes de débauche

Les natures passionnées sont des ai
attirent ou repoussent avec force.

On peut magnétiser de deux manières : **premièrement** en agissant par la volonté sur le médiateur plastique d'une autre personne dont la volonté et les actes se trouvent, par conséquent, subordonnés à cette action.

Secondement, en agissant sur la volonté d'une personne, soit par l'intimidation, soit par la persuasion, pour que la volonté impressionnée modifie à notre gré le médiateur plastique et les actes de cette personne.

On magnétise par le rayonnement, par le contact, par le regard et par la parole.

Les vibrations de la voix modifient le mouvement de la lumière astrale et sont un véhicule puissant du magnétisme.

Le souffle chaud magnétise positivement, et le souffle froid magnétise négativement.

Une insufflation chaude et prolongée sur la colonne vertébrale, au-dessous du cervelet, peut occasionner des phénomènes érotiques.

Si l'on met la main droite sur la tête et la main gauche sous les pieds d'une personne enveloppée de laine ou de soie, on la traverse tout entière d'une étincelle magnétique, et l'on peut occasionner une révolution nerveuse dans son organisme avec la rapidité de la foudre.

Les passes magnétiques ne servent qu'à diriger la volonté du magnétiseur en la confirmant par des actes. Ce sont des signes et rien de plus. L'acte de la volonté est exprimé et non opéré par ces signes.

Le charbon en poudre absorbe et retient la lumière astrale. C'est ce qui explique le miroir magique du potet.

Des figures tracées au charbon apparaissent lumineuses à une personne magnétisée et prennent pour elle, suivant la direction donnée par la volonté du magnétiseur, les formes les plus gracieuses ou les plus effrayantes.

La lumière astrale ou plutôt vitale du médiateur plastique absorbée par le charbon, devient toute négative, c'est pourquoi les animaux que l'électricité tourmente, comme par exemple les chats, aiment à se rouler sur le charbon. La médecine utilisera un jour cette propriété, et les personnes nerveuses y trouveront un grand soulagement.



CHAPITRE II.

LA VIE ET LA MORT. — LA VEILLE ET LE SOMMEIL

Le sommeil est une mort incomplète; la mort est un sommeil parfait.

La nature nous soumet au sommeil pour nous habituer à l'idée de la mort, et nous avertit par les rêves de la persistance d'une autre vie.

La lumière astrale dans laquelle nous plonge le sommeil est comme un océan où flottent d'innombrables images, débris des existences naufragées, mirages et reflets de celles qui passent, pressentiments de celles qui vont naître.

Notre disposition nerveuse attire à nous celles de ces images qui correspondent à notre agitation, à notre fatigue spéciale, comme un aimant promené parmi des débris métalliques attirerait et choisirait surtout la limaille de fer.

Les songes nous révèlent la maladie ou la santé, le calme ou l'agitation de notre médiateur plastique, et, par conséquent aussi, de notre appareil nerveux.

Ils formulent nos pressentiments par l'analogie des images.

Car toutes les idées ont un double signe pour nous, relatif à notre double vie.

Il existe une langue du sommeil dont il est impossible dans l'état de veille de comprendre et même de rassembler les mots.

La langue du sommeil est celle de la nature, hiéroglyphique dans ses caractères et seulement rythmée dans ses sons.

Le sommeil peut être vertigineux ou lucide.

La folie est un état permanent de somnambulisme vertigineux.

Une commotion violente peut éveiller les fous aussi bien qu'elle peut les tuer.

Les hallucinations, lorsqu'elles entraînent l'adhésion de l'intelligence, sont des accès passagers de folie.

Toute fatigue de l'esprit provoque le sommeil ; mais si la fatigue est accompagnée d'irritation nerveuse, le sommeil peut être incomplet et prendre les caractères du somnambulisme.

On s'endort parfois sans s'en apercevoir au milieu de la vie réelle, et alors, au lieu de penser, on rêve.

Pourquoi avons-nous des réminiscences de choses qui ne nous sont jamais arrivées ? C'est que nous les avons revécues tout éveillés.

Ce phénomène du sommeil involontaire et non senti, traversant tout à coup la vie réelle, se produit fréquemment chez tous ceux qui surexcitent leur organisme nerveux par des excès, soit de travail, soit de veilles, soit de boisson, soit d'un éréthisme quelconque.

Les monomanes dorment lorsqu'ils se livrent à des actes déraisonnables et n'ont plus conscience de rien :

Lorsque Papavoine fut arrêté par les gendarmes, il leur dit tranquillement ces paroles remarquables :

— *Vous prenez l'autre pour moi.*

C'était encore le somnambule qui parlait.

Edgar Poë, ce malheureux homme de génie qui s'enivrait, a décrit d'une manière terrible le somnambulisme des monomanes. Tantôt c'est un assassin qui entend et qui croit que tout le monde entend à travers les dalles du tombeau battre le cœur de sa victime, tantôt c'est un empoisonneur qui, à force de se dire : Je suis en sûreté, pourvu que je n'aie pas me dénoncer moi-même, finit par rêver tout haut qu'il se dénonce et se dénonce en effet. Edgar Poë lui-même n'a inventé ni les personnages, ni les faits de ses étranges nouvelles, il les a rêvés tout éveillé, et c'est pour cela qu'il leur donne si bien les couleurs d'une épouvantable réalité.

Le docteur Brière de Boismont, dans son remarquable ouvrage sur les *Hallucinations*, raconte l'histoire d'un Anglais, très raisonnable d'ailleurs, qui croyait avoir rencontré un homme avec lequel il avait fait connaissance, qui l'avait mené déjeuner à sa taverne, puis, l'ayant invité à visiter avec lui l'église de Saint-Paul, avait tenté de le précipiter du haut de la tour où ils étaient montés ensemble.

Depuis ce moment l'Anglais était obsédé par cet inconnu que lui seul pouvait voir et qu'il rencontrait toujours lorsqu'il était seul et qu'il venait de bien dîner.

Les abîmes attirent ; l'ivresse appelle l'ivresse ; la folie a d'invincibles attraits pour la folie. Lorsqu'un homme succombe au sommeil, il a en horreur tout ce qui sour-

rait l'éveiller. Il en est de même des hallucinés, des somnambules statiques, des maniaques, des épileptiques et de tous ceux qui s'abandonnent au délire d'une passion. Ils ont entendu la musique fatale, ils sont entrés dans la danse macabre, et ils se sentent entraînés dans le tourbillon du vertige. Vous leur parlez, ils ne vous entendent plus, vous les avertissez, ils ne vous comprennent plus, mais votre voix les importune; ils ont sommeil du sommeil de la mort.

La mort est un courant qui entraîne, un gouffre qui absorbe, mais du fond duquel le moindre mouvement peut vous faire remonter. La force de répulsion étant égale à celle de l'attraction, souvent au moment même d'expirer, on se rattache violemment à la vie, souvent aussi par la même loi d'équilibre on passe du sommeil à la mort; par complaisance pour le sommeil.

Une nacelle se balance près des rives du lac. L'enfant y entre, l'eau brillante de mille reflets danse autour de lui et l'appelle, la chaîne qui retient le bateau se tend et semble vouloir se rompre; un oiseau merveilleux s'élance alors du rivage et plane en chantant sur les flots joyeux; l'enfant veut le suivre, il porte la main à la chaîne, il détache l'anneau.

L'antiquité avait deviné le mystère de la mort attrayante et l'avait représenté dans la fable d'Hylas. Fatigué d'une longue navigation, Hylas est arrivé dans une île fleurie, il s'approche d'une fontaine pour y puiser de l'eau, un mirage gracieux lui sourit; il voit une nymphe lui tendre les bras, les siens s'accrochent et ne peuvent retirer la cruche appesantie; le vainqueur de la source

l'endort, les parfums du rivage l'enivrent, le voilà penché sur l'eau comme un narcisse, dont un enfant en se jouant a blessé la tige; la cruche pleine retombe au fond et Hylas la suit, il meurt en rêvant à des nymphes qui le caressent, et n'entend plus la voix d'Hercule qui le rappelle aux travaux de la vie, et qui parcourt tous les rivages en criant mille fois : Hylas! Hylas!

Une autre fable, non moins touchante, qui sort des ombres de l'initiation orphique, est celle d'Eurydice rappelée à la vie par les miracles de l'harmonie et de l'amour, Eurydice, cette sensitive brisée le jour même de son mariage et qui s'est réfugiée dans la tombe toute frémissante de pudeur! Bientôt elle entend la lyre d'Orphée, et lentement elle remonte vers la lumière; les terribles divinités de l'Érèbe n'osent lui fermer le passage. Elle suit le poète, ou plutôt la poésie qu'elle adore... Mais malheur à l'amant s'il change le courant magnétique et s'il poursuit à son tour d'un seul regard celle qu'il doit seulement attirer! l'amour sacré, l'amour virginal, l'amour plus fort que le tombeau ne cherche que le dévouement et fuit éperdu devant l'égoïsme du désir. Orphée le sait, mais un instant il l'oublie. Eurydice, dans ses blanches parures de fiancée, est couchée sur le lit nuptial, lui sous ses vêtements de grand hiérophante; il est debout, la lyre à la main, la tête couronnée du laurier sacré, les yeux tournés vers l'Orient et il chante. Il chante les flèches lumineuses de l'amour traversant les ombres de l'ancien chaos, les flots de la douce clarté coulant de la mamelle noire de la mère des dieux, à laquelle se suspendent les deux enfants, Eros et Autérou.

Adonis revenant à la vie pour écouter les plaintes de Vénus et se ranimant comme une fleur sous la rosée brillante de ses larmes; Castor et Pollux que la mort n'a pu désunir et qui s'aiment tour à tour dans les enfers et sur la terre... Puis il appelle doucement Eurydice, sa chère Eurydice, son Eurydice tant aimée :

Ah! miseram Eurydicen animâ fugiente vocabat,
Eurydicen! toto referebant flumine ripæ.

Pendant qu'il chante, cette pâle statue que la mort a faite, se colore des premières nuances de la vie, ses lèvres blanches commencent à rougir comme l'aube du matin... Orphée la voit, il tremble, il balbutie, l'hymne va expirer sur sa bouche, mais elle pâlit de nouveau; alors le grand hiérophante tire de sa lyre des chants déchirants et sublimes, il ne regarde plus que le ciel, il pleure, il prie, et Eurydice ouvre les yeux... Malheureux! ne la regarde pas, chante encore, n'effarouche pas le papillon de Psyché, qui veut se fixer sur cette fleur!... Mais l'insensé a vu le regard de la ressuscitée, le grand hiérophante cède à l'ivresse de l'amant, sa lyre tombe de ses mains, il regarde Eurydice, il s'élançe vers elle... Il la presse dans ses bras et il la trouve encore glacée, ses yeux se sont refermés, ses lèvres sont plus pâles et plus froides que jamais, la sensitive a tressailli, et le lien délicat de l'âme s'est rompu de nouveau et pour toujours... Eurydice est morte et les hymnes d'Orphée la rappelleront plus à la vie.

Dans notre *Dogme et rituel de la haute ma*
avons osé dire que la résurrection des morts a

phénomène impossible dans l'ordre même de la nature, et en cela nous n'avons ni contredit en aucune manière la loi fatale de la mort. Une mort qui peut cesser n'est qu'une léthargie et un sommeil, mais c'est par la léthargie et le sommeil que la mort commence toujours. L'état de quiétude profonde qui succède alors aux agitations de la vie emporte alors l'âme détendue et endormie, on ne peut la faire revenir, la forcer à plonger de nouveau qu'en excitant violemment toutes ses affections et tous ses désirs. Quand Jésus, le Sauveur du monde, était sur la terre, la terre était plus belle et plus désirable que le ciel, et cependant il a fallu à Jésus un cri et une secousse pour réveiller la fille de Jaïre. C'est à force de frémissements et de larmes qu'il a rappelé du tombeau son ami Lazare, tant il est difficile d'interrompre une âme fatiguée qui dort de son premier sommeil!

Toutefois le visage de la mort n'a pas la même sérénité pour toutes les âmes qui le contemplant, lorsqu'on a manqué le but de sa vie, lorsqu'on emporte avec soi des convoitises effrénées ou des haines inassouvies, l'éternité apparaît à l'âme ignorante ou coupable avec de si formidables proportions de douleurs qu'elle tente quelquefois de se rejeter dans la vie mortelle. Combien d'âmes agitées ainsi par le ~~cauchemar~~ ~~de l'enfer~~ se sont réfugiées dans leurs corps glacés et couverts déjà du marbre de la tombe! On a retrouvé des squelettes retournés, convulsés, tordus, et l'on a dit : Voici des hommes qui ont été enterrés vivants. On se trompait souvent, et ce pouvait être toujours des épaves de la mort, des ressuscités de la sépulture qui, pour s'abandonner

aux angoisses du seuil de l'éternité, s'y étaient repris à deux fois.

Un magnétiste célèbre, M. le baron Dupotet, enseigne dans son livre secret sur la *Magie* qu'on peut tuer par le magnétisme comme par l'électricité. Cette révélation n'a rien d'étrange pour qui connaît bien les analogies de la nature. Il est certain qu'en dilatant outre mesure ou en coagulant tout à coup le médiateur plastique d'un sujet, on peut détacher son âme de son corps. Il suffit quelquefois d'exciter chez une personne une violente colère ou une trop grande frayeur pour tuer subitement cette personne.

L'usage habituel du magnétisme met ordinairement le sujet qui s'y abandonne à la merci du magnétiseur. Quand la communication est bien établie, quand le magnétiseur peut produire à volonté le sommeil, l'insensibilité, la catalepsie, etc., il ne lui en coûterait qu'un effort de plus pour amener aussi la mort.

On nous a raconté, comme certaine, une histoire dont nous ne garantissons pas toutefois l'authenticité.

Nous allons la dire parce qu'elle peut être vraie.

Des personnes qui doutaient en même temps de la religion et du magnétisme, de ces incrédules qui sont prêts à toutes les superstitions et à tous les fanatismes, avaient décidé à prix d'argent une pauvre fille à subir leurs expériences. C'était une nature impressionnable et nerveuse, fatiguée d'ailleurs par les excès d'une vie plus qu'irrégulière, et déjà dégoûtée de l'existence. On l'endort; on lui commande de voir; elle pleure et se débat. On lui parle de Dieu..., elle tremble de tous ses membres

— Non, dit-elle, non, il me fait peur; je ne ne veux pas le regarder.

— Regardez-le, je le veux.

Elle ouvre alors les yeux; ses prunelles se dilatent; elle est effrayante.

— Que voyez-vous ?

— Je ne saurais le dire... Oh! de grâce, de grâce, réveillez-moi!

— Non, regardez et dites ce que vous voyez.

— Je vois une nuit noire dans laquelle tourbillonnent des étincelles de toutes couleurs autour de deux grands yeux qui roulent toujours. De ces yeux sortent des rayons qui se roulent en vrilles et qui remplissent tout l'espace... Oh! cela me fait mal! éveillez-moi!

— Non, regardez.

— Où voulez-vous que je regarde encore ?

— Regardez dans le paradis.

— Non, je ne puis pas y monter; la grande nuit me repousse et je retombe toujours.

— Eh bien! regardez dans l'enfer.

Ici, la somnambule s'agite convulsivement.

— Non! non! erie-t-elle en sanglotant, je ne veux pas; j'aurais le vertige; je tomberais. Oh! retenez-moi! retenez-moi!

— Non, descendez.

— Où voulez-vous que je descende ?

— Dans l'enfer.

— Mais, c'est horrible! Non, non, je ne veux pas y aller!

— Allez-y.

— Grâce!

— Allez-y, je le veux.

Les traits de la somnambule deviennent terribles à voir ; ses cheveux se dressent sur sa tête ; ses yeux tout grands ouverts ne montrent que le blanc ; sa poitrine se soulève et laisse échapper une sorte de râle.

— Allez-y, je le veux, répète le magnétiseur.

— J'y suis, dit entre ses dents la malheureuse en retombant épuisée. Puis elle ne répond plus ; sa tête inerte penche sur son épaule ; ses bras pendent le long de son corps. On s'approche d'elle ; on la touche. On veut trop tard la réveiller ; le crime était fait ; la femme était morte et les auteurs de cette expérience sacrilège durent à l'incrédulité publique, en matière de magnétisme, de ne pas être poursuivis. L'autorité eut à constater un décès, et la mort fut attribuée à la rupture d'un anévrysme. Le corps ne portait d'ailleurs aucune trace de violence ; on le fit enterrer et tout fut dit.

Voici une autre anecdote qui nous a été racontée par des compagnons du tour de France.

Deux compagnons logeaient dans la même auberge et partageaient la même chambre. L'un des deux avait l'habitude de parler en dormant et répondait alors aux questions que son camarade lui adressait. Une nuit il pousse tout à coup des cris étouffés, l'autre compagnon s'éveilla et lui demande ce qu'il a.

— Mais tu ne vois donc pas, dit le dormeur, vois donc pas cette pierre énorme... elle se détache de la montagne... elle tombe sur moi, elle va m'écraser !

— Eh bien ! sauve-toi !

— Impossible, j'ai les pieds embarrassés

ronces qui se resserrent toujours... Ah! au secours! voilà... voilà la grosse pierre qui vient sur moi.

— Tiens, la voilà! dit en riant l'autre compagnon qui lui lance sur la tête son oreiller pour l'éveiller.

Un cri terrible, soudainement étranglé dans la gorge, une convulsion, un soupir, puis plus rien. Le mauvais plaisant se lève, il tire son camarade par le bras, il l'appelle, il s'effraye à son tour, il crie, on vient avec de la lumière... le malheureux somnambule était mort.

•

CHAPITRE III.

MYSTÈRES DES HALLUCINATIONS ET DE L'ÉVOCATION DES ESPRITS.

Une hallucination est une illusion produite par un mouvement irrégulier de la lumière astrale.

C'est, comme nous l'avons dit plus haut, le mélange des phénomènes du sommeil à ceux de la veille.

Notre médiateur plastique aspire et respire la lumière astrale ou l'âme vitale de la terre, comme notre corps aspire et respire l'atmosphère terrestre. Or, de même qu'en certains lieux l'air est impur et non respirable, de même aussi certaines circonstances phénoménales peuvent rendre la lumière astrale malsaine et non assimilable.

Tel air aussi peut être trop vif pour certaines personnes et convenir parfaitement à d'autres, il en est de même pour la lumière magnétique.

Le médiateur plastique ressemble à une statue métallique toujours en fusion. Si le moule est défectueux, elle devient difforme ; si le moule se brise, elle fuit.

Le moule du médiateur plastique c'est la force vitale équilibrée et polarisée. Notre corps, par le moyen du système ner... et retient cette forme fugitive de... la fatigue locale ou la surexcita-

tion particelle de l'appareil peut occasionner des difformités fluidiques.

Ces difformités faussent partiellement le miroir de l'imagination et occasionnent les hallucinations habituelles propres aux visionnaires statiques.

Le médiateur plastique fait à l'image et à la ressemblance de notre corps, dont il figure lumineusement tous les organes, a une vue, un toucher, une ouïe, un odorat et un goût qui lui sont propres ; il peut, lorsqu'il est surexcité, les communiquer par vibrations à l'appareil nerveux, en sorte que l'hallucination soit complète. L'imagination semble alors triompher de la nature même et produit des phénomènes vraiment étranges. Le corps matériel inondé de fluide semble participer aux qualités fluidiques, il échappe aux lois de la pesanteur, il devient momentanément invulnérable et même invisible dans un cercle d'hallucinés par contagion. On sait que les convulsionnaires de Saint-Médard se faisaient tenailler, assommer, broyer, crucifier, sans éprouver aucune douleur, qu'ils s'enlevaient de terre, marchaient la tête en bas, mangeaient des épingles tordues et les digéraient.

Nous croyons devoir rapporter ici ce que nous avons publié dans le journal *l'Estafette*, sur les prodiges du médium américain Home et sur plusieurs phénomènes du même ordre.

Nous n'avons jamais été nous-même témoin des miracles de M. Home, mais nos renseignements viennent des meilleures sources, nous les avons recueillis dans une maison où le médium américain fut accueilli avec bienveillance lorsqu'il était malheureux, et avec i

orsqu'il en vint à prendre sa maladie pour un bonheur et pour une fortune. C'est chez une dame née en Pologne, mais trois fois Française par la noblesse de son père, les charmes indicibles de son esprit et la célébrité européenne de son nom.

La publication de ces renseignements dans l'*Estafette* nous attira alors, sans que nous sachions trop pourquoi, des injures d'un M. de Pène, connu depuis par son duel malheureux. Nous avons pensé alors à la fable de la Fontaine sur le fou qui jetait des pierres à un sage. M. de Pène nous traitait de prêtre défroqué et de mauvais catholique. Nous nous sommes montré du moins bon chrétien en le plaignant et en lui pardonnant, et comme il est impossible d'être prêtre défroqué sans avoir jamais été prêtre, nous avons laissé tomber à terre une injure qui ne nous atteignait pas.

LES FANTÔMES A PARIS.

M. Home, la semaine dernière, voulait quitter encore une fois Paris, ce Paris où les anges mêmes et les démons, s'ils y apparaissent en forme quelconque, ne restent pas longtemps pour des êtres merveilleux, et n'auraient rien de mieux à faire que de retourner vite au ciel ou dans l'enfer, pour échapper à l'oubli et à l'abandon des humains.

M. Home, l'air triste et désillusionné, prenait donc congé d'une noble dame dont le bienveillant accueil avait été en France un de ses premiers bonheurs.

de B... fut ce jour-là bonne pour lui, comme toujours, et voulut le retenir à dîner; le mystérieux personnage allait accepter, lorsque quelqu'un étant venu à dire qu'on attendait un kabbaliste connu dans le monde des sciences occultes par la publication d'un livre intitulé : *Dogme et rituel de la haute magie* (1), M. Home a tout à coup changé de visage et a déclaré en balbutiant et avec un trouble visible qu'il ne pouvait rester, et que l'approche de ce professeur de magie lui causait une invincible terreur. Tout ce qu'on put lui dire pour le rassurer fut inutile. — Je ne juge pas cet homme, disait-il, je n'affirme pas qu'il soit bon ou mauvais, je n'en sais rien, mais son atmosphère me fait mal, près de lui je me sentirais sans force et comme sans vie. Et après cette explication, M. Home s'est empressé de saluer et de sortir.

Cette terreur des hommes de prestiges, en présence des véritables initiés à la science, n'est pas un fait nouveau dans les annales de l'occultisme. On peut lire dans Philostrate l'histoire de la stryge qui tremble en écoutant venir Apollonius de Tyane. Notre admirable conteur, Alexandre Dumas, a dramatisé cette anecdote magique dans le beau résumé de toutes les légendes qui devait servir de prologue à sa grande épopée romanesque du *Juif-Errant*. La scène se passe à Corinthe; c'est une noce antique avec ses beaux enfants couronnés de fleurs qui portent les torches nuptiales et chantent des épithalames gracieux et tout fleuris de voluptueuses images comme les poésies de Catulle. La fiancée est belle, dans ses chastes draperies, comme la Polymnie antique; elle est

(1) Germer Baillières, 17, rue de l'École-de-Médecine.

ureuse et délicieusement provocante dans sa pudeur
me une Vénus du Corrège ou une Grâce de Canova.
i qu'elle épouse est Clinias, un disciple du célèbre
llonius de Tyane. Le maître a promis de venir à la
de son disciple, mais il ne vient pas, et la belle
ée respire plus à l'aise, car elle redoute Apollonius.
endant la journée n'est pas finie. L'heure du lit nup-
est arrivée, et tout à coup Méroë tremble, pâlit, ré-
le obstinément du côté de la porte, étend la main
épouvante et dit d'une voix étranglée : « Le voici !
t lui ! » C'est Apollonius en effet. Voici le mage, voici
naitre ; l'heure des enchantements est passée, les
tiges tombent devant la vraie science. On cherche la
épousée, la blanche Méroë, et l'on ne voit plus
me vieille femme, la sorcière Canidie, la mangeuse
petits enfants. Clinias est désabusé, il remercie son
tre ; il est sauvé.

Le vulgaire s'est toujours trompé sur la magie, et con-
fond les adeptes avec les enchanteurs. La vraie magie,
c'est-à-dire la science traditionnelle des mages, est l'en-
nemie mortelle des enchantements ; elle empêche ou fait
écarter les faux miracles, hostiles à la lumière et fascina-
nts d'un petit nombre de témoins préparés ou crédules.
Le désordre apparent dans les lois de la nature est un
leçon ; ce n'est donc pas une merveille. La mer-
veille véritable, le vrai prodige toujours éclatant aux
yeux de tous, c'est l'harmonie toujours constante des
effets et des causes : ce sont les splendeurs de l'ordre
divin !

Vous ne saurions dire si Cagliostro eût fait des

cles devant Swedenborg, mais il eût certainement redouté la présence de Paracelse et de Henri Khunrath, si ces grands hommes eussent été ses contemporains.

Loin de nous cependant la pensée de dénoncer M. Home comme un sorcier de bas étage, c'est-à-dire comme un charlatan. Le célèbre médium américain est doux et naïf comme un enfant. C'est un pauvre être tout sensitif, sans intrigue et sans défense; il est le jouet d'une force terrible qu'il ignore, et la première de ses dupes, c'est bien certainement lui.

L'étude des étranges phénomènes qui se produisent autour de ce jeune homme est de la plus haute importance. Il s'agit de revenir sérieusement sur les dénégations trop légères du xviii^e siècle, et d'ouvrir devant la science et devant la raison des horizons moins étroits que ceux d'une critique bourgeoise qui nie tout ce qu'elle ne sait pas encore expliquer. Les faits sont inexorables, et la véritable bonne foi ne doit jamais craindre de les examiner.

L'explication de ces faits que toutes les traditions s'obstinaient à affirmer et qui se reproduisent devant nous avec une gênante publicité, cette explication ancienne comme les faits eux-mêmes, rigoureuse comme les mathématiques, mais tirée pour la première fois des ombres où la cachaient les hiérophantes de tous les âges, serait un grand événement scientifique, si elle pouvait obtenir assez de lumière et de publicité. Cet événement, nous allons le préparer peut-être, car on ne nous permettrait pas l'espoir audacieux de l'accomplir.

Voici d'abord les faits dans toute leur singularité. Nous les avons constatés et nous les rétablissons avec une ri-

goureuse exactitude en nous abstenant d'abord de toute explication et de tout commentaire.

M. Home est sujet à des extases qui le mettent, selon lui, en rapport directement avec l'âme de sa mère, et, par l'entremise de celle-ci, avec le monde entier des esprits. Il décrit, comme les somnambules de Calagnet, des personnes qu'il n'a jamais vues et que reconnaissent ceux qui les évoquent ; il vous dira même leur nom et répondra de leur part à des questions qui ne peuvent être comprises que des âmes évoquées et de vous seuls.

Lorsqu'il est dans un appartement, des bruits inexplicables s'y font entendre. Des coups violents retentissent sur les meubles et dans les murailles ; quelquefois les portes et les fenêtres s'ouvrent comme si elles étaient poussées par une tempête : on entend même au dehors le vent et la pluie, on sort, le ciel est sans nuage, et l'on ne sent pas le plus léger souffle de vent.

Les meubles sont soulevés et déplacés sans que personne y touche.

Des crayons écrivent d'eux-mêmes. Leur écriture est celle de M. Home, et ils font les mêmes fautes que lui.

Les personnes présentes se sentent toucher et saisir par des mains invisibles. Ces contacts, qui semblent choisir les dames, manquent de sérieux, et parfois même de convenance, dans leur application. Nous pensons qu'on nous comprend assez.

Des mains visibles et tangibles sortent ou paraissent sortir des tables, mais il faut pour cela que les tables soient couvertes. Il faut à l'agent invisible certain

prêts, comme il en faut aux plus habiles successeurs de Robert Houdin.

Ces mains se montrent surtout dans l'obscurité ; elles sont chaudes et phosphorescentes ou froides et noires. Elles écrivent des niaiseries ou touchent du piano ; et lorsqu'elles ont touché au piano il faut faire venir l'accordeur, leur contact étant toujours fatal à la justesse de l'instrument.

Un personnage des plus recommandables de l'Angleterre entre autres, sir Edward Bulwer Lytton, a vu et touché ces mains : nous en avons lu l'attestation écrite et signée par lui. Il déclare même les avoir saisies et tirées à lui de toute sa force, pour faire sortir de son incognito le bras quelconque auquel elles devaient naturellement se rattacher. Mais la chose invisible a été plus forte que le romancier anglais, et les mains lui ont échappé.

Un grand seigneur russe, qui a été le protecteur de M. Home et dont le caractère et la bonne foi ne sauraient être l'objet du moindre doute, le comte A. B..., a vu lui aussi et saisi vigoureusement les mains mystérieuses. C'étaient, a-t-il dit, des formes parfaites de mains humaines, chaudes et vivantes ; seulement *on n'y sentait pas d'os*. Serrées par une étreinte inévitable, ces mains n'ont pas lutté pour s'échapper, mais elles ont diminué, se sont fondues en quelque sorte, et le comte a fini par ne plus rien tenir.

D'autres personnes qui ont vu et touché ces mains disent que les doigts en sont boursoufflés et roides, et les comparent à des gants de caoutchouc gonflés d'un air phosphorescent et chaud. Parfois, au lieu de mains, ce

t des pieds qui se produisent, jamais, toutefois, à dé-
vert. L'esprit qui manque probablement de chaus-
se respecte du moins en ceci la délicatesse des dames,
ne montre jamais son pied que sous une draperie ou
sous un linge.

L'apparition de ces pieds fatigue et épouvante beau-
coup M. Home. Il cherche alors à se rapprocher de quel-
que personne bien portante, il la saisit comme s'il crai-
gnait de se noyer; et la personne ainsi saisie par le
Séance se sent tout à coup dans un état singulier d'épuisement et de débilitation.

Un gentilhomme polonais qui assistait à une des séances
M. Home avait placé à terre entre ses pieds un crayon
sur un papier, et il avait demandé un signe de la pré-
sence de l'esprit. Pendant quelques instants rien ne re-
vint. Mais tout à coup le crayon fut lancé à l'autre bout
de l'appartement. Le gentilhomme se baissa, prit le pa-
pier et y vit trois signes cabalistiques auxquels personne
ne comprit rien. M. Home seul parut, en les voyant,
éprouver une grande contrariété et manifesta une cer-
taine frayeur; mais il refusa de s'expliquer sur la nature
et la signification de ces caractères. On les garda donc
et on les porta à ce professeur de haute magie dont le
Séance avait tant redouté l'approche. Nous les avons
notés et en voici la minutieuse description.

Ils étaient tracés avec force et le crayon avait presque
perforé le papier.

Ils étaient jetés sur la feuille sans ordre et sans alignement.

Le premier était le signe que les initiés égyptiens pla-

çaient ordinairement à la main de Typhon. Un tau à double trait vertical ouvert en forme de compas, une croix ansée ayant en haut un anneau circulaire; au-dessous de l'anneau un double trait horizontal, sous le double trait horizontal un double trait oblique en forme de V renversé.

Le second caractère représentait une croix de grand hiérophante avec les trois traverses hiérarchiques. Ce symbole qui remonte à la plus haute antiquité est encore l'attribut de nos souverains pontifes et termine l'extrémité supérieure de leur bâton pastoral. Mais le signe tracé par le crayon avait cela de particulier que la branche supérieure, la tête de la croix, était double et formait encore le terrible V typhonien, le signe de l'antagonisme et de la séparation, le symbole de la haine et du combat éternel.

Le troisième caractère était celui que les F. . Maçons nomment la croix philosophique, une croix à quatre branches égales avec un point dans chacun des angles. Mais, au lieu de quatre points, il y en avait seulement deux, placés dans les deux angles de droite, encore un signe de lutte de séparation et de négation.

Le professeur, qu'on nous permettra de distinguer ici du conteur et de nommer à la troisième personne, pour ne pas fatiguer nos lecteurs en ayant l'air de leur parler de nous, le professeur donc, maître Éliphas Lévi, a donné aux personnes réunies dans le salon de madame de B... l'explication scientifique des trois signatures, et voici ce qu'il en a dit :

« Ces trois signes appartiennent à la série des hié-

glyphes sacrés et primitifs connus seulement des initiés du premier ordre, le premier est la signature de Typhon. Il exprime le blasphème de cet esprit du mal en établissant le dualisme dans le principe créateur. Car la croix ansée d'Osiris est un lingam renversé, et représente la force paternelle et active de Dieu (la ligne verticale sortant du cercle) fécondant la nature passive (la ligne horizontale). Doubler la ligne verticale c'est affirmer que la nature a deux pères; c'est mettre l'adultère à la place de la maternité divine, c'est affirmer, au lieu du premier principe intelligent, la fatalité aveugle ayant pour résultat le conflit éternel des apparences dans le néant; c'est donc le plus ancien, le plus authentique et le plus terrible de tous les stigmates de l'enfer. Il signifie le *dieu athée*, c'est la signature de Satan.

Cette première signature est hiéroglyphique et se rapporte aux caractères occultes du monde divin.

La seconde appartient aux hiéroglyphes philosophiques, elle représente la mesure ascensionnelle de l'idée et l'extension progressive de la forme.

C'est un triple tau renversé, c'est la pensée humaine affirmant tour à tour l'absolu dans les trois mondes, et cet absolu se termine ici par une fourche, c'est-à-dire par le signe du doute et de l'antagonisme. **En sorte que, si le premier caractère veut dire : *Il n'y a pas de Dieu*, celui-ci a pour signification rigoureuse : *La vérité hiérarchique n'existe pas.***

Le troisième, ou la croix philosophique, a été dans toutes les initiations le symbole de la nature et de ses quatre formes élémentaires, les quatre points représentant les

quatre lettres indicibles et incommunicables du tétragramme occulte, cette formule éternelle du grand arcané G. . A. .

Les deux points de droite représentent la force, ceux de gauche figurent l'amour, et les quatre lettres doivent se lire de droite à gauche en commençant par le haut à droite, et en allant de là à la lettre du bas à gauche, et ainsi pour les autres en faisant la croix de Saint-André.

La suppression des deux points de gauche exprime donc la négation de la croix, la négation de la miséricorde et de l'amour.

L'affirmation du règne absolu de la force, et de son antagonisme éternel, de haut en bas et de bas en haut.

La glorification de la tyrannie et de la révolte.

Le signe hiéroglyphique du vice immonde qu'on a eu tort ou raison de reprocher aux Templiers, c'est le signe du désordre et du désespoir éternels.

Telles sont donc les premières révélations de la science cachée des mages sur ces phénomènes de manifestations extra-naturelles. Maintenant, qu'il nous soit permis de rapprocher de ces signatures étranges d'autres apparitions contemporaines d'écritures phénoménales, car c'est un véritable procès que la science doit instruire avant de le porter au tribunal de la raison publique. Il ne faut donc dédaigner aucune recherche ni aucun indice.

Dans les environs de Caen, à Tilly-sur-Seulles, une série de faits inexplicables se produisait, il y a quelques années, sous l'influence d'un médium ou d'un extatique nommé Eugène Vintras.

Certaines circonstances ridicules et un procès en es-croquerie firent bientôt tomber dans l'oubli et même dans le mépris ce thaumaturge, attaqué d'ailleurs avec violence dans des pamphlets dont les auteurs étaient d'anciens admirateurs de sa doctrine, car le médium Vintras se mêle de dogmatiser. Une chose pourtant est remarquable dans les invectives dont il est l'objet : c'est que ses adversaires, tout en s'efforçant de le flétrir, reconnaissent la vérité de ses miracles et se contentent de les attribuer au démon.

Quels sont donc les miracles si authentiques de Vintras ? Nous sommes sur ce sujet mieux renseigné que personne, comme bientôt on va le voir. Des procès-verbaux signés par des témoins honorables, par des artistes, par des médecins, par des prêtres, d'ailleurs irréprochables, nous ont été communiqués ; nous avons questionné des témoins oculaires, et, mieux que cela, nous avons vu. Les choses méritent d'être racontées avec quelques détails.

Il existe à Paris un écrivain au moins excentrique nommé M. Madrolle. C'est un vieillard dont la famille et les relations sont honorables. Il a écrit d'abord dans le sens catholique le plus exalté, a reçu les encouragements les plus flatteurs de l'autorité ecclésiastique et même des brefs émanés du saint-siège, puis il a vu Vintras ; et, entraîné par le prestige de ses miracles, il est devenu un sectaire déterminé et un ennemi irréconciliable de la monarchie et du clergé.

A l'époque où Éliphas Lévi faisait paraître
et rituel de la haute magie, il reçut :

M. Madrolle qui l'étonna. L'auteur y soutenait hautement les paradoxes les plus inouïs dans le style désordonné des extatiques. La vie pour lui suffisait à l'expiation des plus grands crimes, puisqu'elle était la conséquence d'un arrêt de mort. Les hommes les plus méchants, étant les plus malheureux de tous, lui paraissaient offrir à Dieu une expiation plus sublime. Il s'emportait contre toute répression et contre toute damnation. « Une religion qui damne, s'écriait-il, est une religion damnée! » Puis il prêchait la licence la plus absolue sous prétexte de charité, et s'oubliait jusqu'à dire que *l'acte d'amour le plus imparfait et le plus répréhensible en apparence valait mieux que la meilleure des prières*. C'était le marquis de Sade devenu prédicateur. Puis il niait le diable avec un emportement parfois plein d'éloquence.

« Concevez-vous, disait-il, un diable que Dieu tolère, » que Dieu autorise! Concevez-vous davantage un Dieu » qui a fait le diable et qui le laisse s'acharner sur des » créatures déjà si faibles et si promptes à se tromper! » Un Dieu du diable enfin, secondé, prévenu et à peine » surpassé dans ses vengeances par un diable de Dieu!... » Le reste de la brochure était de la même force. Le professeur de magie fut presque effrayé et se fit donner l'adresse de M. Madrolle. Ce ne fut pas sans quelque peine qu'il parvint jusqu'à ce singulier pamphlétaire, et voici quelle fut à peu près leur conversation :

Éliphas Lévi. — Monsieur, j'ai reçu de vous une brochure. Je viens vous remercier de cet envoi et vous en témoigner en même temps mon étonnement et mon chagrin.

M. Madrolle. — Votre chagrin, monsieur! Veuillez vous expliquer, je ne vous comprends pas.

— Je regrette vivement, monsieur, de vous voir commettre des fautes dans lesquelles je suis tombé autrefois moi-même. Mais j'avais du moins alors l'excuse de l'inexpérience et de la jeunesse. Votre brochure manque de portée parce qu'elle manque de mesure. Votre intention était sans doute de protester contre des erreurs dans la croyance, contre des abus dans la morale; et il se trouve que c'est la croyance même et la morale que vous attaquez. L'exaltation qui déborde dans votre petit écrit doit même vous faire le plus grand tort, et quelques-uns de vos meilleurs amis ont dû concevoir des inquiétudes sur l'état de votre santé...

— Eh, sans doute! on a dit et on dit encore que je suis fou. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que les croyants doivent subir la folie de la croix. Je suis exalté, monsieur, parce que vous le seriez vous-même à ma place, parce qu'il est impossible de rester froid en présence des prodiges...

— Oh! oh! vous parlez de prodiges, ceci m'intéresse. Voyons, entre nous et de bonne foi, de quels prodiges s'agit-il?

— Eh! de quels prodiges, sinon de ceux du grand prophète Élie, revenu sur la terre sous le nom de Pie Michel.

— J'entends; vous voulez dire que vous avez entendu parler de ses œuvres. Mais quels miracles?

Ici M. Madrolle fait un bon

yeux et les mains au ciel, et finit par sourire avec une condescendance qui ressemble à une profonde pitié.)

— S'il fait des miracles, monsieur!

Mais les plus grands!...

Les plus étonnants!...

Les plus incontestables!...

Les plus vrais miracles qui se soient faits sur la terre depuis Jésus-Christ!... Comment! des milliers d'hosties apparaissent sur des autels où il n'y en avait aucune, le vin monte dans des calices vides, et ce n'est pas une illusion, c'est du vin, un vin délicieux... des musiques célestes se font entendre, des parfums de l'autre monde se répandent... et enfin du sang... un vrai sang humain (des médecins l'ont examiné!), un vrai sang, vous dis-je. sainte et parfois ruisselle des hosties en y laissant des caractères mystérieux! Je vous dis là ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, ce que j'ai touché, ce que j'ai goûté! et vous voulez que je reste froid devant une autorité ecclésiastique qui trouve plus commode de nier tout que d'examiner la moindre chose!...

— Permettez, monsieur; c'est en matière de religion surtout que l'autorité ne peut jamais avoir tort... En religion, le bien c'est la hiérarchie, et le mal c'est l'anarchie; à quoi se réduirait en effet l'influence du sacerdoce, si vous posez en principe qu'il faut en croire au témoignage de ses sens plutôt qu'aux décisions de l'Église? L'Église n'est-elle pas plus visible que tous vos miracles? Ceux qui voient des miracles et qui ne voient pas l'Église sont bien plus à plaindre que des aveugles, car il ne leur reste pas même la ressource de se laisser conduire...

monsieur, je sais comme vous ces choses-là. Mais peut pas être en désaccord avec lui-même. Il ne s permettre que la bonne foi soit trompée, et même ne saurait décider que je suis aveugle 'ai des yeux... Tenez, voici ce qu'on lit dans les de Jean Huss, lettre quarante-troisième vers

docteur m'a dit : En toute chose je me soumet- au concile, tout alors serait bon et légitime pour Il ajouta : Si le concile disait que vous n'avez 1 œil, quoique vous en ayez deux, encore faudrait-il que le concile n'a pas tort. — Quand le monde r, répondis-je, affirmerait une telle chose, aussi emps que j'aurais l'usage de ma raison, je ne rais en convenir sans blesser ma conscience. » Je irai comme Jean Huss : Avant qu'il y ait une Église conciles, il y a une vérité et une raison.

e vous arrête, mon cher monsieur. Vous étiez ca- ie autrefois, vous ne l'êtes plus; les consciences bres. Je vous représenterai seulement que l'insti- de l'infaillibilité hiérarchique en matière de dogme n autrement raisonnable et bien plus incontestat- ut vraie que tous les miracles du monde. D'ailleurs, : doit-on pas faire pour conserver la paix! Croyez- que Jean Huss n'eût pas été un plus grand homme . sacrifié un de ses yeux à la concorde universelle, que d'inonder l'Europe de sang! Oh! monsieur, l'Église décide quand elle voudra que je suis e; je ne lui demande qu'une grâce, c'est de me le quel œil, afin que je puisse fermer celui-là et

regarder de l'autre avec une orthodoxie irréprochable!

— J'avoue que je ne suis pas orthodoxe à votre manière.

— Je m'en aperçois bien. Mais venons aux prodiges! Vous les avez donc vus, touchés, sentis, goûtés; mais voyons, exaltation à part, veuillez m'en raconter un bien détaillé, bien circonstancié, et qui surtout soit évidemment un miracle. Suis-je indiscret en vous demandant cela?

— Pas le moins du monde; mais lequel choisirai-je? il y en a tant!

Tenez, ajouta M. Madrolle après un moment de réflexion et avec un léger tremblement d'émotion dans la voix, le prophète est à Londres et nous sommes ici. Eh bien! si vous demandiez par la pensée seulement au prophète de vous envoyer immédiatement la communion, et si, à un endroit désigné par vous, chez vous, dans un linge, dans un livre, vous trouviez en rentrant une hostie, que diriez-vous?

— Je déclarerais ce fait inexplicable par les moyens ordinaires de la critique.

— Eh bien! monsieur, s'écrie alors M. Madrolle tout triomphant, voilà pourtant ce qui m'arrive souvent; quand je veux, c'est-à-dire quand je suis préparé et quand j'espère en être digne! Oui, monsieur, je trouve l'hostie quand je la demande; je la trouve réelle, palpable, mais souvent ornée de petits cœurs miraculeux qu'on croirait peints par Raphaël.

Eliphaz Lévi, qui se sentait mal à l'aise pour discuter des faits auxquels se mêlait une sorte de profanation des

choses les plus révérees, prit alors congé de l'ancien écrivain catholique et sortit en méditant sur l'étrange influence de ce Vintras, qui avait ainsi bouleversé cette vieille croyance et cette vieille tête de savant.

Quelques jours après, le cabaliste Éliphas fut réveillé de grand matin par un visiteur inconnu. C'était un homme à cheveux blancs, tout habillé de noir, la physionomie d'un prêtre extrêmement dévot, en somme l'air tout à fait respectable.

Cet ecclésiastique était muni d'une lettre de recommandation ainsi conçue :

« Cher maître,

» Je vous adresse un vieux savant qui veut baragouiner
» avec vous l'hébreu de la sorcellerie. Recevez-le comme
» moi-même (je veux dire comme moi-même je l'ai
» reçu), en vous en débarrassant le mieux que vous
» pourrez.

» Tout à vous en la sacro-sainte Kabbale.

» AD. DESBARROLLES. »

— Monsieur l'abbé, dit en souriant Éliphas après avoir lu, je suis tout à votre service et je n'ai rien à refuser à l'ami qui m'écrit, vous avez donc vu mon excellent disciple Desbarolles ?

— Oui, monsieur, et j'ai trouvé en lui un homme bien aimable et bien savant. Vous et lui, je vous erois dignes de la vérité qui s'est nouvellement manifestée par d'étonnants miracles et par les révélations positives de l'archange saint Michel.

— Monsieur, vous nous faites honneur. Le cher Desbarrolles vous a donc étonné par sa science?

— Oh ! certes, il possède à un degré bien remarquable les secrets de la chiromancie ; sur la seule inspection de ma main, il m'a presque raconté toute l'histoire de ma vie.

— Il en est bien capable. Mais est-il entré dans de grands détails ?

— Assez, monsieur, pour me convaincre de ses connaissances extraordinaires.

— Vous a-t-il dit que vous êtes l'ancien curé de Mont-Louis, dans le diocèse de Tours ? Que vous êtes le disciple le plus zélé de l'extatique Eugène Vintras ? Et que vous vous nommez Charvoz ?

Ce fut un véritable coup de théâtre : le vieux prêtre, à chacune de ces trois phrases, avait fait un bond sur sa chaise. Lorsqu'il entendit son nom, il pâlit et se leva comme si un ressort, en se détendant, l'avait poussé.

— Vous êtes donc vraiment un magicien ? s'écria-t-il. Charvoz est bien mon nom, mais ce n'est pas celui que je porte ; je me fais appeler La-Paraz...

— Je le sais. La-Paraz est le nom de votre mère. Vous avez quitté, monsieur, une position assez enviable : celle d'un curé de canton et un bien charmant presbytère, pour partager l'existence agitée d'un sectaire...

— Dites d'un grand prophète !

— Monsieur, je crois parfaitement à votre bonne foi. Mais vous me permettrez d'examiner un peu la mission et le caractère de votre prophète.

— Oui, monsieur, l'examen, le grand jour, la lumière

de la science, voilà ce que nous demandons. Venez à Londres, monsieur, et vous verrez ! Les miracles sont en permanence.

— Voulez-vous, monsieur, me donner d'abord quelques détails exacts et consciencieux sur les miracles ?

— Oh ! tant qu'il vous plaira.

Et aussitôt, le vieux prêtre de raconter des choses que tout le monde eût trouvées impossibles, mais **qui ne firent pas** même sourciller le professeur de haute magie.

Ainsi, par exemple :

Un jour, Vintras, dans un accès d'enthousiasme, prêchait devant son autel hétérodoxe ; vingt-cinq personnes assistaient à ce prêche. Un calice vide était sur l'autel, calice bien connu de l'abbé Charvoz ; il l'avait apporté lui-même de son église de Mont-Louis, et il était parfaitement certain que ce vase sacré n'avait ni conduits mystérieux ni double fond.

— Pour vous prouver, dit Vintras, que c'est Dieu lui-même qui m'inspire, il me fait connaître que le calice va se remplir des gouttes de son sang sous les apparences du vin, et tous vous pourrez goûter le produit des vignes de l'avenir, du vin que nous devons boire avec le Sauveur dans le royaume de son père...

— Saisi d'étonnement et de crainte, continue l'abbé Charvoz, je monte à l'autel, je prends le calice, j'en regarde le fond : il était entièrement vide. Je le renverse devant tout le monde, puis je reviens m'agenouiller au pied de l'autel, tenant le calice entre mes deux mains... Tout à coup un léger bruit, celui d'une goutte d'eau qui serait tombée du plafond dans le calice se fit entendre

distinctement, et une goutte de vin apparut au fond du vase.

Tous les yeux se tournent vers moi, on regarde le plafond, car notre simple chapelle était tendue dans une pauvre chambre; il n'y avait au plafond ni trou ni fissure, on ne voyait rien tomber, et pourtant le bruit de la chute des gouttes se multipliait plus rapide et plus pressé... et le vin montait du fond du calice vers le bord.

Quand le calice fut plein, je le promenai lentement sous les regards de l'assemblée, puis le prophète y trempa ses lèvres, et tous, l'un après l'autre, goûtèrent le vin miraculeux. Aucun souvenir de saveur délicieuse quelconque ne saurait en donner l'idée...

Et que vous dirai-je, ajouta l'abbé Charvoz, de ces prodiges de sang qui nous étonnent tous les jours. Des milliers d'hosties blessées et sanglantes se réfugient sur nos autels. Les stigmates sacrés apparaissent devant tous ceux qui veulent les voir. Les hosties, blanches d'abord, se marbrent lentement de caractères et de cœurs ensanglantés... Faut-il croire que Dieu abandonne aux prestiges du démon les choses les plus saintes? ou plutôt ne faut-il pas adorer et croire qu'elle est venue l'heure de la suprême et dernière révélation.

L'abbé Charvoz, en parlant ainsi, avait dans la voix cette sorte de tremblement nerveux qu'Éliphas Lévi avait déjà remarqué chez M. Madrolle. Le magicien secouait la tête d'un air pensif; puis tout à coup :

— Monsieur, dit-il à l'abbé, vous avez sur vous une ou plusieurs de ces hosties miraculeuses. Soyez assez bon pour me les montrer.

— Monsieur...

— Vous en avez, je le sais ; pourquoi essayeriez-vous de le nier ?

— Je ne le nie pas, dit l'abbé Charvoz ; mais vous me permettez de ne pas exposer aux investigations de l'incrédulité les objets de la croyance la plus sincère et la plus dévouée.

— Monsieur l'abbé, dit gravement Éliphas, l'incrédulité est la défiance d'une ignorance presque sûre de se tromper. La science n'est pas incrédule. Je crois d'abord à votre conviction, puisque vous avez accepté une vie de privation et même de réprobation pour cette malheureuse croyance. Montrez-moi donc vos hosties miraculeuses et croyez à tout mon respect pour les objets d'une sincère adoration.

— Eh bien ! dit l'abbé Charvoz après avoir encore un peu hésité, je vais vous les montrer.

Alors il déboutonna le haut de son gilet noir et tira un petit reliquaire d'argent devant lequel il se mit à genoux avec des larmes dans les yeux et des prières sur les lèvres ; Éliphas se mit à genoux près de lui, et l'abbé ouvrit le reliquaire.

Il y avait dans le reliquaire trois hosties, l'une entière, les deux autres presque en pâte et comme pétries avec du sang.

L'hostie entière portait à son centre un cœur en relief des deux côtés ; un grumeau de sang moulé en cœur, et qui semblait s'être formé dans l'hostie même d'une manière inexplicable. Le sang n'avait pu être appliqué par dehors, car la coloration par imbibition avait laissé blan-

ches les parcelles adhérentes à la surface extérieure. L'apparence du phénomène était la même des deux côtés. Le maître de magie fut pris d'un tremblement involontaire.

Cette émotion n'échappa pas au vieux curé qui, ayant adoré encore une fois et serré son reliquaire, tira de sa poche un album et le remit sans rien dire à Éliphas. C'étaient des copies de tous les caractères sanglants observés sur les hosties depuis le commencement des extases et des miracles de Vintras.

Il y avait là des cœurs de toutes les sortes, des emblèmes de tous les genres. Mais trois surtout excitèrent au plus haut point la curiosité d'Éliphas...

— Monsieur l'abbé, dit-il à Charvoz, connaissez-vous ces trois signes?

— Non, fit ingénument l'abbé, mais le prophète assure qu'ils sont de la plus haute importance, et que leur signification cachée doit être connue bientôt, c'est-à-dire à la fin des temps.

-- Eh bien, monsieur, dit solennellement le professeur de magie, avant même la fin des temps je vais vous les expliquer : ces trois signes cabalistiques sont la signature du diable!

— C'est impossible! s'écria le vieux prêtre.

— Cela est, reprit avec force Éliphas.

Or, voici quels étaient ces signes :

1° L'étoile du microcosme, ou le pentagramme magique. C'est l'étoile à cinq pointes de la maçonnerie occulte, l'étoile dans laquelle Agrippa dessinait la figure humaine, la tête dans la pointe supérieure, les quatre membres

is les quatre autres. L'étoile flamboyante qui, renversée, le signe hiéroglyphique du bouc de la magie noire, et la tête peut alors être dessinée dans l'étoile, les deux cornes en haut, à droite et à gauche les oreilles, la barbe en bas. C'est le signe de l'antagonisme et de la fatalité. C'est le bouc de la luxure attaquant le ciel avec ses cornes. C'est un signe exécré même au sabbat par les initiés d'un ordre supérieur.

2° Les deux serpents hermétiques, mais les têtes et les queues, au lieu de se rapprocher en deux demi-cercles parallèles, étaient en dehors, et il n'y avait point de ligne médiane représentant le caducée. Au-dessus de la tête des serpents on voyait le V fatal, la fourche typhonique, le caractère de l'enfer. A droite et à gauche les nombres sacrés III et VII relégués sur la ligne horizontale qui représente les choses passives et secondaires. Le caractère du caractère était donc celui-ci :

L'antagonisme est éternel.

Dieu, c'est la lutte des forces fatales qui créent toujours en détruisant.

Les choses religieuses sont passives et passagères.

L'audace s'en sert, la guerre en profite, et c'est par là que la discorde se perpétue.

3° Enfin, le monogramme cabalistique de Jehova, le *he* et le *hé*, mais renversés, ce qui forme, suivant les doctrines de la science occulte, le plus épouvantable de tous les blasphèmes, et signifie, de quelque manière qu'on les lise : « La fatalité seule existe : Dieu et l'esprit ne sont pas. La matière est tout, et l'esprit n'est qu'une fiction de cette même matière en démente. La forme est plus

» que l'idée, la femme plus que l'homme, le plaisir plus
» que la pensée, le vice plus que la vertu, la multitude
» plus que ses chefs, les enfants plus que leurs pères, la
» folie plus que la raison ! »

Voilà ce qu'il y avait d'écrit en caractères de sang sur les hosties prétendues miraculeuses de Vintras !

Nous attestons sur l'honneur que tous les faits ci-dessus énoncés sont tels que nous les rapportons, et que nous-même avons vu et expliqué les caractères, suivant la vraie science magique et les vraies clefs de la kabbale.

Le disciple de Vintras nous communiqua aussi la description et le dessin des vêtements pontificaux donnés, disait-il, par Jésus-Christ lui-même au prétendu prophète pendant un de ses sommeils extatiques. Vintras a fait confectionner ces vêtements et s'en affuble pour faire ses miracles. Ils sont de couleur rouge. Il doit porter sur le front une croix en forme de lingam, avoir un bâton pastoral surmonté d'une main dont tous les doigts sont fermés, à la réserve du pouce et de l'auriculaire.

Or, tout cela est diabolique au premier chef, et ce n'est pas une chose véritablement merveilleuse que cette intuition des signes d'une science perdue ? car c'est la haute magie qui, en appuyant l'univers sur les deux colonnes d'Hermès et de Salomon, a partagé le monde métaphysique en deux zones intellectuelles, l'une blanche et lumineuse renfermant les idées positives, l'autre noire et obscure contenant des idées négatives, et qui a donné à la notion synthétique de la première le nom de Dieu, à la synthèse de l'autre le nom du diable ou de Satan.

Le signe du lingam porté sur le front est, dans l'Inde,

la marque distinctive des adorateurs de Shiva le destructeur ; car ce signe étant celui du grand arcane magique qui tient au mystère de la génération universelle, le porter sur le front c'est faire profession d'impudeur dogmatique. Or, disent les Orientaux, le jour où il n'y aura plus de pudeur dans le monde, le monde abandonné à la débauche, qui est stérile, finira aussitôt faute de mères. La pudeur est l'acceptation de la maternité.

La main aux trois grands doigts fermés exprime la négation du ternaire et l'affirmation des seules forces naturelles.

Les anciens hiérophantes, comme va l'expliquer notre savant et spirituel ami Desbarrolles dans un beau livre qui est sous presse, avaient fait de la main humaine le résumé de la science magique. L'index, pour eux, représentait Jupiter ; le grand doigt ou médius, Saturne ; l'annulaire, Apollon ou le Soleil. Chez les Égyptiens, le grand doigt était Ops, l'index Osiris et l'annulaire Horus ; le pouce représentait la force génératrice, et l'auriculaire l'adresse insinuante. Une main montrant seulement le pouce et l'auriculaire équivalait, en langue hiéroglyphique sacrée, à l'affirmation exclusive de la passion et du savoir-faire. C'est la traduction abusive et matérielle de cette grande parole de saint Augustin : « Aimez et faites ce que vous voudrez. » Rapprochez maintenant ce signe de la doctrine de M. Madrolle : *l'acte d'amour le plus imparfait et en apparence le plus coupable, vaut mieux que la meilleure des prières*. Et vous vous demanderez quelle est cette force qui, indépendamment de la volonté et du plus ou moins de science des hommes (car Vintras est

un homme sans lettres et sans instruction), formule ses dogmes avec des signes enfouis dans les débris de l'ancien monde, retrouve les mystères de Thèbes et d'Éleusis, et nous écrit les plus doctes rêveries de l'Inde avec les alphabets occultes d'Hermès.

Quelle est cette force ?—Je vous le dirai. Mais j'ai encore bien d'autres prodiges à vous conter, et ceci, disons-nous, est comme une instruction juridique. Nous devons avant tout la compléter.

Cependant on nous permettra, avant de passer à d'autres récits, de transcrire ici une page d'un illuminé allemand, Ludwig Tieck.

« Si par exemple, comme le rapporte une ancienne »
 » tradition, une partie des anges créés ne tardèrent pas »
 » à déchoir, et si ce furent précisément, comme on le »
 » dit encore, les plus brillants, on peut bien entendre »
 » simplement par cette chute qu'ils cherchèrent une route »
 » nouvelle, une autre activité, d'autres occupations et »
 » une autre vie que ces esprits orthodoxes, ou plus pas- »
 » sifs, qui restèrent dans la région qui leur était assignée, »
 » et ne firent aucun usage de la liberté, leur apanage »
 » commun. Leur chute fut cette pesanteur de la forme »
 » que nous appelons maintenant la réalité, et qui est une »
 » protestation de l'existence individuelle contre la réab- »
 » sorption dans les abîmes de l'esprit universel. C'est »
 » ainsi que la mort conserve et reproduit la vie, c'est »
 » ainsi que la vie est fiancée au trépas... Comprenez- »
 » vous maintenant ce que c'est que Lucifer ? *N'est-ce pas »*
 » *le génie même de l'antique Prométhée*, cette force qui »
 » donne le branle au monde, à la vie, au mouvement

» même, et qui règle le cours des formes successives ?
» Cette force, par sa résistance, équilibra le principe
» créateur. C'est ainsi que les élohim enfantèrent le
» monde. Lorsque ensuite les hommes furent placés sur
» la terre, par le Seigneur, comme des esprits intermé-
» diaires, dans leur enthousiasme qui les portait à sonder
» la nature et ses profondeurs, ils se livrèrent à l'influence
» de ce superbe et puissant génie, et lorsque avec un doux
» ravissement ils se furent précipités dans la mort pour
» y trouver la vie, ce fut alors qu'ils commencèrent à
» exister d'une manière véritable, naturelle, et comme il
» convient à des créatures.»

Cette page n'a pas besoin de commentaire, et explique assez les tendances de ce qu'on nomme le spiritualisme ou la doctrine *spirite*.

Depuis longtemps déjà cette doctrine ou cette *antidoc-
trine* travaille le monde pour le précipiter dans une anar-
chie universelle. Mais la loi d'équilibre nous sauvera, et
déjà le grand mouvement de réaction a commencé.

— Nous continuons le récit des phénomènes.

Un ouvrier se présenta un jour chez Éliphas Lévi. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, de grande taille, regardant en face et parlant d'une manière fort raisonnable. Interrogé sur le motif de sa visite, cet homme répond : « Vous devez bien le savoir, je viens vous prier et vous supplier de me rendre ce que j'ai perdu. »

Nous devons dire, pour être sincère, qu'Éliphas ne savait rien de ce visiteur ni de ce qu'il pouvait avoir perdu. Aussi lui répondit-il : Vous me croyez beaucoup plus sorcier que je ne le suis ; je ne sais ni qui vous êtes ni

ce que vous cherchez; ainsi donc, si vous croyez que je puisse vous être bon à quelque chose, il faut vous expliquer et préciser votre demande.

— Eh bien! puisque vous voulez ne pas me comprendre, vous reconnaîtrez au moins ceci, dit alors l'inconnu en tirant de sa poche un petit livre noir et usé.

C'était le grimoire du pape Honorius.

Un mot sur ce petit livre tant décrié.

Le grimoire d'Honorius se compose d'une constitution apocryphe d'Honorius II pour l'évocation et le gouvernement des esprits; plus, de quelques recettes superstitieuses... C'était le manuel des mauvais prêtres qui exerçaient la magie noire pendant les plus tristes périodes du moyen âge. On y trouve des rites sanglants mêlés à des profanations de la messe et des espèces consacrées, des formules d'envoûtement et de maléfices, puis des pratiques que la stupidité seule peut admettre et la fourberie conseiller. Enfin, c'est un livre complet dans son genre; aussi est-il devenu fort rare en librairie, et les amateurs le poussent-ils très haut dans les ventes publiques.

— Mon cher monsieur, dit l'ouvrier en soupirant, depuis l'âge de dix ans, je n'ai pas manqué une seule fois à faire mon service. Ce livre ne me quitte pas, et je me conforme rigoureusement à toutes les prescriptions qu'il renferme. Pourquoi donc ceux qui me visitaient m'ont-ils abandonné? Éli, Éli, Lamma....

— Arrêtez, dit Éliphas, et ne parodiez pas les plus formidables paroles qu'une agonie ait jamais fait entendre au monde! Quels sont les êtres qui vous visitaient par la

vertu de cet horrible livre? Les connaissez-vous? leur avez-vous promis quelque chose? avez-vous signé un pacte?

— Non, interrompit le propriétaire du grimoire; je ne les connais pas et je n'ai pris avec eux aucun engagement. Je sais seulement que parmi eux les chefs sont bons, les intermédiaires alternativement bons et mauvais; les inférieurs mauvais, mais pas aveuglement et sans qu'il leur soit possible de mieux faire. Celui que j'ai évoqué et qui m'est apparu souvent appartient à la hiérarchie la plus élevée, car il était de belle mine, bien vêtu et me donnait toujours des réponses favorables. Mais j'ai perdu une page de mon grimoire, la première, la plus importante, celle qui portait la signature autographe de l'esprit, et depuis il ne paraît plus quand je l'appelle.

Je suis un homme perdu. Je suis nu comme Job, je n'ai plus ni force ni courage. Oh! maître, je vous en conjure, vous qui n'avez qu'un mot à dire, qu'un signe à faire et les esprits obéiront, prenez pitié de moi et rendez-moi ce que j'ai perdu!

— Donnez-moi votre grimoire, dit Éliphas.

Quel nom donniez-vous à l'esprit qui vous apparaissait?

— Je l'appelais Adonai.

— Et en quelle langue était sa signature?

— Je l'ignore, mais je suppose que c'était de l'hébreu.

— Tenez, dit le professeur de haute magie après avoir tracé deux mots hébreux au commencement et à la fin

du livre. Voici deux signatures que les esprits des ténèbres ne contreferont jamais. Allez en paix, dormez bien et n'évoquez plus les fantômes.

L'ouvrier se retira.

Huit jours après, il revint trouver l'homme de science.

— Vous m'avez rendu l'espérance et la vie, lui dit-il, ma force est revenue en partie, je puis, avec les signatures que vous m'avez données, soulager ceux qui souffrent et débarrasser les obsédés, mais *lui*, je ne puis le revoir, et, tant que je ne l'aurai pas revu, je serai triste jusqu'à la mort. Autrefois il était toujours près de moi, il me touchait parfois et m'éveillait la nuit pour me dire tout ce que j'avais besoin de savoir. Maître, je vous en supplie, faites que je le revoie...

— Qui donc ?

— Adonaï.

— Savez-vous qui est Adonaï ?

— Non, mais je voudrais le revoir.

— Adonaï est invisible.

— Je l'ai vu.

— Il n'a pas de forme.

— Je l'ai touché.

— Il est infini.

— Il est à peu près de ma taille.

— Les prophètes disent de lui que le bord de son vêtement, de l'Orient à l'Occident, balaye les étoiles du matin.

— Il avait un paletot fort propre et du linge très blanc.

— L'Écriture sainte dit encore qu'on ne peut le voir sans mourir.

— Il avait une bonne et joviale figure.

— Mais comment procédiez-vous pour obtenir ces apparitions ?

— Eh bien ! je faisais tout ce qui est marqué dans le grand grimoire.

— Quoi donc ! même le sacrifice sanglant ?

— Sans doute.

— Malheureux ! mais quelle était donc la victime ?

A cette question, l'ouvrier eut un léger tressaillement, pâlit et son regard se troubla.

— Maître, vous savez mieux que moi ce que c'est, dit-il humblement et à voix basse. Oh ! il m'en a coûté beaucoup ; surtout la première fois, de couper la gorge d'un seul coup avec le couteau magique à cette créature innocente ! Une nuit je venais d'accomplir les rites funèbres, j'étais assis dans le cercle sur le seuil intérieur de la porte et la victime achevait de se consumer dans un grand feu de bois d'aulne et de cyprès... Tout à coup, près de moi... je l'ai revu ou plutôt je l'ai senti passer... l'ai entendu dans mon oreille une plainte déchirante... on eût dit qu'elle pleurait, et depuis ce moment je croyais l'entendre toujours.

Éliphas s'était levé et regardait fixement son interlocuteur. Avait-il devant lui un fou dangereux capable de renouveler les atrocités du seigneur de Retz ? Pourtant la figure de cet homme était douce et honnête. Non, cela n'était pas possible.

— Mais enfin, cette victime... dites-moi nettement ce

que c'était. Vous supposez que je le sais déjà, et je le sais peut-être, mais j'ai des raisons pour vouloir que vous me le disiez.

— C'était, suivant le rituel magique, un jeune chevreau d'un an, vierge et sans défaut.

— Un vrai chevreau ?

— Sans doute. Croyez bien que ce n'était ni un jouet d'enfant, ni un animal empaillé.

— Éliphas respira.

— Allons ! pensa-t-il, cet homme n'est pas un sorcier digne du bûcher. Il ne sait pas que les abominables auteurs des grimoires, lorsqu'ils parlaient du chevreau vierge, voulaient dire un petit enfant.

— Eh bien ! dit-il alors à celui qui le consultait, donnez-moi des détails sur vos visions. Ce que vous me racontez m'intéresse au plus haut point.

Le sorcier, car il faut bien l'appeler par son nom, le sorcier lui raconta alors une série de faits étranges dont deux familles avaient été témoins, et ces faits étaient précisément identiques aux phénomènes de M. Home : des mains sortant des murailles, des agitations de meubles, des apparitions phosphorescentes. Un jour, le téméraire apprenti magicien avait osé appeler Astaroth, et avait vu apparaître un monstre gigantesque ayant le corps d'un pourceau et une tête empruntée au squelette d'un bœuf colossal. Mais tout cela était raconté avec un accent de vérité, avec une certitude d'avoir vu, qui excluait toute espèce de doute sur la bonne foi et l'entière conviction du conteur. Éliphas, qui est artiste en magie, fut émerveillé de cette trouvaille. Au XIX^e siècle, un vrai

sorcier du moyen âge, un sorcier naïf et convaincu ! un sorcier qui a vu Satan sous le nom d'Adonai, Satan habillé en bourgeois et Astaroth sous sa vraie forme diabolique ! quel objet d'art ! quel trésor d'archéologie !

— Mon ami, dit-il à son nouveau disciple, je veux vous aider à retrouver ce que vous dites avoir perdu. Prenez mon livre, observez les prescriptions du rituel et revenez me voir dans huit jours.

Huit jours après, nouvelle conférence, et ici l'ouvrier déclare qu'il est l'inventeur d'une machine de sauvetage de la plus grande importance pour la marine. La machine est parfaitement combinée ; il n'y manque qu'une chose... elle ne fonctionne pas : un défaut imperceptible est dans le mouvement. Quel est ce défaut ? L'esprit de malice seul pourrait le dire. Il faut donc absolument l'évoquer !...

— Gardez-vous-en bien, dit Éliphas ; dites plutôt pendant neuf jours cette invocation cabalistique (et il lui remit un feuillet manuscrit). Commencez ce soir, et revenez demain me dire ce que vous aurez vu, car cette nuit vous aurez une manifestation.

Le lendemain notre homme ne manqua pas au rendez-vous.

— Je me suis éveillé tout à coup, dit-il, vers une heure du matin. J'ai vu devant mon lit une grande lumière, et dans cette lumière un bras d'ombre qui passait et repassait devant moi comme pour me magnétiser. Alors, je me suis rendormi, et, quelques instants après, m'étant éveillé de nouveau, j'ai revu la même lumière, mais elle avait changé de place. Elle avait passé de gauche à droite, et sur le fond lumineux j'ai distingué la silhouette d'un

homme qui croisait les bras et qui me regardait.

— Comment était cet homme?

— A peu près de votre taille et de votre corpulence.

— C'est bien. Allez et continuez de faire ce que je vous ai dit.

Les neuf jours s'écoulèrent; au bout de ce temps, nouvelle visite de l'adepte; mais cette fois, tout radieux et empressé. Du plus loin qu'il vit Éliphas :

— Merci! maître, s'écria-t-il, la machine fonctionne, des personnages que je ne connaissais pas sont venus mettre à ma disposition les fonds qui m'étaient nécessaires pour achever mon entreprise, j'ai retrouvé la paix du sommeil, et tout cela grâce à votre puissance.

— Dites plutôt grâce à votre foi et à votre docilité, et maintenant, adieu, il faut que je travaille... Eh bien! pourquoi prenez-vous cet air suppliant, et que me voulez-vous encore?

— Oh! si vous vouliez!...

— Eh bien, quoi? n'avez-vous pas obtenu tout ce que vous demandiez et plus que vous ne demandiez, car vous ne m'aviez pas parlé d'argent.

— Oui, sans doute, fit l'autre en soupirant, mais je voudrais bien le revoir!

— Incorrigible! dit Éliphas.

Quelques semaines après le professeur de haute magie fut réveillé vers deux heures du matin par une douleur aiguë dans la tête. Pendant quelques instants il craignit une congestion cérébrale, il se leva, ralluma sa lampe, ouvrit sa fenêtre, se promena dans son cabinet d'étude, puis, calmé par l'air frais du matin, il se recoucha et

s'endormit profondément, il eut alors un cauchemar; il vit, avec une apparence terrible de réalité, le géant à la tête de bœuf décharnée dont lui avait parlé l'ouvrier mécanicien. Ce monstre le poursuivait et luttait contre lui. Lorsqu'il s'éveilla il faisait grand jour et quelqu'un frappait à la porte. Éliphas se lève, jette un vêtement sur lui et va ouvrir; c'était l'ouvrier.

— Maître, dit-il en entrant avec empressement et d'un air alarmé, comment vous trouvez-vous?

— Très bien, répond Éliphas.

— Mais cette nuit, à deux heures du matin, n'avez-vous pas couru un danger?

— Éliphas n'était pas à la question et ne se rappelait déjà plus son indisposition de la nuit.

— Un danger? dit-il; non, pas du moins que je sache.

— Vous n'avez pas été assailli par un fantôme monstrueux qui cherchait à vous étrangler! Vous n'avez pas souffert?

Éliphas se rappela.

— Oui, dit-il, certainement, j'ai eu un commencement d'apoplexie et un horrible rêve. Mais comment savez-vous cela?

— A la même heure, une main invisible m'a frappé rudement sur l'épaule et m'a réveillé en sursaut. Je rêvais alors que je vous voyais aux prises avec Astaroth. Je me suis dressé sur mon séant et une voix m'a dit à l'oreille : Lève-toi et va au secours de ton maître; il est en danger. Je me suis levé précipitamment. Mais où fallait-il courir d'abord? Quel danger vous menaçait? Était-ce chez vous ou ailleurs? La voix n'en avait rien dit.

J'ai pris le parti d'attendre le lever du soleil, et, dès que le jour a paru, je suis accouru, et me voici.

— Merci, mon ami, dit le magiste en lui tendant la main, Astaroth est un mauvais plaisant, et j'ai eu seulement cette nuit un peu de sang porté à la tête. Maintenant, je vais parfaitement bien. Vous pouvez donc vous rassurer et retourner à votre travail.

Quelque étranges que soient les faits que nous venons de raconter, il nous reste à révéler un drame funèbre encore bien plus extraordinaire.

Il s'agit de l'événement sanglant qui, au commencement de cette année, a plongé dans le deuil et dans la stupeur Paris et toute la chrétienté; événement auquel personne n'a soupçonné que la magie noire ne fût pas étrangère.

Voici ce qui est arrivé :

Pendant l'hiver, au commencement de l'année dernière, un libraire fit savoir à l'auteur de *Dogme et rituel de la haute magie* qu'un ecclésiastique cherchait son adresse et témoignait le plus grand désir de le voir. Éliphas Lévi ne se sentit pas tout d'abord porté de confiance vers cet inconnu, au point de s'exposer sans précaution à ses visites; il indiqua une maison amie où il devait se trouver avec son fidèle disciple Desbarrolles. A l'heure dite et au jour marqué, ils se rendirent en effet chez Madame A...., et trouvèrent l'ecclésiastique qui déjà depuis quelques instants les attendait.

C'était un jeune homme assez maigre, au nez pointu et busqué, aux yeux bleus et ternes. Son front osseux et saillant était plus large que haut : sa tête était allongée en

ère, ses cheveux plats et courts, séparés par une raie le côté, étaient d'un blond grisâtre, tirant sur le clair, mais avec une nuance particulière et désagréable. Sa bouche était sensuelle et batailleuse; ses manières, d'ailleurs, étaient affables, sa voix douce et sa tenue quelquefois un peu embarrassée. Interrogé par l'abbé Lévi sur l'objet de sa visite, il répondit qu'il était à la recherche du grimoire d'Honorius et qu'il venait de se renseigner près du professeur de sciences occultes sur la manière de se procurer ce petit livre noir devenu de nos jours presque introuvable.

— Je donnerais bien cent francs d'un exemplaire de ce grimoire, disait-il.

— L'ouvrage en lui-même ne vaut rien, dit Éliphas. C'est une constitution prétendue d'Honorius II, que vous pourriez peut-être citer par quelque érudit collecteur de traditions apocryphes; vous pourriez chercher à la bibliothèque.

— Je le ferai, car je passe à Paris presque tout mon temps dans les bibliothèques publiques.

— Vous n'êtes pas occupé dans le ministère de Paris?

— Non, plus maintenant. J'ai été pendant quelque temps employé à la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois.

— Et vous vous livrez maintenant à ce que je vois à vos recherches curieuses sur les sciences occultes.

— Pas précisément; mais je poursuis la réalisation d'une certaine pensée... j'ai quelque chose à faire.

— Je ne suppose pas que ce quelque chose soit une tentative de magie noire, vous savez comme moi, monseigneur l'abbé, que l'Église a toujours condamné et con-

damne encore sévèrement tout ce qui se rattache à ces pratiques défendues.

Un pâle sourire, empreint d'une sorte d'ironie sarcastique, fut toute la réponse de l'abbé, et la conversation tomba.

Pendant le chiromancien Desbarrolles considérait attentivement la main du prêtre; celui-ci s'en aperçut et une explication toute naturelle s'ensuivit, l'abbé alors offrit de bonne grâce et de lui-même sa main à l'expérimentateur. Desbarrolles fronça le sourcil et parut embarrassé. La main était humide et froide, les doigts lisses et spatulés; le mont de Vénus, ou la partie de la paume de la main qui correspond au pouce, d'un développement assez notable, la ligne de vie courte et brisée, des croix au centre de la main, des étoiles sur le mont de la lune.

Monsieur l'abbé, dit Desbarrolles, si vous n'aviez pas une solide instruction religieuse, vous deviendriez facilement un dangereux sectaire, car vous êtes porté au mysticisme le plus exalté d'une part et de l'autre à l'entêtement le plus concentré et le moins communicatif qui soit au monde. Vous cherchez beaucoup, mais vous imaginez davantage, et comme vous ne confiez à personne vos imaginations, elles pourraient atteindre à des proportions qui en feraient pour vous de véritables ennemis. Vos habitudes sont contemplatives et un peu molles, mais c'est une somnolence dont les réveils peuvent être à craindre. Vous êtes porté à une passion que votre état... Mais, pardon, monsieur l'abbé, je crains de dépasser avec vous les bornes de la discrétion.

— Dites tout, monsieur, je puis tout entendre et je désire tout savoir.

— Eh bien ! si, comme je n'en doute pas, vous tournez au profit de la charité toute l'activité inquiète que vous fonderaient les passions du cœur, vous devez être souvent béni pour vos bonnes œuvres.

L'abbé fit encore une fois ce sourire douteux et fatal qui donnait à son pâle visage une si singulière expression.

Il se leva et prit congé sans avoir dit son nom et sans que personne eût songé à le lui demander.

Éliphaz et Desbarrolles le reconduisirent jusqu'à l'escalier par égard pour sa dignité de prêtre.

Près de l'escalier, il se tourna et dit lentement :

— Avant peu, vous entendrez dire quelque chose... Vous entendrez parler de moi, ajouta-t-il en appuyant sur chaque mot. Puis il salua de la tête et de la main, se retourna sans ajouter une parole et descendit l'escalier.

Les deux amis rentrèrent chez madame A...

— Voilà un singulier personnage, dit Éliphaz. Il m'a semblé voir Pierrot des Funambules dans un rôle de traître. Ce qu'il nous a dit en partant ressemble assez à une menace.

— Vous l'avez intimidé, dit madame A...; avant votre arrivée, il commençait à dire toute sa pensée, mais vous lui avez parlé de conscience et des lois de l'Église, il n'a plus osé vous avouer ce qu'il voulait.

— Bah ! que voulait-il donc ?

— Voir le diable.

— Croirait-il par hasard que je l'ai dans ma poche ?

— Non, mais il sait que vous donnez des leçons de

cabale et de magie, il espérait que vous l'aideriez dans ses entreprises. Il nous a conté, à ma fille et à moi, que dans son presbytère, à la campagne, il avait déjà un soir fait une évocation à l'aide d'un grimoire vulgaire. Alors, a-t-il dit, un tourbillon de vent a paru ébranler le presbytère, les poutres ont gémi, les boiseries ont craqué, les portes se sont agitées, les fenêtres se sont ouvertes avec fracas, et les sifflements se sont fait entendre à tous les coins de la maison. Il attendait alors la vision formidable, mais il n'a rien vu, aucun monstre ne s'est présenté, en un mot le diable n'a pas voulu paraître. C'est pour cela qu'il cherche le grimoire d'Honorius, car il espère y trouver des conjurations plus fortes et des rites plus efficaces.

— En vérité ! mais cet homme alors est un monstre... ou c'est un fou.

— Il doit être tout bonnement amoureux, dit Desbarrolles. Il est travaillé de quelque passion absurde et n'espère absolument rien à moins que le diable ne s'en mêle.

— Mais comment alors entendrons-nous parler de lui ?

— Qui sait ? Il compte peut-être enlever la reine d'Angleterre ou la sultane Validé.

La conversation en resta-là, et une année se passa tout entière sans que ni madame A..., ni Desbarrolles, ni Éliphas, entendissent parler du jeune prêtre inconnu.

Dans la nuit du premier au second jour de janvier de l'année 1857, Éliphas Lévi fut éveillé en sursaut par les émotions d'un rêve bizarre et funèbre. Il lui semblait être dans une chambre délabrée et gothique assez semblable à la chapelle abandonnée d'un vieux château. Une porte

la caverne, qui a toujours été découverte et exposée aux yeux depuis ce temps-là. Voici ce qu'en dit Beverell :

« Comme la légende de saint Patrice, telle qu'on la lit dans notre manuscrit, paraîtrait sans doute ennuyeuse et trop longue dans un siècle aussi impatient que le nôtre, j'ai préféré donner ici un extrait des *Acta sanctorum* ; on y trouvera l'essentiel du récit de la légende, et de plus quelques détails sur les cérémonies qui se pratiquaient parini les pénitents, avant d'entrer dans la caverne merveilleuse, qu'on ne trouve pas dans notre légende. Voici donc la substance de ce qu'on lit dans les *Acta sanctorum*, sous le 18 mars.

» Dans la province d'Ulton, en Irlande, est un petit lac nommé Iffer ou Derg, qui entoure une petite île, dans laquelle se trouve placé le purgatoire ou caverné de Saint-Patrice, à qui Dieu révéla cet endroit, avec le pouvoir d'y montrer aux incrédules, qu'il voulait convertir, le spectacle des peines de l'autre vie qui était suivi de la rémission des péchés pour tous ceux qui seraient entrés dans la caverne de Saint-Patrice avec un cœur vraiment pénitent. La vertu de ce saint lieu se conserva depuis le temps de saint Patrice, quoique tous ceux qui entraient dans cette caverne ne s'en soient pas tirés également. Vers l'année 1153, il arriva, au rapport de Matheus Westmonasteriensis, historien anglais, et d'un religieux, nommé Henricus Salteriensis Monachus, qu'un chevalier, nommé Oënus, entra dans cette caverne où il vit des choses merveilleuses, que le religieux assure lui avoir ouï raconter. Cette dernière histoire engagea les chanoines réguliers de Saint-Augustin, nouvellement établis en An-

gleterre, et de là transplantés en Irlande par la conquête des Anglais, à s'établir dans le couvent, qui existait déjà avant eux dans la petite île du lac Derg. Le chevalier OEnus, animé d'un saint zèle, se soumit aux cérémonies qu'on exigeait du pénitent avant d'entrer dans la caverne sainte. D'abord il fallait se présenter à l'évêque pour en obtenir la permission. Le prélat cherchait d'abord à détourner le suppliant de son dessein et lui représentait les dangers de l'entreprise, et combien de gens, qui étaient entrés dans la caverne, n'en étaient jamais revenus. Quand le pénitent persévérait, l'évêque l'envoyait au prieur du couvent, qui renouvelait les mêmes remontrances. Quand rien ne l'effrayait, on le menait à l'église, où il passait quinze jours dans les jeûnes et les prières. Ensuite le prieur lui administrait le sacrement de l'eucharistie et l'eau bénite, et le conduisait en procession de religieux qui chantaient des litanies jusqu'à la porte de la caverne. Là, il renouvelait la remontrance, et, quand le pénitent insistait dans l'entreprise, il recevait la bénédiction de tous les religieux ; et après s'être recommandé à leurs prières et s'être signé, il entrait dans la caverne. Le prieur en fermait la porte après lui et retournait en procession au couvent. Le lendemain, à la même heure, la procession retournait, on ouvrait la porte, et, quand le pénitent se retrouvait, on le reconduisait à l'église, où il passait quinze autres jours en jeûnes et oraisons ; mais quand le pénitent ne se retrouvait pas le second jour à la porte de la caverne, alors on le jugeait perdu et on refermait. »

L'évêque d'Offlory, David Roth, qui a écrit un traité

du même purgatoire de Saint-Patrice, décrit dans un plus grand détail toutes les cérémonies usitées dans ce dangereux voyage, qu'il dit tenir d'un religieux digne de foi de ce couvent. Il observe que les lecteurs chrétiens ne doivent rien trouver d'étrange dans ces rites sacrés qui sont, dit-il, conformes aux austérités pratiquées dans la primitive Église. Le pénitent se transporte dans un bateau construit d'un seul tronc d'arbre dans l'île du Purgatoire, qui est située au milieu d'une eau stagnante ou d'un lac ; à deux ou trois cents pas environ de laquelle on voit une autre petite île où est le monastère des chanoines réguliers de Saint-Augustin ; le pénitent passe neuf jours dans l'île du Purgatoire, durant lesquels il ne se nourrit que de pain sans sel, cuit exprès pour cet usage, pétri avec l'eau du lac ; cette eau lui sert de boisson ; il ne doit prendre qu'un repas par jour ; mais il peut bien éteindre sa soif de temps en temps. Les eaux du lac ont la propriété singulière de ne jamais surcharger l'estomac, quelque quantité qu'on en boive. Le pèlerin doit faire trois fois par jour le tour du lieu saint et passer la nuit couché sur la paille sans autre couverture qu'un seul manteau. Avant de faire ces diverses stations, il se présente au père spirituel, préposé pour cet effet par les chanoines réguliers. Après s'être déchaussé, il entre pieds nus dans l'église de Saint-Patrice, et après y avoir prononcé ses oraisons, il fait sept tours dans l'intérieur du temple et sept tours en dehors sur le cimetière. Il se rend ensuite aux cellules qu'on nomme pénitentielles, qui entourent l'église, et en fait sept fois le tour en dehors pieds nus, et sept fois en dedans sur les

genoux. Ensuite il fait sept fois le tour de la croix placée sur le cimetière, et autant de fois celui d'une autre croix placée sur un tas de pierres. Après toutes ces processions fatigantes, sur un terrain rempli de pierres et de roc, il va baigner la plante de ses pieds dans l'eau du lac en les appuyant sur une table de marbre, où l'on dit que saint Patrice se tenait autrefois quand il récitait ses prières, et sur laquelle on prétend qu'on voit les vestiges des pieds du saint imprimés. Le pèlerin récite dans cette attitude l'Oraison Dominicale, la Salutation Angélique et le Symbole Apostolique, après quoi il sent ses pieds soulagés; il répète sept jours de suite ces cérémonies. Le huitième jour il redouble toutes les processions, parce qu'il doit se reposer le neuvième, qui est celui de l'entrée dans la caverne. Mais avant qu'il entreprenne ce pas dangereux, le père spirituel lui fait les représentations les plus vives sur les périls qu'il va courir et lui raconte des exemples effrayants de quantité de pèlerins qui y ont péri avant lui. Lorsqu'il persiste courageusement, le père spirituel le prépare par la confession et le sacrement de l'eucharistie contre les puissances des ténèbres et les attaques du démon. Après qu'il a reçu l'absolution, le père spirituel tenant l'étendard de la croix, le conduit à l'entrée de la caverne, où après avoir fait une renonciation sincère et pénitente à toutes ses habitudes pécheresses et avoir promis à Dieu une vie sainte et religieuse, on l'asperge d'eau bénite; il prend congé des assistants comme s'il allait quitter ce monde, et, accompagné de leurs prières, versant lui-même un torrent de larmes, il entre dans la caverne et l'on ferme la porte après lui; ensuite

la procession funèbre s'en retourne. La caverne a la figure d'une petite maison de pierre; l'entrée en est si basse qu'un homme de taille ordinaire n'y peut entrer qu'en se baissant. L'intérieur ne contient précisément que l'espace qu'un homme couché est capable de remplir; au fond se trouve une grosse pierre qui couvre l'entrée du gouffre, que Dieu ouvre au pénitent, et dans lequel il voit le spectacle terrible des peines de l'autre vie. Après que le pèlerin a resté l'espace de vingt-quatre heures dans cette demeure effrayante sans avoir pris aucune nourriture, excepté quelque peu d'eau, le père spirituel revient à l'entrée et le reconduit aux eaux du lac, où il se baigne tout nu, et après s'être ainsi lavé et purgé, comme devant être un nouveau soldat du Christ, on le reconduit à l'église, où il rend grâces à Dieu de l'avoir conduit dans ce dangereux pèlerinage et fait vœu de porter la croix du Sauveur le reste de ses jours. Voilà le détail que fait l'évêque d'Offory, qui ajoute que de son temps encore la garde de ce saint lieu était confiée aux chanoines réguliers. Nous ne savons pas précisément en quelle temps elle a passé aux frères mineurs[?] de Saint-François.

Le détail du spectacle que voyait le pèlerin dans la sainte caverne et qu'on trouve dans notre manuscrit, est effroyable. Imaginez-vous tout ce qu'un cerveau échauffé ou malade peut songer de plus terrible :

Non mihi si lingua centum sint oraque centum,
Ferrea vox, omnes comprehendere formas
Omnia pœnarum percurrere nomina possim.

bloit pour vrai qu'ils attendissent la mort tant trembloient durement, et adonc lui dist ung deable, tu t'émerveilles pour quoy ce peuple cy a si grant paour et quil atanst, mais se ne te veult retorner tu le sauras tantost. A peine avoit le deable dit ce mot, que soudainement tout a cop ung estorbillon de vent leva et ravi et lui et les deables, et si les getta en ung fleuve froit et puant moult loing de celle montaigne, la plouroient et se complaignoient moult amerement, car ils mouroient de froit de paour et de puour, et quant ils s'efforcoient de issir hors, les deables les replungeoient dedans, mai le chevalier si apela le nom de nostre Seigneur, et adonc fut tantost delivré de ces tormens.

• Les deables derechief se retrainerent vers le chevalier, et le menerent vers orient, et il regarda devant lui, si vit une flamme toute noire et toute puante aussi dun goffre denfer, aussi comme se ce feust de souffre toute puante, et celle flambe se commancoit a monter se lui estoit advis, et si y estoient ilec hommes et femmes de divers aages tous nus ardens qui vouloient en lair aussi comme se ce feussent estancelles, et quant la flambe se rabaissoit elle les flatissoit dessoubs le feu, ainsi quilz vindreht pres, il sembla au chevalier que cestoit ung puis dont la flambe sailloit, et adonc les deables lui distrent, ce puis que tu vois, cest l'entrée du goffre denfer, or vois tu bien cy est nostre habitacle, et pour ce que tu nous as si bien suivi jusques maintenant, tu y demourras toujours avec nous, car cest le loier de ceulx qui nous servent, et saches de vray, que se tu y entres tu perdras et corps et ame, mais se tu nous veulx croire comme

par avant tavons dit, et ten retourner nous te menons sain et sauf à la porte par ou tu entras. Le chevalier tousjours aiant fiance en Dieu, leurs paroles point ne pensoit ne ne doubtoit, a doncques le prindrent et le getterent ou puis, et tant plus avaloit et plus large le trouvoit, et ainsi plus grant peine y souffroit, et tant y souffri et endura si angoisseuse douleur que bien peu s'en failli quil ne oblia le nom de nostre Seigneur, toutefois ainsi comme Dieu le velt, il nomma le nom de Jesuscrist et tantost la flambe le getta en lair avec les autres et descendi delées le puis et la fut il grant pieça tout seul et se trait a terre, et adonc ainsi comme il estoit tout en paix et ne savoit quele part il deust aler, et adonc aucuns deables qui ne cognoissoit pas issirent alors hors du puis et vindrent à lui et lui disoient que cestait enfer, mais nostre coutume si est de mentir tousjours, car nous te decevons volentiers par mentir, puis que par bon voir dire nous ne te povons decevoir, si nest mie encore le lieu d'enfer, mais nous ty menrons.

» Grant tempeste et grant noise faisoient et le menerent les deables loing de la et vindrent a ung fleuve moult long et moult large et moult puant, et si sembloit que ce fleuve feust couvert de flambe embrasee et de soufre puant tout enlume, et avec ce il estoit tout plain de deables, et adoncques les deables qui la lavoient amene lui dirent, Saiches que enfer si est cy dessous ce fleuve, et dessus ce fleuve avoit un pont, lors lui dirent ces deables la, il te convient aler sur ce pont, et si tost que tu y seras, le vent qui nous gettera en lautre fleuve te flattera et te gettera arriere en cestui et nos compaignons qui sont la dessoub

sans nombre te plungeront dedens et te getteront au plus profond denfer et maintenant sauras quel aler il y fait, et adonc le prindrent les deables et le jetterent sur ce pont. Toutefois ce pont avoit en lui trois choses qui faisoient moult a rasonnier et à doubter, la premiere chose si estoit si glaissant posé quil fut bien large si nestoit il homme tant feust subtil qui se peust soustenir dessus. Lautre il estoit tant estroit quil sembloit que on ny peust passer. La tierce, il estoit si hault, que cestoit moult douteuse chose a regarder dune part et dautre, adonc lui disrent : Se tu nous veulx croire, tu eschapperas de ce torment. Lors se pourpensa le chevalier quelz perils nostre Seigneur lavoit gette et mis hors; adonc il monta sur le pont et se ala de petit en petit plus que avant, et comme plus quil aloit avant et plus aloit seurement et trouvoit plus large voie, car le pont par sa vertu divine se elargissoit par tele maniere que ung char ou deux si sen feussent bien passez par dessus lun de coste lautre. Adonc les deables qui avoient amene la le chevalier sarresterent à la rive du fleuve, et quant ils virent quil estoit au milieu du pont et quil aloit tout oultre le pont seurement et ainsi sainement, si firent moult grand dueil et se firent ensemble uns si terribles cris quilz greverent plus le chevalier que la doute des tourmens quil avoir eus, et avec ce, les deables qui estaient en espeece de poisson dessoubz ce pont, tant comme il mist a passer ledit pont braioient tous en une terrible voix en lespoventant, afin quil chaist dedens et lui gettoient cros de fer, mais oncques point ne le peurent toucher ne nul mal faire par la vertu du nom de Jesuscris, et ainsi passa le chevalier sur

ce pont ainsi comme sil ny eust este, qui leust destourbé. Et quant il vit bien avant se regarda le pont et le fleuve de loing, car il ne lavoit osé regarder de pres, et ce fut apres ce que les deables l'eurent laissie et sen furent retrait dentour lui.

• Or sen va le chevalier tout delivré des deables et adonc vit devant lui ung mur bien hault et de moult merveilleuse façon, et en ce propre mur avoir une porte moult merveilleuse qui reluisoit comme or, et si estoit toute artificielement construite et faite de pierres precieuses et si estoit toute cler et lors quant il vint a demie lieue pres de la porte adonc la porte sen ouvri pour soy et en issi si grand odeur que se tout le mont eust este plain d'espices aromatiques, il lui sembloit bien que ils neussent pas peu rendre plus grant odeur, et le remit en si grant force et en si grant vertu que il lui sembloit que il eust bien souffert sans peine et sans douleur tous les tormens quil avait veus par avant. Et adonc il regarda dedans la porte et vit ung pais moult tres bel et cler, asses plus que nest la clarte du soleil. Et adonc il eut moult grant desir dentrer la dedans, mais ains qu'il y entrast au devant de lui vint une grant procession que oncques mies navoit veu en ce monde si grande ne si belle et si portoient croix, cierges, bannieres et rams de palmes, qui sembloient estre de fin or. La adoncques vindrent hommes de divers aages, la estoient arcevesques, evesques, abbez, moines, prestres et dautres clers asses si comme ils sont establis pour faire le service de Dieu en sainte eglise, et si estoit chacun vestu de tele robe comme a son ordre appartenoit, et comme en ce

siecle avoient estes vestus tous semblablement en tels maniere ne plus que ne moins.

» Et ainsi adoncques fut le chevalier receu a grant honneur et à grant joie et le menerent avec eulx la dedans, et chantoient moult doucement une maniere de chansons qu'il navait oncques mais oyés, et quant ils eurent asses chantes, vindrent a lui deux arcevesques qui le prindrent par le poing et le menerent deduire et esbatre en celle contree et aussi pour regarder les merveilles qui ilec estoient, et avant quils parlassent a lui, ils loerent et benoient nostre Seigneur qui si ferme propos et si ferme creance lui avoit donné pour quoi avoit ainsi vaincus et surmontez les temptations des ennemis denfer et que il estoit ainsi sainement eschapé de leurs mains avec tant de tormens ou il avoit esté, et de la apres le menerent par tous ces lieux et lui monstrenterent asses plus de solaz et de joies quil neust sceu ne peu raconter, et ce y faisoit bel et cler, car tout ainsi comme une lampe ardent soit extainte par vertu de la clarte du soleil, tout aussi eust este apres midy au regart de la clarte qui leans estoit le soleil obscurey et tenebreux. Le país si estoit tant long et large que on ne pouvoit veoir la fin de nulle part, et si estoit tout plain et habondant de toutes delices et plaisirs que cestoit joieuse et plaisant chose a raconter, comme de pres verts, darbres portans nobles et precieux fruiz, herbes souefues et odorans et toutes autres semblances de plaisirs que on pourroit au monde desirer ou soubhaiter, ne nul temps ny est nuit, car la grant elarté du pur ciel il reluist tousjours yver et este.

» La avoit si grant planté de gent quil ne cuidoit mie que lui ne lui autre eust point veu autant de ce monde cy, et si estoient ordonnez ensemble chacun selon son ordre, par couvens si comme gens dordre, mais ils aloient a leur voulonte veoir lun l'autre pour eulx deduire esbatre et solacier, et se faisoient moult grant feste ensemble lun avec lautre, et chantoient par moult grant solemnite en louant nostre Seigneur et aussi comme vous voies que aucunes estoilles sont plus reluisant les uns que les autres, tout aussi estoient les uns plus excellemment vestus que les autres. Les uns si estoient vestus de draps dor, les autres de drap de pourpre, les autres de vert, les autres de blanc, et tout en celle forme comme ils avoient en ce monde Dieu servi, et la lui raconterent comment le premier homme de la endroit par son peche en avoit este geece hors, et puis en fut cheus et trabuches en la douleur du monde, et avec ce lui diserent ainsi : de cy endroit veoit il Dieu nostre Creatour en toute la joie du ciel, et estoit en la compagnie des anges, mais par son pechie comme dit t'avons il en fut mis hors et nous tous avons este conseus et enfantez en douleur, mais depuis pour lamour de la charite nostre Seigneur Jesuschrist, et par le baptesme et sainte foy et autres moult belles ordonnances quil a ordonnees et baillees a garder a tous vrais catholiques et a tous vrais Christians, et aussi pour ce que nous eusmes tousjours ferme creance et vraie esperance que après la mortelle vie la ou nous estions, nous sommes par la grace de Dieu cy venus, mais pour aucun pechies que nous avons faits ou temps passé, il nous a fallu avant passer par les peines de pur-

gatoire que tu as passees, toutefois combien que nous qui avons tousjours esperance, et ferme creance davoit ceste joie toutefois nous navions pas si clere cognoissance comme Adam avoit eu, car il en avoit eu ja cognoissance par experience comme nous avons ja dit et ce que nous sommes ainsi passez par les peines de purgatoire ce a esté pour aucuns pechies dont nous navions pas fetes ne accomplies les penitences, et ceux que tu as veu ainsi estormentes de purgatoire, venront ici avec nous quant ils seront purgez et quittez de leurs pechies, excepté eux qui sont en la gueule du puis denfer, et sachiez de vray, quil n'est jour que aucun ne viengne a nous et nous alons ainsi a l'encontre de lui, aussi comme nous avons fait a l'encontre de toy, et le recevons a grant joie et solempnite, et de ceulx qui sont en purgatoire, lun y demeure plus que lautre, et si ny a celluy deulx qui sache quant il en istra, mais par les messes que on chante pour eulx, ils sont allegez de leurs torments, jusques a tant quilz soient delivres, et quant ils viengnent cy, ils ne savent combien ils y demourront, car nulz ne le seet, fors tant seulement Dieu delaissus (en haut) et tantost ainsi comme ils ont esperance, et font pour leurs pechies espurger, aussi nous qui sommes cy avons esperance de y demourer, selon les biens que nous avons faits, et combien que nous soions delivres des peines de purgatoire ja ne sommes nous pas dignes encore de monter es joies du ciel, et toutefois nous sommes cy en grant joie et repos comme tu vois, mais quant il plaira a Dieu nous monterons en la joie perdurable quant nous partirons dieu, et sachez bien que nostre compaignie croist et descroit

chaque jour, ainsi comme de ceux du purgatoire qui chacun jour en partent et viennent de nouveaux a nous quand ils sont expurgicx, ainsi est il de nous autres qui sommes en ce paradis denfer, car chacun jour montent de nos compaignons ou paradis celestiel. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.— MYSTÈRES RELIGIEUX.— Problèmes à résoudre.	4
Considérations préliminaires.	2
ARTICLE I. — Solution du premier problème (le vrai Dieu).	12
Esquisse de la théologie prophétique des nombres	13
I. — L'unité.	13
II. — Le binaire.	18
III. — Le Ternaire.	20
IV. — Le quaternaire.	21
V. — Le quinaire.	26
VI. — Le sénnaire.	34
VII. — Le septénaire.	33
VIII. — Le nombre huit.	39
IX. — Le nombre neuf.	41
X. — Nombre absolu de la Kabbale.	44
XI. — Le nombre onze.	44
XII. — Le nombre douze.	47
XIII. — Le nombre treize	49
XIV. — Le nombre quatorze	55
XV. — Le nombre quinze.	64
XVI. — Le nombre seize.	64
XVII. — Le nombre dix-sept.	67
XVIII. — Le nombre dix-huit.	69
XIX. — Le nombre dix-neuf.	70
ART. II. — Solution du deuxième problème (la vraie religion)	76
ART. III. — Solution du troisième problème (raison des mystères).	82
ART. IV. — Solution du quatrième problème (la religion prouvée par les objections qu'on lui oppose)	87

ART. V. — Solution du dernier problème (séparer la religion de la superstition et du fanatisme).	94
Résumé de la première partie en forme de dialogue.	96
La foi, la science, la raison.	96
DEUXIÈME PARTIE. — MYSTÈRES PHILOSOPHIQUES.	105
Considérations préliminaires.	105
Solution des problèmes philosophiques.	109
Première série.	109
Deuxième série.	112
TROISIÈME PARTIE. — LES MYSTÈRES DE LA NATURE.	117
Le grand agent magique.	117
LIVRE I. — LES MYSTÈRES MAGNÉTIQUES.	119
CHAPITRE I. — La clef du mesmérisme.	119
CHAP. II. — La vie et la mort. — La veille et le sommeil.	128
CHAP. III. — Mystères des hallucinations et de l'évocation des esprits.	139
Les fantômes à Paris.	141
CHAP. IV. — Des fantômes fluidiques et leurs mystères.	244
LIVRE II. — LES MYSTÈRES MAGIQUES	252
CHAPITRE I. — Théorie de la volonté.	252
CHAP. II. — La puissance de la parole.	258
CHAP. III. — Les influences mystérieuses.	265
CHAP. IV. — Mystères de la perversité.	277
QUATRIÈME PARTIE. — LES GRANDS SECRETS PRATIQUES, OU LES RÉALISATIONS DE LA SCIENCE.	289
CHAPITRE I. — De la transformation. — La baguette de Circé. — Le bain de Médée. — La magie vaincue par ses propres armes. — Le grand arcane des jésuites et le secret de leur puissance.	289
CHAP. II. — Comment on peut conserver et renouveler la jeunesse. — Les secrets de Cagliostro. — La possibilité de la résurrection. — Exemple de Guillaume Postel, dit le Ressuscité, — d'un ouvrier thaumaturge, etc.	298
CHAP. III. — Le grand arcane de la mort.	306
CHAP. IV. — Le grand arcane des arcanes.	310

TABLE DES MATIÈRES.

	597
Épilogue.	313
SUPPLÉMENT.	315
Articles sur la Kabbale qui ont été publiés ou devaient être publiés dans la <i>Revue philosophique et religieuse</i>	315
De la religion au point de vue kabbalistique.	334
Les classiques de la Kabbale. — Les Talmudistes et le Talmud.	347
Pièces justificatives et citations curieuses.	378
Une prophétie et diverses pensées de Paracelse.	378
Préface de la pronostication du docteur Théophraste Paracelse.	378
La génération des esprits de l'air.	386
Le respir astral.	386
Résumé de la pneumatique kabbalistique	388
Pneumatique occulte.	389
Le sphynx ; correspondances de ses formes.	393
Pièces relatives à la magie noire	395
Prières et conjurations extraites d'un manuscrit intitulé le <i>Grimoire des bergers</i>	395
Prière du matin.	395
La patenôtre blanche. — Prière du soir.	396
A l' <i>Angelus</i>	398
L'oraison des vierges.	398
L'oraison mystérieuse de la Barbe à Dieu.	400
Le charme du chien noir.	401
La prière du sel.	402
Le château de Bello-Garde.	403
Renseignements sur les grands mystères de la philosophie hermétique	404
Asch Mezareph.	405
Passage remarquable de Basile Valentin.	422
Complément des huit chapitres de l'Asch Mezareph	424
CHAPITRE I.	424
CHAP. II. — L'or	428
CHAP. III. — L'argent.	429
CHAP. IV.	433
CHAP. V. — La lance.	434
CHAP. VI. — Le saturne.	435
CHAP. VII. — Le vif-argent	436
CHAP. VIII. — L'eau blanche.	440
Recomposition hypothétique de l'Asch Mezareph.	442
Passages de Daniel auxquels il est fait allusion dans l'Asch Mezareph.	443

314

Les quatre animaux mystérieux.	443
L'homme métallique.	446
Analyse des sept chapitres d'Hermès.	450
CHAPITRE I.	450
CHAP. II.	452
CHAP. III.	454
CHAP. IV.	455
CHAP. V.	456
CHAP. VI.	457
CHAP. VII.	457
Doctrines occultes de l'Inde sur les esprits.	465
SECTION I. — De Dieu et de ses attributs.	470
SECTION II. — De la création des anges.	471
SECTION III. — La chute des anges.	472
SECTION IV. — Punition des anges rebelles.	472
SECTION V. — Mitigation de la sentence de Dieu contre les anges rebelles.	473
Délices de la Grande-Bretagne. — Le purgatoire de Saint- Patrice.	479
Extrait du purgatoire de Saint-Patrice, tel qu'on le trouve dans le manuscrit 208 de la bibliothèque de Berne.	486

Librairie médicale de GERMER BAILLIÈRE,

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17, A PARIS.

DOGME ET RITUEL DE LA HAUTE MAGIE,

Par M. ÉLIPHAS LÉVI.

1856, 2 vol. in-8, avec 23 figures. — 25 francs.

Cet ouvrage est divisé en deux parties. Dans l'une, l'auteur établit le dogme kabbalistique et magique dans son entier; l'autre est consacrée au culte, c'est-à-dire à la magie cérémoniale. L'une est ce que les anciens sages appelaient la *clavicule*; l'autre, ce que les gens de la campagne appellent encore le *grimoire*. Le nombre et le sujet des chapitres qui se correspondent dans les deux parties n'ont rien d'arbitraire et se trouvent tout indiqués dans la grande clavicule universelle, dont l'auteur donne pour la première fois une explication complète et satisfaisante.

Ce livre est *catholique*, et si les révélations qu'il contient sont de nature à alarmer la conscience des simples, il est consolant de penser qu'ils ne le liront pas. Il est écrit pour les hommes sans préjugés, et l'auteur n'a pas voulu plus flatter l'irréligion que le fanatisme.

HISTOIRE DE LA MAGIE

AVEC UNE

EXPOSITION CLAIRE ET PRÉCISE DE SES PROCÉDÉS,
DE SES RITES ET DE SES MYSTÈRES,

Par ÉLIPHAS LÉVI,

Auteur de *Dogme et Rituel de la Haute Magie*.

1860. 1 volume in-8, avec 90 figures. — Prix : 12 francs.

PRÉFACE.

Les travaux d'Éliphas Lévi sur la science des anciens mages formeront un cours complet divisé en trois parties :

La première partie contient le *Dogme et le Rituel de la haute magie* ; la seconde, l'*Histoire de la magie* ; la troisième, la *Clef des grands mystères*.

Chacune de ces parties, étudiée séparément, donne un enseignement complet et semble contenir toute la science. Mais pour avoir de l'une une intelligence pleine et entière, il sera indispensable d'étudier avec soin les deux autres.

Cette division ternaire de notre œuvre nous a été donnée par la science elle-même ; car notre découverte des grands mystères de cette science repose tout entière sur la signification que les anciens hiérophantes attachaient aux nombres. TROIS était pour eux le nombre générateur, et dans l'enseignement de toute doctrine ils en considéraient d'abord la théorie, puis la réalisation, puis l'adaptation à tous les usages possibles. Ainsi se sont formés les dogmes, soit philosophiques, soit religieux. Ainsi la synthèse dogmatique du christianisme héritier des mages impose à notre foi trois personnes en Dieu et trois mystères dans la religion universelle.

.....

L'*Histoire de la magie* explique les assertions contenues dans le *Dogme et le Rituel* ; la *Clef des grands mystères* complète et explique l'histoire de la magie. En sorte que, pour le lecteur attentif, il ne manquera rien, nous l'espérons, à notre révélation, des secrets de la kabbale des Hébreux et de la haute magie, soit de Zoroastre, soit d'Hermès.

L'auteur de ces livres recherche la critique sincère, mais il ne comprend pas certaines hostilités.

L'étude sérieuse et le travail consciencieux sont au-dessus de toutes les attaques ; et les premiers biens qu'ils procurent à ceux qui savent les apprécier, sont une paix profonde et une bienveillance universelle.

ELIPHAS LÉVI.

Nouvelles publications sur le magnétisme (1).

Ouvrages de M. Cahagnet.

- ABRÉGÉ DES MERVEILLES DU CIEL ET DE L'ENFER** de Swedenborg, 1855. 1 vol. gr. in-18. 3 fr. 50
- ARCANES DE LA VIE FUTURE DÉVOILÉS**, où l'existence, la forme, les occupations de l'âme après sa séparation du corps sont prouvées par plusieurs années d'expériences au moyen de huit *Somnambules extatiques*, qui ont eu 80 perceptions de 36 personnes de diverses conditions, décédées à différentes époques, leurs signalements, conversations, renseignements. Preuves irrécusables de leur existence au monde spirituel. 1848-1854, 3 vol. gr. in-18. 15 fr.
- ENCYCLOPÉDIE MAGNÉTIQUE SPIRITUALISTE**, traitant spécialement de faits physiologiques. Magie magnétique, swedenborgianisme, nécromancie, magie céleste. 1854 à 1860, 5 vol. gr. in-18, br. 20 fr.
- ÉTUDES SUR L'HOMME**. 1858, 1 vol. gr. in-18. 1 fr.
- LETTRES ODIQUES-MAGNÉTIQUES** du chevalier Reichenbach, traduites de l'allemand, 1 vol. in-18. 1853. 1 fr. 50
- LUMIÈRE DES MORTS**, ou Études magnétiques, philosophiques et spiritualistes, dédiées aux penseurs du XIX^e siècle, 1851, 1 vol. gr. in-18, 5 fr.
- MAGIE MAGNÉTIQUE**, ou Traité historique et pratique de fascinations, de miroirs kabbalistiques, d'apports, de suspensions, de pactes, de charmes des vents, de convulsions, de possessions, d'envoûtement, de sortilèges, de magie de la parole, de correspondances sympathiques et de nécromancie. 2^e édit. 1858, 1 vol. gr. in-18, br. 7 fr.
- RÉVÉLATIONS D'OUTRE-TOMBE**, par les esprits Galilée, Hippocrate, Franklin, etc. Sur Dieu, la préexistence des âmes, la création de la terre, l'astronomie, la météorologie, la physique, la métaphysique, la botanique, l'hermétisme, l'anatomie vivante du corps humain, la médecine, l'existence du Christ et du monde spirituel, les apparitions et les manifestations spirituelles du XIX^e siècle. 1856, 1 vol. in-18. 5 fr.
- SANCTUAIRE DU SPIRITUALISME**, ou Étude de l'âme humaine et de ses rapports avec l'univers, d'après le somnambulisme et l'extase. 1850, 1 vol. in-18. 5 fr.
- TRAITEMENT DES MALADIES**, ou Étude sur les propriétés médicinales de 150 plantes les plus connues et les plus usuelles, par l'extatique **ANDRÉ MAGINOT**, avec une exposition des diverses méthodes de magnétisation, 1851. 1 vol. gr. in-18. 2 fr. 50

(1) M. Germer Baillièrre possède, outre les ouvrages indiqués, une foule de brochures et de livres publiés sur le magnétisme depuis 1784.

Le même libraire se charge d'envoyer *franco* en France et en Algérie, par la poste, tous les livres au prix marqué sur ce catalogue.

- ANNALES** du Magnétisme animal. Juillet 1814 à décembre 1816, 8 vol. in-8. 30 fr.
- AUGUEZ (Paul)**. Les manifestations des esprits (réponse à M. Viennet). 1857, in-8, br. 2 fr. 50
- AUGUEZ (Paul)**. Faits curieux du spiritualisme, précédés d'une *Lettre à M. G. Mabru*, suivis de l'extrait d'un compte rendu de la fête mesmérénienne du 23 mai 1858 et d'une relation américaine des plus extraordinaires. 1/2 vol. in-8 br. 1 fr. 50
- BARAGNON (Petrus)**. Un mot sur la rotation des tables. 1853, in-8 br. 75c.
- BARAGNON (Petrus)**. Étude du magnétisme sous le point de vue d'une exacte pratique. 1853, 1 vol. in-8. 6 fr.
- BAUDOT**. Quelques mots sur le magnétisme animal, suivis d'une observation de variole congénitale. 1839, in-8. 1 fr.
- BERJOT**. Manuel historique de magnétisme animal, suivi d'une Dissertation sur le fluide magnétique, par Bauche. 1858, 1 vol. in-12. 2 fr.
- BERNA**. Magnétisme animal. Examen et réfutation du rapport fait par M. Dubois (d'Amiens) à l'Académie royale de médecine, le 8 août 1837, sur le magnétisme animal. 1838, in-8, br. 2 fr.
- BERTRAND**. Traité du Somnambulisme, et des différentes modifications qu'il présente. 1823, 1 vol in-8. 7 fr.
- BILLOT**. Recherches psychologiques sur la cause des phénomènes extraordinaires observés chez les modernes voyants, improprement dits *Somnambules magnétiques*, ou correspondance sur le *magnétisme vital* entre un solitaire et M. Deleuze. 2 vol. in-8. 10 fr.
- BOUYS**. Nouvelles considérations puisées dans la clairvoyance instinctive de l'homme, sur les oracles, les sibylles et les prophètes. 1806, 1 vol. in-8. 7 fr.
- CHARDEL**. Esquisse de la nature humaine, expliquée par le Magnétisme animal, précédée d'un Aperçu du système général de l'univers, et contenant l'explication du somnambulisme magnétique et de tous les phénomènes du magnétisme animal. 1826, 1 vol. in-8. 5 fr.
- DESPINE**. De l'emploi du magnétisme animal et des eaux minérales dans le traitement des maladies nerveuses, suivi d'une Observation très curieuse de guérison de névropathie. 1840, 1 vol. in-8. 7 fr.
- DE LA SALZÈDE**. Lettres sur le magnétisme animal, considéré sous le point de vue physiologique et psychologique, 1847, 1 vol. in-12, 2 fr. 50.
- DE STRÖMBECK**. Histoire de la guérison d'une jeune personne par le magnétisme animal, produit par la nature elle-même, 1814, in-8, broch. 3 fr. 50
- D'HÉNIN DE CUVILLERS**. Archives du magnétisme animal. 1820 à 1823, 8 vol. in-8. 15 fr.
- D'HÉNIN DE CUVILLERS**. Exposition critique du système et de la doctrine mystique des magnétistes. 1822, 1 vol. in-8. 6 fr.
- DUPEAU**. Lettres physiologiques et morales sur le magnétisme animal, contenant l'Exposé critique des expériences les plus récentes et une nouvelle théorie sur ses causes et ses applications à la médecine. 1826, 1 vol. in-8. 3 fr. 50 c.

- FABRE.** Le magnétisme animal, satire. 3^e édit., 1838, in-4. 75 c.
- FOISSAC.** Rapports et discussions de l'Académie royale de médecine sur le magnétisme animal, avec des notes explicatives. 1833, 1 vol. in-8. 7 fr. 50
- FRAPPART.** Lettres sur le magnétisme et le somnambulisme à MM. Arago, Broussais, Bouillaud, Donné et Bazille. 1839, in-8. 2 fr. 25
- GARCIN.** Le magnétisme expliqué par lui-même, ou Nouvelle théorie des phénomènes de l'état magnétique, comparée aux phénomènes de l'état ordinaire. 1855, 1 vol, in-8. 4 fr.
- GENTIL.** Magnétisme. Somnambulisme. Guide des incrédules. 1853, in-18, br. 2 fr.
- LAFONT-GOUZI.** Traité du magnétisme animal, considéré sous les rapports de l'hygiène, de la médecine légale et de la thérapeutique. 1839, in-8, br. 3 fr.
- L'HERMÈS.** Journal du magnétisme animal. 1826 à 1829, 4 vol. in-8. 25 f.
- MACARIO.** Du sommeil, des rêves et du somnambulisme dans l'état de santé et de maladie. 1857, 1 vol. in-8, br. 5 fr.
- MESMER.** Mémoires et aphorismes, suivis des procédés de d'Esloin. Nouvelle édition avec des notes par J.-J.-A. RICARD, 1846, in-18. 2 fr. 50
- MILLET.** Cours de magnétisme animal en douze leçons. 1858, 1 vol. in-12. 3 fr.
- MONTGRIEL.** Prodiges et merveilles de l'esprit humain sous l'influence magnétique, 1849. in-18. 2 fr. 50.
- PÉTÉTIN.** Electricité animale, prouvée par la découverte des phénomènes physiques et moraux de la catalepsie hystérique et de ses variétés, et par les bons effets de l'électricité artificielle dans le traitement de ces maladies. 1808, 1 vol. in-8. 6 fr.
- PHILIPS.** (J.-P.-) Cours théorique et pratique de braidisme ou hypnotisme nerveux, considéré dans ses rapports avec la psychologie, la physiologie et la pathologie, etc., 1 vol. in-8^o, 1860. 3 fr. 50.
- PIÉRART.** Le magnétisme, le somnambulisme et le spiritualisme dans l'histoire. Affaire curieuse des possédées de Louviers. 1858, in-8. 1 fr.
- PIGEAIRE.** Puissance de l'électricité animale, ou du magnétisme vital et de ses rapports avec la physique, la physiologie et la médecine. 1839, 1 vol. in-8. 3 fr. 50 c.
- POULARD** (de Lyon). Aperçu de la théorie médicale des somnambules. 1853, in-18, br. 1 fr. 50
- PUYSÉGUR.** Mémoires pour servir à l'histoire et à l'établissement du magnétisme animal. 3^e édit., 1820, 1 vol. in-8. 6 fr.
- PUYSÉGUR.** Du magnétisme animal considéré dans ses rapports avec les diverses branches de la physique générale. 1820, 1 vol. in-8. 6. fr.
- RAPPORT** confidentiel sur le magnétisme animal et sur la conduite récente de l'Académie royale de médecine, adressé à la congrégation de l'index, et trad. de l'ital. du R.-P. Scobardi. 1839, in-8. 2 fr. 25
- RICARD.** Lettres d'un magnétiseur, 1843, 1 vol. in-18. 2 fr.
- RICARD.** Physiologie et hygiène du magnétiseur, régime diététique du magnétisé. Mémoires et aphorismes de Mesmer. 1844, in-18. 3 fr. 50
- RICARD.** Le magnétisme traduit en cour d'assises. Acquittement. 1845. 1 vol. in-8. 2 fr. 50

- ROUGET.** Traité pratique du magnétisme humain, ou Résumé de tous les principes et procédés du magnétisme humain, pour rétablir et développer les fonctions physiques et les facultés intellectuelles dans l'état de maladie. 1 vol. in-12, 1838. 3 fr.
- ROUX.** Coup d'œil sur le magnétisme et le somnambulisme. 1846, in-8. 2 fr 50
- TESTE.** Confessions d'un magnétiseur, suivies d'une consultation médico-magnétique sur des cheveux de M^{me} Lafarge. 1842, 2 vol. in-8. 6 fr.

PHYSIOLOGIE
MÉDECINE ET MÉTAPHYSIQUE
DU MAGNÉTISME,
PAR LE DOCTEUR CHARPIGNON.

1818. 1 vol. in-8 de 480 pages. — Prix : 6 fr.

- CHARPIGNON.** Coup d'œil appréciateur sur les doctrines médicales (systèmes classiques, vitalisme, spiritualisme, homœopathie, magnétisme, hydrothérapie, 2^e édit. (Sous presse.)
- CHARPIGNON.** Études physiques sur le magnétisme animal, soumises à l'Académie des sciences. 1843, in-8, br. 1 fr.
- CHARPIGNON.** Rapports du magnétisme avec la jurisprudence et la médecine légale. 1860, b.. in-8. 1 fr. 50

EXPLICATION
DES
TABLES PARLANTES
DES MÉDIUMS, DES ESPRITS ET DU SOMNAMBULISME.
PAR DIVERS SYSTÈMES DE COSMOLOGIE,
SUIVIE
De LA VOYANTE de PREVORST,
Par GOUPY.

1860. 1 vol. in-8. — 6 francs.

L'ART DE MAGNÉTISER
OU LE MAGNÉTISME ANIMAL
CONSIDÉRÉ SOUS LES POINTS DE VUE THÉORIQUE, PRATIQUE
ET THÉRAPEUTIQUE,
Par CH. LAFONTAINE.

1860. 3^e édition augmentée. Un vol. in-8 avec fig. 5 fr.
- LAFONTAINE,** Éclaircissements sur le magnétisme. Cures magnétiques à Genève. 1853, in-18, br. 1 fr. 50

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.